

Camille Flammarion

Les forces naturelles
inconnues

Tome I

Préface

Celui qui, en dehors des mathématiques pures,
prononce le mot *impossible*, manque de prudence.
François Arago

Un savant qui rit du possible est bien près d'être un idiot.
Eluder un phénomène, lui tourner le dos en riant, c'est faire banqueroute à la vérité.
Victor Hugo

La Science est tenue, par les éternels principes de l'honneur,
regarder en face et sans crainte tout problème se présentant elle.
Sir William Thomson

Un certain nombre de mes lecteurs ont bien voulu réclamer de moi, depuis longtemps déjà, une nouvelle édition d'un petit livre que j'ai publié, il y a plus de quarante ans en 1865, à propos des phénomènes physiques produits par une certaine classe d'êtres humains doués de facultés spéciales et auxquels on a donné le nom de médiums¹. Je ne pouvais le faire qu'en développant considérablement le cadre primitif et en rédigeant un ouvrage entièrement nouveau. Mes travaux astronomiques habituels m'avaient constamment empêché de m'y consacrer jusqu'à présent. Le ciel est vaste et absorbant et il est difficile de se soustraire, même comme distraction d'ordre scientifique, aux exigences d'une science qui va sans cesse en se développant prodigieusement.

Le sujet traite dans ces pages a fait lui-même de grands progrès depuis quarante ans. Mais il s'agit toujours de forces inconnues à étudier et ces forces ne peuvent être que d'ordre naturel car la nature embrasse l'univers entier, et il n'y a rien en dehors d'elle.

Je ne me dissimule pas, toutefois, que ce livre-ci soulèvera des discussions et des objections légitimes et ne pourra satisfaire que les chercheurs indépendants. Mais rien n'est plus rare, sur notre planète, que l'indépendance et la liberté absolue d'esprit ; rien n'est plus rare, non plus, que la véritable curiosité scientifique, dégagée de tout intérêt personnel. La généralité des lecteurs dira : « Qu'y a-t-il d'important ? Des tables qui se lèvent, des meubles qui remuent, des fauteuils qui se déplacent, des pianos qui sautent, des rideaux qui s'agitent, des coups frappés sans cause connue, des réponses à des questions mentales, des phrases dictées à l'envers, des apparitions de mains, de têtes ou de fantômes, ce sont là des banalités ou des fumisteries indignes d'occuper l'attention d'un savant. Et qu'est-ce que cela prouverait, si même c'était vrai ? Ca ne nous intéresse pas. »

Il y a des gens sur la tête desquels le ciel pourrait tomber sans les émouvoir.

Je répondrai : « Quoi, n'est-ce rien de savoir, de constater, de reconnaître qu'il y a autour de nous des forces inconnues ? N'est-ce rien d'étudier notre propre nature et nos propres facultés ? De tels problèmes ne méritent-ils pas qu'on les inscrive au programme des recherches et qu'on y consacre des heures attentives ? »

Sans doute, personne ne sait gré de leurs efforts aux chercheurs indépendants. Mais qu'est-ce que cela fait ! On travaille pour le plaisir de travailler, de scruter les secrets de la nature, de s'instruire. Lorsqu'en observant les étoiles doubles à l'Observatoire de Paris et en cataloguant ces couples célestes, j'ai établi, pour la première fois, une classification naturelle de ces astres lointains ;

¹ *Des forces naturelles inconnues* à propos des phénomènes produits par les frères Davenport et par les médiums en général. Etude critique par Hermès, 1 vol., 1865.

lorsque j'ai découvert les systèmes stellaires composés de plusieurs étoiles emportées dans l'immensité par un mouvement propre commun ; lorsque j'ai étudié la planète Mars, et compare toutes les observations faites depuis deux cents ans, pour obtenir à la fois une analyse et une synthèse de ce monde voisin ; lorsqu'en examinant l'effet des radiations solaires, j'ai créé la nouvelle branche de physique à laquelle on a donné le nom de radioculture, et fait varier du tout au tout les dimensions, les formes et les couleurs des plantes ; lorsque j'ai découvert qu'une sauterelle vidée et empaillée n'est pas morte, et que ces orthoptères peuvent vivre quinze jours après avoir eu la tête coupée ; lorsque j'ai planté dans une serre du Muséum d'histoire naturelle de Paris un chêne ordinaire de nos bois (*quercus robur*) en pensant que, soustrait aux saisons, il aurait constamment des feuilles vertes (ce que tout le monde peut constater), lorsque j'ai fondé l'observatoire de Juvisy et la société astronomique de France, etc., etc., j'ai travaillé pour mon propre plaisir et dans un but de progrès général ; ces travaux ont été utiles à l'avancement des sciences et plusieurs sont entrées dans le domaine pratique des spécialistes.

Il en est de même ici. Mais il s'y mêle un peu plus de passion. D'autre part, les sceptiques ne démordent pas de leurs négations, convaincus qu'ils connaissent toutes les forces de la nature, que tous les médiums sont des farceurs, et que les expérimentateurs ne savent pas observer. D'autre part, les spirites crédules qui s'imaginent avoir constamment des esprits leur disposition dans un guéridon et évoquent, sans sourciller, Platon, Zoroastre, Jésus-Christ, saint Augustin, Charlemagne, Shakespeare, Newton ou Napoléon, vont me lapider une dixième fois en déclarant que je suis vendu à l'Institut par une ambition invétérée, et que je n'ose pas conclure en faveur de l'identité des esprits, pour ne pas contrarier des amis illustres. Ils ne seront pas plus satisfaits que les premiers. Tant pis ! Je m'obstine à ne dire que ce que je sais ; mais je le dis.

Et si ce que je sais déplaît, tant pis pour les préjugés, l'ignorance générale et le bon ton des gens distingués, pour lesquels le maximum du bonheur consiste dans l'accroissement de la fortune, la chasse aux places lucratives, les plaisirs matériels, les courses en automobile, la loge à l'Opéra ou le five o'clock du restaurant à la mode, et dont la vie se dissipe à côté des satisfactions idéales de l'esprit et du cœur, à côté des voluptés de l'intelligence et du sentiment. Pour moi, humble étudiant du prodigieux problème de l'univers, je cherche, j'interroge le sphinx. Que sommes-nous ? Nous n'en savons guère plus sur ce point qu'au temps où Socrate posait en principe la maxime Connais-toi toi-même, quoique nous ayons mesuré les distances des étoiles, analysé le Soleil et pesé les mondes. La connaissance de nous-mêmes nous intéresserait-elle moins que celle du monde extérieur ? Ce n'est pas probable. Etudions donc, avec la conviction que toute recherche sincère est utile au progrès de l'humanité.

Observatoire de Juvisy, décembre 1906

Chapitre I - Coup d'œil préliminaire

Il y a longtemps déjà, dans le cours de l'année 1803, j'ai publié, sous ce titre, un opuscule de cent cinquante pages, que l'on retrouve encore quelquefois chez les libraires, mais qui n'a pas été réimprimé. Voici ce que j'écrivais dans cette *Étude critique*, faite à propos des phénomènes produits à Paris par les frères Davenport et par les médiums en général, et publiée à la Librairie Académique Didier et C^{ie}, qui avait déjà édité mes deux premiers ouvrages, *La Pluralité des Mondes habités*, ainsi que *Les Mondes Imaginaires et les Mondes réels*.

La France vient d'assister à un débat tumultueux, qu'un grand vacarme a su couvrir, et d'où nulle conclusion n'est sortie. Une discussion plus bruyante qu'intelligente enveloppa toute une série de faits inexplicables, et les enveloppa d'une manière si complète, qu'au lieu d'éclaircir le problème, elle n'a servi qu'à l'ensevelir sous d'épaisses ténèbres.

Remarque singulière, mais fréquente : ceux qui ont crié le plus fort dans cette cour d'assises sont précisément ceux qui étaient le moins au courant de l'affaire. Aussi fut-ce un spectacle fort amusant de les voir se débattre en s'attaquant à des fantômes. Maître Panurge a dû bien rire.

De sorte qu'on en sait un peu moins aujourd'hui sur le sujet en litige qu'à l'ouverture des débats. Mais, pendant la mêlée, il y avait de bons vieux spectateurs, assis sur les hauteurs voisines, qui contemplaient les petites prises de corps, qui restaient graves et silencieux, souriant parfois et n'en pensant pas moins. Je vais dire sur quelle valeur s'appuie le jugement de ceux qui ne prononcent pas si imprudemment l'impossibilité des faits condamnés, et qui n'unissent pas leurs voix au chœur de la négation dominante.

Je ne me dissimule pas les conséquences d'une telle franchise. C'est être bien hardi que de prétendre, *au nom même de la science positive*, affirmer la possibilité des faits nommés (à tort) surnaturels, et de se faire le champion d'une cause en apparence absurde, ridicule et dangereuse, lorsque les partisans avoués de cette cause ont peu d'autorité dans la science, et lorsque ses partisans illustres n'osent pas se déclarer trop hautement. Cependant, puisque cette cause vient d'être traitée momentanément par une multitude de journalistes, dont les préoccupations habituelles sont tout autres que l'étude des forces de la nature ; comme, dans toute cette foule d'écrivains, la plupart n'ont fait qu'accumuler erreurs sur erreurs, puérités sur extravagances, et comme il apparaît à chacune de leurs pages (qu'ils me pardonnent cet aveu !) que non seulement ils ne connaissent pas le premier mot du sujet qu'ils ont cru pouvoir traiter à leur fantaisie, mais encore que leur jugement sur cet ordre de faits ne repose sur aucune base, je pense qu'il est utile de laisser de cette longue discussion un document mieux fondé, et j'affronte volontairement mille reproches, par amour pour la vérité. Ce n'est pas (qu'on le sache bien), ce n'est pas que j'estime mon jugement supérieur à celui de mes confrères, dont quelques-uns ont, à d'autres égards, une haute valeur ; c'est simplement parce qu'ils ne sont pas au courant de la question, qu'ils s'y égarent à tort et à travers, errant en pays inconnu, qu'ils confondent jusqu'aux termes eux-mêmes, et qu'ils considèrent comme impossibles des faits constatés depuis longtemps ; tandis que celui qui écrit ces pages expérimente et discute le sujet depuis plusieurs années déjà. Et je ne parle pas des études historiques.

Aussi bien, quoique un vieux proverbe prétende que la vérité n'est pas toujours bonne à dire, je suis, à parler franchement tellement indigné de l'outrecuidance de certains discuteurs et du fiel qu'ils ont versé dans le débat, que je n'hésite pas à me lever, pour montrer, clair comme le jour, au public abusé, que toutes les raisons, *sans en excepter une seule*, invoquées par ces écrivains, et sur lesquelles ils ont emphatiquement planté l'oriflamme de leur victoire, ne prouvent absolument

rien, rien, contre la possibilité des faits dénaturés dans l'acharnement de leurs négations. Il est nécessaire de débrouiller un pareil chaos, et de distinguer, en somme, le faux du vrai. *Veritas ! Veritas!*

Je me hâte de prévenir mes lecteurs, au préambule de ce plaidoyer, que les frères Davenport n'en sont pas le sujet, mais seulement le prétexte – comme ils l'ont été, au surplus, de la majorité des discussions. Il s'agira ici des faits renouvelés par ces deux Américains, des faits inexplicables qu'ils sont venus mettre en scène à la salle Herz, mais qui n'en existaient pas moins avant cette mise en scène, et n'en existeraient pas moins lors même que ceux-ci seraient controuvés, – que d'autres hommes avaient déjà produits et produisent encore, avec autant de facilité et dans des conditions bien meilleures, – des faits, enfin, qui constituent le domaine des forces inconnues auxquelles on a donné tour à tour cinq ou six noms qui n'expliquent rien, – forces réelles comme l'attraction planétaire et invisibles comme elle. C'est de ces faits que je m'occupe ici. Qu'ils soient produits par Pierre ou par Paul : peu nous importe ; qu'ils soient imités par Sosie ou parodiés par Arlequin : peu nous importe encore. La question est de savoir si ces faits existent, et s'ils rentrent dans la catégorie des actions explicables par les forces physiques connues.

Toutes les fois que j'y songe, je m'étonne que l'immense majorité des hommes soit encore dans une ignorance si absolue à leur égard, lorsqu'ils sont connus, étudiés, appréciés, enregistrés depuis pas mal de temps par tous ceux qui ont impartialement suivi le mouvement des choses en ces derniers lustres.

Et, non seulement je ne prends pas fait et cause pour les frères Davenport, mais je dois encore ajouter que je les considère comme se trouvant dans une très fausse position. Aux yeux de la curiosité publique, en mettant sur le compte du surnaturel ces faits de physique occulte qui ressemblent passablement à des tours de prestidigitation, ils paraissent joindre la fourberie à l'insolence. Aux yeux du moraliste qui étudie les actes inexplicables, en réduisant leur faculté en valeur financière, ils se mettent au niveau des saltimbanques. D'un côté comme de l'autre, ils ont tort. Aussi, je condamne à la fois, et leur grave erreur de paraître au-dessus de forces dont ils ne sont au contraire que les instruments, et le parti vénal qu'ils tirent d'une faculté dont ils ne sont pas maîtres et qu'ils n'ont aucun mérite de posséder. Selon moi, c'est tomber dans l'exagération que d'en conclure par ces apparences malheureuses, et c'est faire abdication de son jugement personnel, que d'être l'écho des voix vulgaires qui s'égosillent et qui sifflent avant que le rideau ne soit levé. Non, je ne suis pas l'avocat des deux frères, ni celui de leur cause individuelle. Les hommes s'effacent devant mes yeux. Ce que je défends, c'est la supériorité de la nature sur nous : ce que je combats, c'est l'orgueilleuse ineptie de certains hommes.

Messieurs les railleurs, vous aurez la franchise, j'espère, de reconnaître avec moi que les diverses raisons alléguées par vous pour les explications de ces problèmes ne sont pas aussi solides qu'elles en ont l'air. Puisque vous n'avez rien découvert, ce sont, avouez-le entre nous, des explications qui n'expliquent rien.

Je ne doute pas qu'arrivés au point de la discussion où nous sommes actuellement, vous ne changiez nos rôles réciproques, et que m'arrêtant ici, vous ne vous fassiez, à votre tour, mes interrogateurs. Mais, je me hâte de vous prévenir. Moi, messieurs, je ne suis pas assez instruit pour expliquer ces mystères. Je passe ma vie dans un jardin retiré, propriété de l'une des neuf muses, et dans mon attachement pour cette belle enfant, je n'ai guère quitté les abords de son temple. Ce n'est que par intervalles, par délassément ou par curiosité, que j'ai laissé mes regards explorer, de temps à autre, les paysages qui l'entourent. Ainsi, ne me demandez rien. J'en fais l'aveu sincère. Je ne connais pas la cause de ces phénomènes.

Vous voyez combien j'ai peu de prétention. Tout ce que je désirais en entreprenant cet interrogatoire, c'était d'arriver à dire : « Vous n'en savez rien. Ni moi non plus. Si vous en

convenez, nous pouvons nous tendre la main. Et si vous êtes dociles, je vous ferai une petite confiance. »

Au mois de juin 1776 (peu d'entre nous s'en souviennent), un jeune homme de vingt-cinq ans, nommé Jouffroy, essayait sur le Doubs un bateau à vapeur de quarante pieds de long sur six de large. Depuis deux ans déjà, il sollicitait l'attention des savants sur son invention ; depuis deux ans, il soutenait que la vapeur d'eau tient en réserve une force puissante, inappréciée jusqu'alors. Les oreilles restèrent sourdes à sa voix ; un isolement complet fut sa seule récompense, et lorsqu'il passait dans les rues de Baume-les-Dames, mille plaisanteries saluaient son apparition. On l'appelait *Jouffroy-la-Pompe*. Dix ans plus tard, ayant construit un pyroscaphe qui remontait la Saône de Lyon à l'île Barbe, il présenta une requête au ministre de Calonne et à l'Académie des sciences. On refusa même de voir son invention !

Le 9 août 1803, Fulton remontait la Seine dans un nouveau bateau à vapeur, avec une vitesse de six kilomètres à l'heure. L'Académie des sciences et le gouvernement assistaient à l'expérience. Le 10, ils l'avaient oublié, et Fulton allait faire la fortune des Américains.

En 1791, un Italien ayant suspendu à la balustrade de sa fenêtre, à Bologne, des grenouilles dépouillées dont on avait fait un bouillon pour sa jeune femme malade, les vit remuer automatiquement, quoi qu'elles eussent été tuées depuis la veille. Le fait était incroyable, aussi trouva-t-il une opposition unanime de la part de ceux à qui Galvani le racontait. Les hommes sensés auraient cru déroger en se donnant la peine de le vérifier, tant ils étaient assurés de son impossibilité. Galvani, pourtant, était arrivé à remarquer que le maximum des effets se produisait lorsqu'on mettait un arc métallique d'étain et de cuivre en communication avec les nerfs lombaires d'une grenouille et l'extrémité de ses pattes. Alors elle entra en des convulsions violentes. Il crut que c'était là du fluide nerveux et perdit le fruit de ses découvertes. Il était réservé à Volta de trouver l'électricité.

Et maintenant, le globe est sillonné de convois emportés par des dragons aux gueules enflammées ; les distances ont disparu, supprimées par les perfectionnements de la loco motive ; le monde s'est fait petit devant le génie de l'homme ; les plus longs voyages ne sont que des promenades frayées ; les plus gigantesques travaux s'accomplissent sous la main, puissante et infatigable, de cette force inconnue. Une dépêche télégraphique vole en un clin d'œil d'un continent à l'autre ; nous conversons avec l'habitant de Londres et de Saint-Pétersbourg sans nous déranger de notre fauteuil. Et ces merveilles passent inaperçues ! Et l'on ne songe pas à quels efforts, à quels déboires, à quelles persécutions elles sont dues ! Et l'on ne réfléchit pas que l'impossible d'hier est le fait d'aujourd'hui ! Et nous avons encore des hommes qui viennent nous dire : « Halte là ! Petits, nous ne vous comprenons pas. Donc, vous ne savez pas ce que vous dites. »

Eh bien ! Messieurs, quelle que soit votre étroitesse de jugement, votre myopie ne doit pas s'étendre sur le monde. On vous déclare, que malgré vous et malgré tous vos enrayements, le char des connaissances humaines avancera plus loin qu'il n'est encore et continuera sa marche triomphale à la conquête de puissances nouvelles. Comme la grenouille de Galvani, les faits burlesques dont vous êtes les négateurs révèlent l'existence de forces nouvelles inconnues. Il n'y a pas d'effet sans cause. L'être humain est le moins connu de tous les êtres. Nous avons appris à mesurer le soleil, à traverser les distances célestes, à analyser la lumière des étoiles, et nous ignorons ce que nous sommes nous-mêmes. L'homme est un être double : *homo duplex*, et cette double nature est restée mystérieuse pour lui. Nous pensons ; qu'est-ce que la pensée ? Nul ne peut le dire. Nous marchons, qu'est-ce que l'acte organique ? Nul ne le sait. Ma volonté est une puissance immatérielle, toutes les facultés de mon âme sont immatérielles ; pourtant si je veux lever mon bras, ma volonté meut la matière. Comment agit-elle ? Quel est le médiateur qui sert d'entremise à l'ordre mental pour produire un effet physique ? Nul encore ne peut me répondre.

Dites-moi comment le nerf optique transmet à la pensée la vision des objets extérieurs ! Dites-moi comment cette pensée conçoit, où elle réside, et de quelle nature est l'action cérébrale ! Dites-moi... Mais non, messieurs, je pourrais vous questionner pendant dix ans sans que le plus grand d'entre vous pût résoudre la moindre de mes questions.

Il y a ici, comme dans les cas précédents, l'inconnue d'un problème. Je suis loin de prétendre que la force mise en jeu dans ces phénomènes puisse être un jour exploitée financièrement, comme celles de l'électricité et de la vapeur ; une telle idée ne m'intéresse pas le moins du monde. Mais quoique différant essentiellement de celles-là, elle n'en existe pas moins.

Dans ces études longues et laborieuses auxquelles j'ai consacré bien des soirées, comme intermède à des travaux plus importants, j'ai toujours observé dans ces phénomènes l'action d'une force dont les propriétés nous sont inconnues. Quelquefois elle m'a paru analogue à celle qui endort le sujet magnétisé sous la volonté du magnétiseur (réalité méconnue aussi, celle-là, par les hommes de science eux-mêmes); en d'autres circonstances, il m'a semblé qu'elle avait de l'analogie avec les actions bizarres produites par la foudre. Toutefois, je crois pouvoir affirmer que c'est une force distincte de toutes celles que nous connaissons, et qui, plus que nulle autre, se rapproche de l'intelligence.

Un savant avec lequel je suis en relation, M. Frémy, de l'Institut, a récemment présenté à l'Académie des sciences, à propos des générations spontanées, des substances qu'il a appelées *semi-organiques*. Je ne crois pas faire un néologisme de pensée plus hardi que le précédent, en disant que la force dont je parle m'a paru élevée au degré *semi-intellectuel*.

Il y a quelques années, j'ai qualifié ces forces du nom de psychiques. Cette expression peut être maintenue.

Mais les mots ne sont rien, et souvent ils ressemblent à des cuirasses cachant l'impression réelle que les idées devraient produire en nous. C'est pourquoi il vaut peut-être mieux ne pas nommer une chose que nous ne sommes pas encore capables de définir. Ce serait s'exposer à être entravé plus tard dans la liberté des conclusions. On a vu souvent, dans l'histoire des sciences, une théorie prématurée arrêter les progrès de sa cause. « Lorsque des phénomènes naturels sont observés pour la première fois, dit Grove, on voit naître immédiatement une tendance à les rapporter à quelque chose déjà connu. Le nouveau phénomène peut être fort éloigné des idées dont on prétend le rapprocher ; il peut appartenir à un ordre d'analogies différent ; mais cette distinction ne peut être perçue, parce qu'on manque de données ou coordonnées nécessaires. » Or, la théorie primitivement énoncée est bientôt admise du public, et lorsqu'il arrive que des faits postérieurs, différents des précédents, ne peuvent rentrer dans le cadre formé, il est difficile d'élargir ce cadre sans le briser, et souvent alors, on préfère abandonner la théorie dès lors erronée, et passer sous silence les faits indociles. Quant aux phénomènes particuliers dont il est question dans cet opuscule, je les trouve implicitement renfermés dans trois paroles prononcées il y a près de vingt siècles : « mens agitat molem » et je les laisse dans ces paroles, comme le feu dans le caillou, sans vouloir le frapper du briquet, car l'étincelle est encore dangereuse.

Periculosum est credere et non credere, disait Phèdre. Il est dangereux de croire et de ne pas croire. Nier les faits à priori, c'est orgueil et sottise ; les accepter sans inventaire, c'est faiblesse et folie. Pourquoi vouloir aller si vite, là où notre pauvre vue n'atteint pas encore ? C'est s'exposer à tomber dans des abîmes. Les phénomènes dont il s'agit ici n'apportent peut-être aucune clarté nouvelle pour la solution du grand problème de l'immortalité ; mais ils nous invitent à penser qu'il y a dans l'être humain des éléments à étudier, à déterminer, à analyser, éléments d'ordre psychique encore inconnus.

On a beaucoup parlé de spiritisme à leur propos ; quelques-uns de ses défenseurs ont cru le consolider en l'appuyant sur une base aussi fragile; les négateurs ont cru le perdre définitivement

et l'enterrer sous l'éboulement d'une armoire. Or, les premiers l'ont plutôt compromis que servi ; les seconds ne l'ont pas renversé pour cela. Lors même qu'il serait démontré qu'il n'y a là que des tours d'escamotage, la croyance à l'existence des âmes séparées du corps n'en serait pas atteinte en quoi que ce soit. D'ailleurs, les tricheries des médiums ne prouvent pas qu'ils trichent toujours. Elles nous mettent seulement en garde, et nous invitent à être très sévères dans nos observations.

Quant à la question psychologique de l'âme et à l'analyse des forces spirituelles, nous en sommes encore aujourd'hui au point où la chimie en était au temps d'Albert le Grand. Nous ignorons.

Ne pouvons-nous donc nous tenir en un juste milieu, entre la négation qui refuse tout et la crédulité qui accepte tout ?

Est-il raisonnable de nier tout ce que nous ne comprenons pas, ou de croire à toutes les folies que des imaginations malades enfantent à tour de rôle ? Ne pouvons-nous posséder à la fois l'humilité qui sied aux faibles et la dignité qui sied aux forts ?

Je termine ce plaidoyer comme je l'ai commencé : en déclarant que ce n'est point en faveur des frères Davenport, ni d'aucune secte, ni d'aucun groupe, ni de personne enfin, que j'ai pris la parole ; mais seulement en faveur des faits dont j'ai constaté la réalité depuis plusieurs années, sans en avoir trouvé la cause. Du reste, je n'ai aucune raison de craindre que ceux qui ne me connaissent pas prennent fantaisie à dénaturer ma pensée ; et je pense que ceux qui me connaissent savent que ma main n'est pas accoutumée à porter l'encensoir. Je le répète une dernière fois : les hommes m'importent peu ; mon esprit cherche le vrai, et le reconnaît partout où il le trouve : *Gallus escam quærens, Margaritam reperit.*

Cette première citation d'un petit livre écrit dans le but de prouver l'existence de forces naturelles inconnues était nécessaire ici, car cette nouvelle édition développée a le même but et, après plus de quarante ans d'études, le titre n'en doit pas être modifié. Il s'agit de savoir ce qu'il y a de vrai dans les phénomènes des tables tournantes, mouvantes et parlantes, dans les communications qu'on en reçoit, dans les soulèvements en opposition avec les lois de la pesanteur, dans les déplacements d'objets sans contact, dans les bruits inexplicables, dans ce que l'on raconte des maisons hantées, le tout considéré au point de vue mécanique et physique. Il y a là des faits matériels produits par des causes encore inconnues à la science, et c'est de ces phénomènes physiques que nous nous occuperons spécialement ici, car le premier point est de constater définitivement, d'après des observations suffisantes, leur existence réelle.

Les hypothèses, les théories, les doctrines, viendront après.

Dans le pays de Rabelais, de Montaigne, de Voltaire, nous sommes portés à rire de tout ce qui touche aux légendes du merveilleux, aux contes de sorcellerie, aux bizarreries de l'occultisme, aux mystères de la magie. C'est d'une raisonnable prudence. Mais ce n'est pas suffisant. Nier de parti pris un phénomène n'a jamais rien prouvé. On a à peu près tout nié de ce qui constitue aujourd'hui les sciences les plus positives. Ce que nous devons faire, c'est de ne rien admettre sans vérification suffisante : c'est d'appliquer à tous les sujets d'étude, quels qu'ils soient, la méthode expérimentale, sans aucune sorte d'idée préconçue, pour ou contre. Il s'agit ici d'un grand problème, qui touche à celui de la survivance. Nous pouvons l'étudier, malgré les sourires. Lorsque nous nous consacrons à une idée utile, noble, élevée, n'hésitons jamais à lui sacrifier les questions de personnes, surtout la nôtre, notre intérêt, notre amour-propre, notre vanité humaine. Ce sacrifice est un critérium auquel j'ai jugé bien des caractères. Que d'hommes, que de femmes mettent leur pauvre petite personnalité au-dessus de tout ! Si les forces dont il s'agit sont réelles, elles ne peuvent être que des forces naturelles. Nous devons admettre, en principe absolu, que tout est dans la nature, Dieu lui-même, comme je l'ai exposé dans un autre ouvrage. Le premier point, avant tout essai de théorie, est d'établir d'abord scientifiquement l'existence réelle de ces

forces.

Les expériences faites avec les médiums pourraient former – formeront sans doute bientôt – un chapitre de la physique. Seulement, c'est une sorte de physique transcendante, qui touche à la vie et à la pensée, et les forces en action sont surtout des forces animées, *des forces psychiques*.

Je rapporterai au chapitre suivant les expériences que j'ai faites de 1861 à 1865, antérieurement à la protestation qui précède. Mais comme elles se résument à certains égards dans celles que je viens de faire en 1906, je signalerai d'abord celles-ci dans ce premier chapitre.

Je viens de les renouveler, en effet, ces expériences, avec un célèbre médium, Mme Eusapia Paladino, de Naples, qui est venue plusieurs fois à Paris, en 1898, en 1905, et, tout récemment, en 1906. Les faits dont je vais parler se sont passés dans le salon de mon appartement de Paris, les derniers en pleine lumière, et sans aucun préparatif, tout simplement, en causant, pour ainsi dire, après dîner.

Ajoutons que ce médium est venu à Paris, dans les premiers mois de cette année 1906, appelée par l'Institut psychologique, où plusieurs savants ont continué des recherches commencées déjà depuis longtemps. Parmi ces savants, je citerai le regretté Pierre Curie, l'éminent chimiste, avec lequel j'avais eu une conversation quelques jours avant sa mort si malheureuse et si horrible. Ces expériences étaient pour lui un nouveau chapitre du grand livre de la nature, et il était convaincu, lui aussi, qu'il y a là des forces cachées à l'investigation desquelles il n'est pas anti-scientifique de se consacrer. Son génie subtil et pénétrant aurait peut-être rapidement déterminé le caractère de ces forces.

Les personnes qui se sont quelque peu occupées de ces études connaissent les facultés de Mme Paladino. Les ouvrages du comte de Rochas, du professeur Richet, du docteur Dariex, de M. G. de Fontenay, et notamment les Annales des sciences psychiques, les ont signalées et décrites avec tant de détails qu'il serait superflu d'y revenir en ce moment. Nous aurons lieu de les discuter plus loin.

Dans toutes ces observations, une idée dominante court sous les textes : c'est l'obligation impérieuse dans laquelle les expérimentateurs sont constamment tenus de se méfier des tricheries de ce médium. Il en est de même, d'ailleurs, avec tous les médiums, hommes ou femmes. Je crois les avoir reçus à peu près tous chez moi, depuis plus de quarante ans, issus des divers points du monde. On peut poser en principe que les médiums de profession trichent tous. Mais ils ne trichent pas toujours et possèdent des facultés réelles, absolument certaines.

Il en est à peu près comme chez les hystériques en observation à la Salpêtrière ou ailleurs. J'ai vu celles-ci attraper consciencieusement le docteur Charcot, le docteur Luys surtout, et tous les médecins qui les étudiaient. Mais de ce que les hystériques mentent et simulent, ce serait une erreur grossière de conclure que l'hystérie n'existe pas. De ce que les médiums jouent souvent de la plus effrontée supercherie, il serait non moins absurde de conclure que la médiumnité n'existe pas. Les somnambules forains n'empêchent pas le magnétisme, l'hypnotisme et le somnambulisme d'exister.

Cette obligation de nous tenir constamment sur nos gardes a découragé plus d'un expérimentateur, comme me l'écrivait notamment l'illustre astronome Schiaparelli, Directeur de l'Observatoire de Milan, dans une lettre qu'on lira plus loin. Cependant il faut nous y soumettre.

Les mots *supercherie* ou *tricherie* ont même ici un sens un peu différent de leur sens habituel. Quelquefois, les médiums trichent consciemment, le sachant fort bien, et s'en amusent. Mais, le plus souvent, ils trichent inconsciemment, poussés par le désir de voir se produire les phénomènes que l'on attend. Ils aident au succès quand il se fait attendre.

Les médiums à effets physiques sont doués de la faculté de faire mouvoir des objets à distance, de soulever des tables, etc. ; mais cette faculté paraît, en général, s'exercer au bout de leurs

doigts, et les objets à mouvoir doivent être à portée de leurs mains ou de leurs pieds, ce qui est assurément regrettable, et ce qui fournit beau jeu aux incrédules de parti pris. Souvent, ils agissent à la façon du joueur de billard, qui continue le geste de la main tenant la queue dirigée vers la bille qui roule, et se penche en avant comme s'il voulait pousser la bille au carambolage : le joueur sait très bien qu'il ne continue pas d'agir sur la boule d'ivoire, lancée par son coup exclusif ; mais il la conduit par la pensée et du geste.

Il n'est pas sans utilité de prévenir le lecteur que le mot *médium* est employé ici sans aucune idée préconçue, et non dans le sens étymologique qui l'a créé lors des premières théories spirites, dans lesquelles on affirmait que l'homme ou la femme doué de ces facultés est un intermédiaire entre les esprits et les expérimentateurs. L'être qui a la faculté de faire remuer des objets contrairement aux lois de la pesanteur, ou même sans les toucher, de faire entendre des bruits produits à distance et sans intervention musculaire, de faire voir des apparitions diverses, n'est pas nécessairement en relation pour cela avec des esprits ou des âmes désincarnées. Nous lui conservons toutefois le nom de médium, depuis longtemps adopté. Nous ne nous occupons ici que des faits ; j'espère convaincre le lecteur que ces faits existent réellement et ne sont ni des illusions, ni des farces, ni des exercices de prestidigitation. Mon but est de prouver leur réalité avec une certitude absolue, comme je l'ai fait pour la télépathie, les manifestations de mourants, les rêves prémonitoires et la vue à distance, dans mon ouvrage *l'Inconnu et les Problèmes psychiques*.

Je commencerai, dis-je, par les expériences que je viens de renouveler récemment, en 1906 (quatre séances, les 29 mars, 5 avril, 30 mai et 7 juin).

1. – Voici un guéridon. J'avais vu si souvent une table assez lourde soulevée entièrement des quatre pieds, à vingt, trente, quarante centimètres de hauteur, et j'en avais pris des photographies si incontestables ; j'avais si souvent éprouvé que la suspension de ce meuble avec les mains de quatre ou cinq personnes posées *au-dessus*, produisait l'effet d'une suspension au-dessus d'un baquet plein d'eau ou d'un fluide élastique, que pour moi la lévitation des objets n'est pas plus douteuse que celle d'une paire de ciseaux soulevée à l'aide d'un aimant. Mais, désireux d'examiner à loisir comment la chose s'opérait, un soir que je me trouvais à peu près seul avec Eusapia (29 mars 1906, nous étions quatre personnes en tout), je la priai de poser ses mains avec moi sur le guéridon, les deux autres personnes se tenant à distance. Le meuble fut, assez vite, soulevé, à trente ou quarante centimètres, tandis que nous étions *debout tous les deux*. Au moment de la production du phénomène, le médium posa l'une de ses mains sur l'une des miennes qu'elle serra avec énergie, nos deux autres restant voisines, et il y avait de sa part, comme de la mienne, un acte de volonté exprimé, d'ailleurs, par des paroles, des commandements à « l'esprit »... Allons ! Levez la table ! Du courage ! Voyons ! Un effort ! etc... Nous constatons tout de suite qu'il y a deux éléments en présence. D'une part, les expérimentateurs s'adressent à une entité invisible. D'autre part, il y a de la part du médium, une fatigue nerveuse et musculaire, et son poids augmente en proportion de celui de l'objet soulevé (mais non en proportion exacte).

Nous devons agir comme s'il y avait vraiment là un être qui entende. Cet être paraît prendre naissance, puis s'anéantir aussitôt l'expérience faite. Il semble créé par le médium. Est-ce une autosuggestion de lui-même ou de l'ensemble dynamique des expérimentateurs qui crée une force spéciale ? Est-ce un dédoublement de sa personnalité ? Est-ce une condensation d'un milieu psychique au sein duquel nous vivrions ? Si nous cherchons à obtenir des preuves d'individualité réelle et durable, et surtout d'identité d'une âme évoquée par notre souvenir, nous n'obtenons jamais rien de satisfaisant. Là gît le mystère.

Force inconnue d'ordre psychique et où l'on sent la vie. Vie d'un instant. Ne serait-il pas possible

qu'en s'excitant on donne naissance à un dégagement de forces qui agiraient extérieurement à nos corps ? Mais ce n'est pas, en ces premières pages, le lieu de commencer à imaginer des hypothèses.

L'expérience dont je viens de parler a été répétée ce jour-là trois fois de suite, *en pleine lumière* d'un lustre à gaz, et dans les mêmes conditions d'évidence absolue. Un guéridon pesant environ six kilogrammes est soulevé par cette force inconnue. Pour une table de dix, vingt kilogrammes, ou davantage, un grand nombre de personnes est nécessaire. Mais ces personnes n'obtiendront rien, si l'une au moins d'entre elles n'est douée de la faculté médiumnique. Et il y a, disions-nous, d'autre part, une si grande dépense de force nerveuse et musculaire, qu'un médium extraordinaire tel qu'Eusapia ne peut presque rien obtenir, six heures, douze heures, vingt-quatre heures même, après une séance dans laquelle elle s'est fortement dépensée. J'ajouterai que, bien souvent, la lévitation du meuble se continue même si les expérimentateurs cessent de toucher la table. Il y a là *mouvement sans contact*. Ce phénomène de lévitation est, pour moi, absolument prouvé, quoiqu'il nous soit impossible de l'expliquer. Il ressemble à ce qui se produirait si l'on avait des mains gantées d'aimant posées sur une table de fer et la soulevant. Mais ce n'est pas une action aussi simple; il y a une activité psychique extérieure à nous, momentanément formée².

Comment ces lévitations et ces mouvements sont-ils produits ? Comment un bâton de cire à cacheter ou un verre de lampe frotté attirent-ils des parcelles de papier ou de sureau ? Comment un morceau de fer adhère-t-il si violemment à l'aimant dont on l'approche ? Comment l'électricité s'accumule-t-elle dans de la vapeur d'eau, dans les molécules d'un nuage, jusqu'à donner naissance à la foudre, à l'éclair, au tonnerre et à leurs formidables effets ? Comment la foudre déshabille-t-elle un homme et une femme avec la désinvolture qu'on lui connaît ? Et même, tout simplement, sans sortir de l'état normal et vulgaire, comment levons-nous le bras ?

² Pour mettre, sans tarder, sous les yeux du lecteur un témoignage documentaire de ces expériences, je reproduis ici (Pl. 1) une photographie prise chez moi en 1898, le 12 novembre. On peut constater par l'horizontalité des bras, ainsi que par la distance entre les pieds de la table et le parquet, que l'élévation est de 15 à 20 centimètres. (On en a la mesure précise sur la figure même, mesure prise le lendemain en calant la table, à l'aide de livres, dans la même position.) Le médium a ses deux pieds entièrement pris sous mon pied droit, en même temps que ses genoux sous ma main droite, et ses mains sont au-dessus de la table, prises par ma main gauche et par celle de son autre contrôleur, qui vient de placer un coussin devant sa figure pour éviter à ses yeux, extrêmement sensibles, le coup de lumière du magnésium, et à son organisme une crise de nerfs désagréable. Ces photographies, prises rapidement, au magnésium, ne sont pas parfaites ; mais ce sont des documents.



Soulèvement complet d'une table

II. – Voici, maintenant, un second genre de faits observés :

Le médium pose sa main sur celle d'une personne et de l'autre main, frappe, dans l'air, un, deux, trois ou quatre coups. Ces coups sont entendus dans la table, et on en sent les vibrations en même temps qu'on les entend, coups secs qui font penser à des chocs électriques. Il va sans dire que les pieds du médium ne touchent pas ceux de la table, et en sont maintenus éloignés. Le médium pose, en même temps que nous, ses mains sur la table. Des coups se font entendre dans le meuble, plus fortement que dans le cas précédent.

Ces coups frappés dans la table, cette typologie bien connue des spirites, a été souvent attribuée à des trucs quelconques, muscles craqueurs, agissements divers du médium. Après les études comparées que j'en ai faites, je me crois en droit d'affirmer que ce second fait n'est pas moins certain que le premier. On obtient ainsi, comme on le sait, des percussions frappées sur tous les rythmes, et des réponses à toutes les questions par des conventions simples, décidant, par exemple, que trois coups signifient oui, que deux coups signifient non, et qu'en lisant les lettres d'un alphabet, des mots pourront être dictés par des coups au moment où l'on nomme la lettre.

III. – Pendant nos expériences, tandis que nous sommes assis quatre autour d'une table, demandant une communication qui n'aboutit pas, un fauteuil, situé à environ soixante centimètres du pied du médium (sur lequel j'ai posé mon pied pour être sûr qu'il ne peut s'en servir), un fauteuil, dis-je, se déplace et arrive en glissant jusqu'à nous. Je le repousse, il revient. Ce fauteuil est un pouf très lourd mais pouvant facilement glisser sur le parquet. Ce fait s'est produit le 29 mars dernier, et de nouveau, le 5 avril. On l'obtiendrait en tirant avec une ficelle ou en allongeant suffisamment le pied. Mais il s'est produit et reproduit, cinq ou six fois, de lui-même, à un degré d'agitation assez intense pour faire sauter le fauteuil, qui finit par bousculer et se renverser, sans que personne ne l'eût touché.

IV. – Voici un quatrième fait, ré observé cette année, après les nombreuses constatations que j'en avais déjà faites, notamment en 1898. Des rideaux, dont le médium est voisin, mais avec lesquels il ne peut être en contact, ni avec la main ni avec le pied, se gonflent dans toute leur longueur, comme soufflés par un vent de tempête. Je les ai vus, plusieurs fois, lancés sur la tête des spectateurs, et encapuchonner ces têtes.

V. – Voici un cinquième fait, constaté par moi plusieurs fois également. Tandis que je tiens une main d'Eusapia dans la mienne, et qu'un astronome de mes amis, répétiteur à l'Ecole Polytechnique, tient son autre main, nous sommes touchés l'un et l'autre, sur le côté et sur les épaules, comme par une main invisible.

Le médium cherche généralement à rapprocher l'une de l'autre ses deux mains tenues séparément par chacun de nous, et par une substitution habile, à nous faire croire que nous tenons les deux quand elle est parvenue à en dégager une. Cette fraude étant bien connue, nous agissons en témoins avertis, et sommes certains d'avoir continué à tenir chacun l'une de ses mains séparée de l'autre. Ces attouchements paraissent provenir d'une entité invisible, et sont plutôt désagréables. Ceux qui ont lieu dans le voisinage immédiat du médium *pourraient* être dus à la fraude ; mais il en est auxquels cette explication est inapplicable.

C'est ici le lieu de remarquer que, malheureusement, les phénomènes sont d'autant plus extraordinaires qu'il y a moins de lumière, et nous sommes constamment invités par le médium à baisser le gaz, presque jusqu'à extinction. « Meno luce ! Meno luce ! » Ce qui est encore assurément un avantage pour toutes les tentatives de fraude. Mais cette condition n'est pas non plus comminatoire.

On peut obtenir un grand nombre de faits médiumniques par un éclairage assez intense pour distinguer avec certitude. Toutefois, il est certain que la lumière nuit à la production des phénomènes. C'est fâcheux. Cependant, nous n'avons pas le droit d'imposer le contraire, nous n'avons pas le droit d'exiger de la nature les conditions qui nous conviennent. Essayez donc d'obtenir une image photographique sans chambre noire ou de tirer de l'électricité d'une machine rotative au sein d'une atmosphère saturée d'humidité. La lumière est un agent naturel qui peut produire certains effets, et s'opposer à la production de certains autres. Cet aphorisme me rappelle une anecdote de la vie de Daguerre, rapportée dans la première édition de ce livre.

Un soir, cet illustre physicien rencontre une élégante femme du monde aux environs de l'Opéra, dont il était décorateur. Enthousiasmé de ses progrès en physique, il arrive à l'entretenir de ses études photogéniques. Il lui parle d'une merveilleuse découverte qui fixe les traits du visage sur une plaque d'argent. La dame, qui était une femme de bon sens, lui rit gracieusement au nez. Le savant continue sans se déconcerter ; il ajoute même que le phénomène pourra se produire instantanément lorsque les procédés seront perfectionnés. Mais il perd son latin. Sa charmante compagne n'est pas assez crédule pour accepter une pareille extravagance. Peindre sans couleurs

et sans pinceau ! Dessiner sans plume et sans crayon ! Comme si un portrait pouvait se fabriquer tout seul !...

L'inventeur ne se décourage pas, et pour la convaincre, il lui offre de faire son portrait par ce procédé. La dame ne veut pas être prise pour dupe et refuse. Mais l'habile artiste plaide si bien sa cause qu'il obtient son triomphe. La blonde fille d'Eve consent à poser devant l'objectif. Mais elle y met une condition, une seule : Elle est en pleine beauté le soir, mais se sent parfois un peu fanée dans la lumière crue du grand jour.

– Si vous voulez me faire le soir...

– Mais, madame, c'est impossible !...

– Et pourquoi ? Vous affirmez que votre invention reproduit trait pour trait : je préfère mes traits du soir à ceux du matin.

– Madame, c'est la lumière elle-même qui dessine, et sans elle je ne puis rien.

– Nous allumerons un lustre, des lampes, tout ce qu'il vous plaira.

– Non, madame : c'est la lumière du jour qu'il me faut.

– Et pourquoi, s'il vous plaît ?

– Parce que la lumière du soleil est douée d'une intensité active qui décompose l'iodure d'argent. Jusqu'à présent, je n'ai pu faire de photographie qu'en plein jour.

L'un et l'autre s'obstinèrent ! La dame prétendant que ce qui pouvait se faire à dix heures du matin pouvait aussi bien se faire à dix heures du soir ; l'inventeur affirmant le contraire. Défendez donc à la lumière de noircir l'iode, ou ordonnez-lui de noircir la chaux, et condamnez le photographe à développer son cliché en plein jour.

Demandez à l'électricité pourquoi elle passe, instantanément, d'une extrémité à l'autre d'un fil de fer de mille kilomètres, et pourquoi elle refuse de traverser un fil de verre d'un centimètre ! Priez les fleurs de nuit de s'épanouir le jour, ou celles qui ne s'ouvrent qu'à la lumière de ne point se fermer à l'obscurité. Donnez-moi la raison de la respiration diurne et nocturne des végétaux, et de la production de la chlorophylle et de la coloration verte à la lumière ; pourquoi les plantes respirent de l'oxygène et exhalent de l'acide carbonique pendant la nuit, tandis qu'elles font l'opposé sous le soleil. Changez les équivalents des corps simples en chimie, et ordonnez que les combinaisons se produisent. Défendez à l'acide azoteux de bouillir à la température de la glace, et commandez à l'eau de bouillir à zéro : la nature vous obéira, messieurs, comptez-y. Un grand nombre de faits naturels ne s'accomplissent que dans l'obscurité. Les germes végétaux, animaux, humains, ne forment un nouvel être que dans l'obscurité.

Voici, dans un flacon, un mélange, à volume égal, d'hydrogène et de chlore. Si vous voulez que le mélange se conserve, il vous faut (que cela vous plaise ou non) il vous faut laisser le flacon dans l'obscurité. Telle est la loi. Tant qu'il restera dans l'ombre, il se conservera. Mais si, inspiré par une fantaisie d'écolier, vous exposez ce mélange à l'action de la lumière, soudain, une violente explosion se fait entendre, l'hydrogène et le chlore disparaissent, et vous retrouvez dans le flacon une nouvelle substance : de l'acide chlorhydrique.

Vous aurez beau épiloguer, l'obscurité respecte les deux corps, tandis que la lumière les brise.

Si nous entendions dire par un malin sceptique d'un club quelconque : « Je ne croirai aux feux follets que quand je les aurai vus pendant le jour », que penserions-nous de sa mentalité ? A peu près ce que nous en penserions s'il ajoutait que les étoiles ne sont pas bien sûres, parce qu'elles ne se montrent que la nuit.

Il y a dans toutes les observations et expériences de physique des conditions à accepter. Dans celles dont nous parlons ici, une trop vive lumière paraît généralement nuire à la production intense des phénomènes. Mais il va sans dire que les précautions de garantie contre la supercherie doivent s'accroître en raison directe de la diminution de la visibilité et des autres moyens de

contrôle. Revenons à nos expériences.

VI. – Des coups se font entendre dans la table, ou bien elle se meut, se soulève, retombe, frappe du pied. Il se produit dans le bois une espèce de travail intérieur parfois assez violent pour la briser. Le guéridon dont je me suis servi ici, entre autres, a été disloqué et réparé plus d'une fois, et ce n'est nullement la pression des mains posées dessus qui aurait pu amener ces dislocations. Mais il y a quelque chose de plus que cette force physique, il y a, dans les agissements du meuble, l'intervention mentale dont nous avons déjà parlé.

On interroge la table, par les signes de convention résumés tout-à-l'heure, et elle répond. Des phrases sont frappées, généralement banales et sans aucune valeur littéraire, scientifique ou philosophique. Mais enfin, des mots sont frappés, des phrases sont dictées. Ces phrases ne se font pas toutes seules, et ce n'est pas non plus le médium qui les frappe... consciemment, soit avec son pied, soit avec sa main, soit à l'aide d'un muscle craqueur, car nous les obtenons dans les séances faites sans médiums professionnels et en des réunions scientifiques où toute tricherie serait de la dernière absurdité. L'esprit du médium et celui des expérimentateurs n'y sont sûrement pas étrangers : les réponses obtenues correspondent généralement avec cet état intellectuel, comme si les facultés mentales des personnes présentes s'extériorisaient de leurs cerveaux et agissaient dans la table, en une complète inconscience des expérimentateurs. Comment ce fait peut-il se produire ? Comment pouvons-nous construire et dicter des phrases sans le savoir ? Parfois les idées émises semblent venir d'une personnalité étrangère, et l'hypothèse des esprits se présente tout naturellement. Un mot est commencé. On croit en deviner la fin. On l'écrit pour perdre moins de temps ; la table riposte, s'agite, s'impatiente : ce n'est pas cela. C'est un autre mot qui est dicté. Il y a donc là un élément psychique que nous sommes obligés de reconnaître, quelle que soit, d'ailleurs, sa nature.

La réussite des expériences ne dépend pas toujours de la volonté du médium. Assurément, il y a la plus grande part ; mais certaines conditions indépendantes de lui sont nécessaires. Le milieu ambiant créé par les personnes présentes a une action non négligeable. L'état de santé du médium n'est pas non plus sans influence. Avec la meilleure volonté du monde, s'il est fatigué, la valeur des résultats s'en ressentira. J'ai eu une nouvelle preuve de ce fait, tant de fois observé, le 30 mai 1906, chez moi, avec Eusapia Paladino. Elle souffrait depuis plus d'un mois d'une maladie d'yeux assez douloureuse, et de plus avait les jambes enflées. Nous étions sept, dont deux observateurs assez incrédules. Les résultats ont été à peu près nuls : un soulèvement, de deux secondes à peine, d'un guéridon pesant environ six kilogrammes ; celui d'un seul côté d'une table de quatre pieds, et quelques coups frappés. Cependant le médium paraissait animé d'un réel désir d'obtenir quelque chose. Il m'a avoué, toutefois, que ce qui avait le plus paralysé ses facultés, c'était l'esprit sceptique et narquois de l'un des deux incrédules, dont je connaissais le scepticisme absolu, qui ne s'était manifesté pourtant d'aucune façon, mais qu'Eusapia avait deviné immédiatement.

L'état d'esprit des assistants, sympathique ou antipathique, agit sur la production des phénomènes. C'est là un fait d'observation incontestable. Et il ne s'agit pas seulement ici d'un médium truqueur mis dans l'impossibilité d'agir par suite d'une inspection critique attentive, mais encore d'une force contraire qui peut neutraliser plus ou moins les facultés les plus sincères. N'en est-il pas de même, d'ailleurs, dans les assemblées, nombreuses ou restreintes, dans les conférences, dans les salons, etc.? Ne voyons-nous pas des êtres à funeste influence arrêter net dans leur essor les meilleures intentions ?

Voici une autre soirée du même médium, quelques jours après. Le 7 juin 1906, j'avais été averti par mon ami le docteur Ostwalt, l'habile oculiste, qui donnait alors ses soins à Eusapia, qu'elle

devait venir ce soir-là chez lui, et que peut-être je pourrais faire une nouvelle expérience. J'acceptai avec d'autant plus d'empressement que la belle-mère du docteur, Mme Werner, à laquelle une amitié de plus de trente ans m'avait attaché, était morte depuis un an et m'avait maintes fois promis, avec l'intention la plus formelle, de venir, après sa mort, compléter mes recherches psychiques par une manifestation, si la chose était possible. Nous avions si souvent traité ces questions ensemble, et elle s'y était si fortement intéressée, que sa promesse avait été renouvelée avec insistance peu de jours avant son décès. Et en même temps, elle avait fait la même promesse à sa fille et à son gendre.

D'autre part, reconnaissante des soins qu'elle avait reçus du docteur, et de la guérison de son œil, Eusapia désirait en tout lui être agréable. Les conditions étaient donc de tous points excellentes. Dès lors, je convins avec le docteur que nous étions en face de quatre hypothèses possibles, et que nous devions chercher à déterminer la plus probable.

1° Ce qui se produirait pouvait être dû à la fraude, consciente ou inconsciente.

2° Les phénomènes pouvaient être produits par une force physique émanant du médium ;

3° ou par une ou plusieurs entités invisibles se servant de cette force ;

4° ou par Mme Werner elle-même.

Nous eûmes, ce soir-là, des mouvements de la table, et un soulèvement complet des quatre pieds, à environ vingt centimètres. Nous étions six à la table : Eusapia, M. et Mme Ostwalt, leur fils Pierre âgé de quatorze ans, ma femme et moi. Nos mains, posées sur la table, la touchaient à peine, et en étaient presque toutes détachées au moment du soulèvement. Aucune fraude possible. Pleine lumière. La séance se continue ensuite dans l'obscurité.

Deux portières garnissant une grande porte à deux battants, contre lesquelles le médium était assis en leur tournant le dos, se sont, pendant près d'une heure, gonflées, quelquefois assez violemment pour aller encapuchonner la tête du docteur et celle de sa femme. Cette grande porte a été, à plusieurs reprises, secouée très violemment, et d'énormes coups ont été frappés sur elle.

Nous avons essayé d'obtenir des mots par l'alphabet, sans réussir. Remarquons, à ce sujet, qu'Eusapia ne sait ni lire ni écrire. Pierre Ostwalt put écrire un mot au crayon, comme si une force invisible conduisait sa main. Ce mot était le prénom de Mme Werner, bien connu de lui.

Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu obtenir une seule preuve d'identité. Il eût été cependant très facile à Mme Werner d'en trouver une, comme elle nous l'avait si formellement promis. Malgré l'annonce, par les coups, d'une apparition nous permettant de la reconnaître, nous n'avons pu apercevoir qu'une forme blanchâtre, sans contours précis, même en faisant l'obscurité presque complète. De cette soirée nouvelle résultent les conclusions suivantes :

1° La fraude ne peut pas les expliquer, notamment en ce qui concerne la lévitation de la table, les coups violents frappés dans la porte secouée, et la projection du rideau au loin.

2° Ces phénomènes sont certainement produits par une force émanant du médium, car ils se passent tous dans son voisinage immédiat.

3° Cette force est intelligente. Mais il est possible que cette intelligence, qui obéit à nos demandes, ne soit pas autre que celle du médium.

4° Rien ne prouve que l'esprit évoqué n'ait eu là aucune action.

Toutes ces propositions seront, du reste, examinées et développées dans les pages qui vont suivre. L'ensemble des expériences rapportées dans ce premier chapitre nous montre en jeu des forces inconnues. Il en sera de même dans les chapitres suivants. Ces phénomènes sont si inexplicables, si fantastiques, si peu croyables, que le plus simple est de les nier, de les attribuer tous à la fraude ou à l'hallucination, et de penser que tous les expérimentateurs ont la berlue.

Malheureusement pour les négateurs, cette hypothèse est inadmissible.

Remarquons ici qu'il y a très peu d'hommes, – et surtout de femmes, – dont l'esprit soit complètement libre, en état d'accepter, sans aucune idée préconçue, des faits nouveaux ou inexpliqués. En général, on est disposé à n'admettre que les faits ou les choses auxquels on est préparé par les idées qu'on a reçues, cultivées et entretenues. Il n'y a peut-être pas un être humain sur cent qui soit capable d'enregistrer simplement, librement, exactement, comme un appareil de photographie, une impression nouvelle. L'indépendance absolue est très rare dans l'espèce humaine.

Un seul fait bien observé, lors même qu'il contredirait toute la science, a plus de valeur que toutes les hypothèses. Mais n'osent étudier les faits extrascientifiques, les considérer comme possibles, que les esprits indépendants, dégagés des lisières classiques qui attachent les dogmatisant à leurs chaires. Je connais des hommes de valeur, fort instruits, membres de l'Académie des sciences, professeurs de l'Université, maîtres en nos grandes écoles, qui raisonnent de la manière suivante : « Tels phénomènes sont impossibles, parce qu'ils sont en contradiction avec l'état actuel de la science ; nous ne devons admettre que ce que nous pouvons expliquer. » Ils appellent cela un raisonnement scientifique !

Exemples. Fraunhofer découvre que le spectre solaire est traversé de lignes noires. Ces lignes noires sont inexplicables de son temps. Donc on n'aurait pas dû les admettre.

Newton découvre que les astres se meuvent comme si une force attractive les régissait. Cette attraction n'est pas expliquée de son temps. Elle ne l'est, d'ailleurs, pas davantage aujourd'hui. Newton a soin lui-même de déclarer qu'il ne veut pas faire d'hypothèse : « Hypothèses non fingo ». Donc, dans le raisonnement précédent, nous ne devrions pas admettre la gravitation universelle.

De l'oxygène combiné avec de l'hydrogène fabriquent de l'eau. Comment ? Nous l'ignorons. Donc, nous ne devrions pas admettre le fait. Des pierres tombent quelquefois du ciel. L'Académie des sciences, au dix-huitième siècle, ne pouvant deviner d'où elles venaient, niait ce fait observé depuis des milliers d'années. Elle niait également que des poissons et des crapauds puissent tomber des nuages, parce qu'on n'avait pas observé alors que des trombes peuvent les aspirer et les transporter. Un médium pose sa main sur une table et l'anime. C'est inexplicable. Donc c'est faux. Voilà pourtant le raisonnement dominant d'un grand nombre de « savants ». Ils ne veulent admettre que ce qui est connu et expliqué. Ils ont déclaré que les locomotives ne pourraient pas marcher, ou que si elles marchaient, cela ne changerait rien aux relations sociales ; que le télégraphe transatlantique ne pourrait jamais transmettre une dépêche ; que la vaccine n'avait aucune influence, et, autrefois – il y a longtemps – que la Terre ne tourne pas. Il paraît même qu'on a condamné Galilée. Tout a été nié.

A propos de faits inexpliqués assez voisins de ceux que nous étudions ici, à propos des stigmates de Louise Lateau, un savant allemand très célèbre, le professeur Virchow, a conclu son Rapport à l'Académie de Berlin par ce dilemme : *Supercherie ou miracle*. Ce jugement est devenu classique. Or, c'était là une erreur, car on sait maintenant que, dans ces stigmates, il n'y a ni supercherie ni miracle.

Une autre objection, assez fréquente, est présentée par certains esprits d'apparence scientifique. Confondant l'expérience avec l'observation, ils s'imaginent que pour être réel, un phénomène physique doit pouvoir être reproduit à volonté, comme dans un laboratoire. D'après cette manière de voir, une éclipse de soleil ne serait pas réelle, ni un coup de tonnerre qui incendie une maison, ni un aérolithe qui tombe du ciel. Un tremblement de terre, une éruption volcanique sont des phénomènes d'observation et non d'expérience. Ils n'en existent pas moins, souvent au grand dommage de l'espèce humaine. Or, dans l'ordre des faits que nous étudions ici, nous ne pouvons

presque jamais expérimenter, mais seulement observer, ce qui réduit considérablement le champ d'études. Et quand nous faisons des expériences, les phénomènes ne se produisent pas à volonté ; des éléments divers, dont plusieurs restent encore insaisissables, viennent les traverser, les modifier, les contrarier, et, la plupart du temps, nous devons nous borner au rôle d'observateurs. C'est une différence analogue à celle qui distingue la chimie de l'astronomie. En chimie, on expérimente ; en astronomie, on observe ; ce qui n'empêche pas l'astronomie d'être la plus exacte des sciences. Les faits d'observation produits par les médiums, notamment ceux qui sont rapportés plus haut, sont pour moi absolument certains et incontestables, et suffisent amplement pour prouver que des forces naturelles inconnues existent en dehors du cadre de la physique classique. En principe, d'ailleurs, c'est irrécusable.

Je pourrais leur en ajouter d'autres, par exemple les suivants :

VII. – Pendant les expériences, on voit parfois des fantômes apparaître, des mains, des bras, un buste, un être humain entier. J'ai été témoin de ce fait, notamment le 27 juillet 1897, à Montfort-L'amaury³. M. de Fontenay ayant déclaré qu'il apercevait une ombre au-dessus de la table, entre lui et moi (nous nous faisons face, contrôlant Eusapia, et lui tenant chacun une main), et moi ne voyant rien du tout, je lui demandai de changer de place avec lui. Et alors j'aperçus aussi cette ombre, une tête d'homme barbu assez vaguement esquissée, qui passait comme une silhouette avançant et reculant devant une lanterne rouge posée sur un meuble. Je n'avais pas pu la voir de ma première place, parce que la lanterne était alors derrière moi, et que ce fantôme était formé entre M. de Fontenay et moi. Comme cette silhouette noire restait assez vague, je demandai si je ne pourrais pas toucher cette barbe. Le médium répondit : « Etendez la main ». Alors je sentis sur le dos de la main le frôlement d'une barbe fort douce.

Cette observation n'a pas, pour moi, la même certitude absolue que les précédentes. Il y a des degrés dans la sécurité des observations. En astronomie même, il y a des étoiles à la limite de la visibilité. Et pourtant, un truc n'est pas probable, de l'avis de tous les expérimentateurs. De plus, une autre fois, chez moi, j'ai aperçu une autre figure, celle d'une jeune fille, comme on le verra au chapitre III.

VIII. – Le même jour, à Montfort, on avait rappelé, dans la conversation, que les « esprits » ont parfois imprimé dans de la paraffine du mastic ou de l'argile l'empreinte de leur tête ou de leurs mains – ce qui semble, d'ailleurs, de la dernière absurdité – nous avons acheté du mastic chez un vitrier et formé dans une caisse de bois un gâteau parfaitement lisse. A la fin de la séance, il y eut l'empreinte d'une tête, d'une figure, dans ce mastic. Je ne suis pas, non plus, *absolument certain* qu'il n'y ait eu là aucune supercherie possible. Nous en reparlerons plus loin.

On trouvera d'autres manifestations dans le cours de cet ouvrage. Pour le moment, au point de vue spécial de l'existence démontrée de forces inconnues, je m'arrêterai aux six précédentes, comme incontestables pour tout homme de bonne foi et pour tout observateur. Si j'ai commencé par là, c'est pour répondre aux lecteurs de mes ouvrages qui me réclament depuis longtemps mes observations *personnelles*.

La plus simple de ces manifestations, celle des coups frappés, par exemple, n'est pas une valeur négligeable. Il est certain que c'est l'un ou l'autre des expérimentateurs, ou leur résultante dynamique, qui frappe, sans savoir comment, des coups dans la table. Lors même que ce serait une entité psychique étrangère aux médiums, elle se sert d'eux, de leurs propriétés physiologiques. Un tel fait n'est pas sans intérêt scientifique. Les négations du scepticisme ne

³ Voir chapitre III.

prouvent rien, sinon que les négateurs n'ont pas observé eux-mêmes les phénomènes. Ce premier chapitre n'a pas d'autre but que d'exposer une première présentation sommaire des faits observés. Je ne veux émettre, dans ces premières pages, aucune hypothèse explicative. Les lecteurs de ce livre apprécieront eux-mêmes par les relations qui vont suivre, et le dernier chapitre de cet ouvrage sera consacré aux théories. Je crois toutefois utile de faire remarquer tout de suite que la matière n'est pas, en réalité, ce qu'elle paraît être à nos sens vulgaires, à notre toucher, à nos yeux, mais qu'elle ne fait qu'un avec l'énergie, et n'est qu'une manifestation du mouvement d'éléments invisibles et impondérables. L'univers est un dynamisme. La matière n'est qu'une apparence.

Il est utile d'avoir cette vérité présente à l'esprit pour comprendre les études dont nous allons nous occuper. Les forces mystérieuses que nous étudions ici sont elles-mêmes des manifestations du dynamisme universel, avec lequel nos cinq sens ne nous mettent en relation que très imparfaitement. Ces faits sont d'ordre psychique autant que physique. Ils prouvent que nous vivons au sein d'un monde inexploré, dans lequel les forces psychiques jouent un rôle encore très incomplètement observé. Nous sommes ici dans une position analogue à celle dans laquelle se trouvait Christophe Colomb la veille du jour où il aperçut les premières terres du nouveau monde : nous voguons en plein inconnu.

Chapitre II – Mes premières expériences au groupe d’Allan Kardec et les médiums de cette époque

Un jour du mois de novembre 1861, passant sous les galeries de l’Odéon, je remarquai un ouvrage dont le titre me frappa : *Le Livre des Esprits*, par Allan Kardec. Je l’achetai et le lus avec avidité, plusieurs chapitres me paraissant s’accorder avec les bases scientifiques du livre que j’écrivais alors *La Pluralité des Mondes habités*. J’allai trouver l’auteur, qui me proposa d’entrer comme un membre associé libre à la Société Parisienne des Études spirites, qu’il avait fondée, et dont il était président. J’acceptai, et je viens de retrouver, par hasard, la carte verte signée de lui à la date du 15 novembre 1861. Telle est la date de mes débuts dans les études psychiques. J’avais alors dix-neuf ans, et j’étais depuis trois ans élève-astronome à l’Observatoire de Paris. Je mettais la dernière main à l’ouvrage dont je viens de parler, dont la première édition fut publiée, quelques mois après, par l’imprimeur-libraire de l’Observatoire.

On se réunissait tous les vendredis soirs au salon de la Société, passage Sainte-Anne, lequel était placé sous la protection de saint Louis. Le président ouvrait la séance par une invocation aux bons Esprits. Il était admis, en principe, que des Esprits invisibles étaient là et se communiquaient. Après cette invocation, un certain nombre de personnes assises à la grande table étaient priées de s’abandonner à l’inspiration et d’écrire. On les qualifiait de médiums écrivains. Ces dissertations étaient lues ensuite devant l’auditoire attentif. On ne faisait aucune expérience physique de table tournante, mouvante ou parlante. Le président, Allan Kardec, déclarait n’y attacher aucune valeur. Les enseignements des Esprits lui paraissaient devoir former la base d’une nouvelle doctrine, d’une sorte de religion.

A la même époque, et depuis plusieurs années déjà, mon illustre ami Victorien Sardou, qui avait quelque peu fréquenté l’Observatoire, avait écrit, comme médium, des pages curieuses sur les habitants de la planète Jupiter, et produit des dessins pittoresques et surprenants ayant pour but de représenter des choses et des êtres de ce monde géant. Il avait dessiné les habitations de Jupiter. L’une de ces demeures met sous nos yeux la maison de Mozart, d’autres, les maisons de Zoroastre, de Bernard Palissy, qui seraient voisins de campagne sur cette immense planète. Ces habitations sont aériennes et d’une exquise légèreté. On en jugera par les deux figures reproduites ici (Pl. II et III). La première représente une maison de Zoroastre, la seconde « le Quartier des animaux » chez ce même philosophe. On y voit des fleurs, des hamacs, des escarpolettes, des êtres volants, et, en bas, des animaux intelligents jouant à un jeu spécial de quilles, lequel consiste non à renverser les quilles, mais à les coiffer, comme au bilboquet, etc., etc.

Ces curieux dessins prouvent, à n’en pouvoir douter, que la signature Bernard Palissy sur Jupiter est apocryphe, et que ce n’est pas un Esprit habitant cette planète qui a dirigé la main de Victorien Sardou. Ce n’est pas, non plus, le spirituel auteur qui a conçu d’avance ces croquis et les a exécutés d’après un plan déterminé. Il se trouvait alors dans l’état spécial de médiumnité. On n’est ni magnétisé, ni hypnotisé, ni endormi d’aucune façon mais notre cerveau ne reste pas étranger à ce que nous produisons, ses cellules fonctionnent et agissent, sans doute par un mouvement réflexe sur les nerfs moteurs. Nous croyions tous alors Jupiter habité par une race supérieure : ces communications étaient le reflet des idées générales.

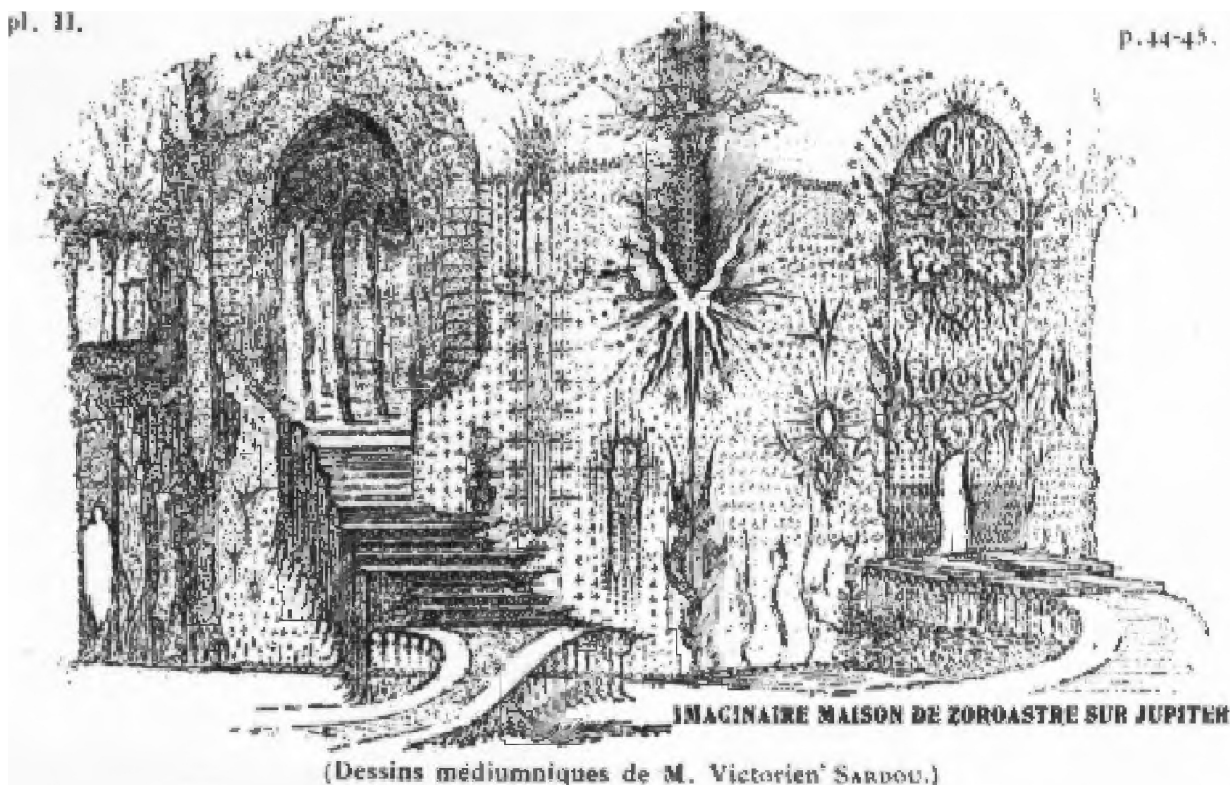
Aujourd’hui, on n’imaginerait rien de pareil sur ce globe, et jamais d’ailleurs les séances spirites ne nous ont appris quoi que ce soit en Astronomie. De tels résultats ne prouvent en aucune façon l’intervention des Esprits. Les médiums écrivains en ont-ils donné de plus probants ? C’est ce que

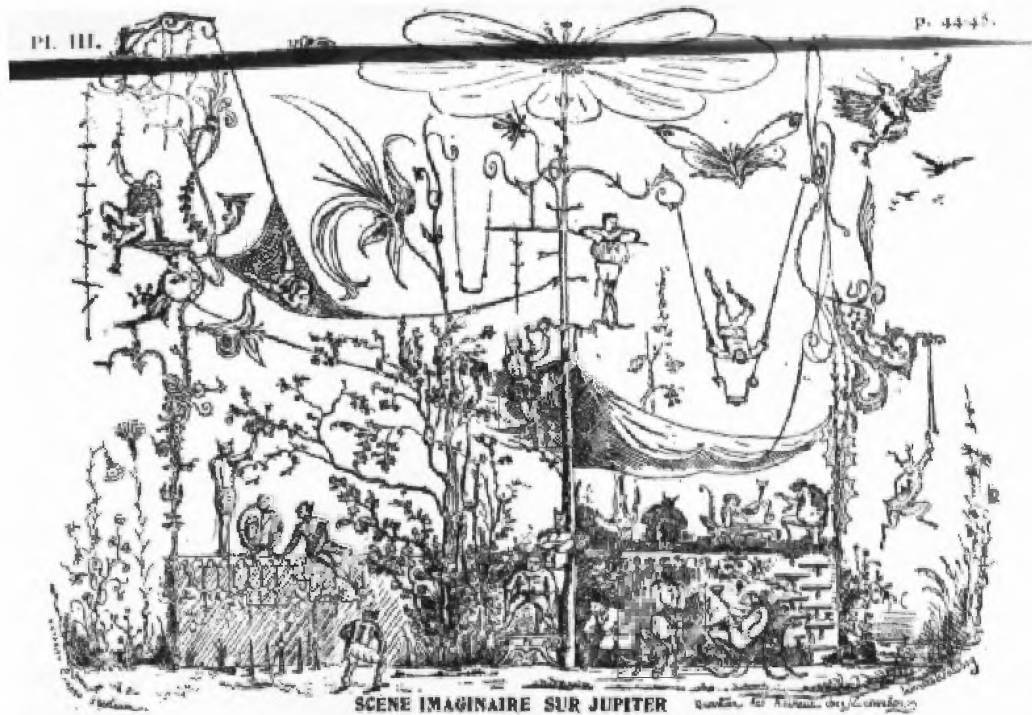
nous aurons à examiner, sans aucun parti pris.

J'essayai, moi aussi, de voir si en me recueillant, ma main abandonnée passivement et docile, écrivait, et je ne tardai pas à constater qu'après avoir tracé des barres, des o, des lignes sinueuses plus ou moins entrelacées, comme pourrait le faire celle d'un enfant de quatre ans commençant à écrire, elle finit par donner naissance à des mots et à des phrases.

pl. II.

p. 44-45.





En ces réunions de la Société Parisienne des études spirites, j'écrivis, de mon côté, des pages sur l'astronomie, signées Galilée. Ces communications restaient sur le bureau des séances, et Allan Kardec les a publiées, en 1867, sous le titre d'Uranographie générale, dans son livre intitulé *La Genèse* (dont j'ai conservé un des premiers exemplaires avec sa dédicace). Ces pages astronomiques ne m'ont rien appris. Je ne tardai pas à en conclure qu'elles n'étaient que l'écho de ce que je savais, et que Galilée n'y était pour rien. C'était là comme une sorte de rêve éveillé. D'ailleurs, ma main s'arrêtait lorsque je pensais à d'autres sujets.

Voici ce que je disais, à ce propos, dans mon ouvrage *Les Terres du Ciel* (édition de 1884, p. 181) : « Le médium écrivain se trouve en un état dans lequel il n'est ni endormi, ni magnétisé, ni hypnotisé d'aucune façon. On est tout simplement recueilli dans un cercle d'idées déterminé. Le cerveau agit alors, par l'intermédiaire du système nerveux, un peu autrement que dans l'état normal. La différence n'est pas aussi grande qu'on l'a supposé. Voici principalement en quoi elle consiste. Dans l'état normal, nous pensons à ce que nous allons écrire, avant de commencer l'acte d'écrire : nous agissons directement pour faire marcher notre plume, notre main, notre avant-bras. Dans cette autre condition, au contraire, nous ne pensons pas avant d'écrire, nous ne faisons pas marcher notre main, nous la laissons inerte, passive, libre, nous la posons sur le papier, en ayant soin qu'elle éprouve la moindre résistance possible, nous pensons à un mot, à un chiffre, à un trait de plume, et notre main écrit d'elle-même toute seule. Mais il faut penser à ce que l'on fait, non pas d'avance, mais sans discontinuité, autrement la main s'arrête. Essayez, par exemple, d'écrire le mot océan, non pas comme d'habitude, en l'écrivant volontairement, mais en prenant un crayon, en laissant simplement votre main librement posée sur un cahier, en pensant à ce mot, et en observant attentivement si votre main l'écrira. Eh bien ! Votre main ne tardera pas à écrire

un o, puis un c, et ainsi de suite. Du moins, c'est l'expérience que j'ai faite sur moi-même, lorsque j'étudiais les nouveaux problèmes du spiritisme et du magnétisme.

J'ai toujours pensé que le cercle de la science n'est pas fermé, et qu'il nous reste bien des choses à apprendre. Dans ces exercices, il est très facile de s'abuser soi-même et de croire que notre main est sous l'influence d'un esprit différent du nôtre. La conclusion la plus probable de ces expériences a été que l'action de ces esprits étrangers n'est pas nécessaire pour expliquer les phénomènes. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans plus de détails à l'égard d'un sujet qui a été jusqu'à présent insuffisamment examiné par la critique scientifique, et souvent plus exploité par des spéculateurs qu'étudié par des savants. »

Ce que j'écrivais là, en 1884, je puis le répéter aujourd'hui, exactement dans les mêmes termes. Dans les débuts dont je viens de parler, je me trouvai rapidement en relation avec les principaux cercles de Paris où l'on se livrait à ces expériences, et j'acceptai même, pendant deux ans, de me faire le secrétaire obligeant de l'un d'entre eux, ce qui eut pour résultat de ne me laisser manquer aucune des séances.

Trois méthodes différentes étaient employées pour recevoir les communications : l'écriture par la main ; la planchette munie d'un crayon, sur laquelle on pose les mains et les coups frappés dans une table – ou les mouvements de celle-ci – marquant certaines lettres d'un alphabet lu à haute voix par l'un des assistants.

La première méthode était la seule employée à la Société des Études spirites présidée par Allan Kardec. C'est celle qui laisse la marge au plus grand doute. Et, en fait, au bout de deux années d'exercices de ce genre, que j'avais aussi variés que possible, sans aucune idée préconçue pour ou contre, et avec le plus vif désir d'arriver à démêler les causes, le résultat a été de conclure définitivement que non seulement les signatures de ces pages ne sont pas authentiques, mais encore que l'action d'une cause étrangère n'est pas démontrée, et que par suite d'un procédé cérébral à étudier, nous en sommes nous-mêmes les auteurs plus ou moins conscients. Mais l'explication n'est pas aussi simple qu'elle peut le paraître et il y a certaines réserves à faire sur cette impression générale.

En écrivant dans ces conditions, – je le disais tout-à-l'heure – nous ne créons pas nos phrases comme dans l'état normal ; nous attendons plutôt qu'elles se produisent. Mais notre esprit y est tout de même associé. Le sujet qui est traité est en rapport avec nos idées habituelles ; la langue écrite est la nôtre, et si nous n'avons pas présente l'orthographe de certains mots, il y aura des fautes. De plus, notre esprit est si intimement associé à ce que nous écrivons, que si nous pensons à autre chose, si nous nous séparons par la pensée du sujet traité, notre main s'arrête ou trace des incohérences. Voilà l'état du médium écrivain, du moins celui que j'ai observé sur moi-même. C'est une sorte d'autosuggestion. Je me hâte d'ajouter, toutefois, que cette opinion n'engage ici que mon *expérience personnelle*. Il y a, assure-t-on, des médiums absolument mécaniques, qui ne savent pas ce qu'ils écrivent, qui traitent de sujets ignorés d'eux, et même qui écriraient en langues étrangères. Ce serait là une condition différente de celle dont je viens de parler et qui indiquerait soit un état cérébral spécial, soit une grande habileté, soit une cause extérieure, s'il était démontré que notre esprit ne peut pas deviner ce qu'il ignore. Mais la communication d'un cerveau à l'autre, d'un esprit à l'autre, est un fait prouvé par la télépathie. Nous pouvons donc concevoir qu'un médium écrive sous l'influence d'une personne voisine – ou même éloignée. - Plusieurs médiums ont aussi composé, par séances successives, de véritables romans, tels que *l'Histoire de Jeanne d'Arc écrite par elle-même*, ou tels que certains voyages dans les planètes, semblant indiquer une sorte de dédoublement du sujet, une seconde personnalité, mais sans aucune preuve d'authenticité. Il y a aussi un milieu psychique dont nous aurons à parler plus loin. Pour le moment, je ne m'occupe que du titre de ce chapitre, et je dis avec Newton : *Hypothèses*

non fingo.

Lorsqu'à la mort d'Allan Kardec, le 31 mars 1869, la Société spirite vint me prier de prononcer un discours sur sa tombe, je pris soin, dans ce discours, de diriger l'attention des spirites sur le caractère scientifique des études à faire et sur le danger de se laisser entraîner dans le mysticisme. Je reproduirai ici quelques extraits de ce discours.

« Je voudrais pouvoir représenter à la pensée de ceux qui m'entendent et à celle des millions d'hommes qui, dans l'Europe entière et dans le Nouveau-Monde, se sont occupés du problème encore mystérieux des phénomènes surnommés spirites ; – je voudrais, dis-je, pouvoir leur représenter l'intérêt scientifique et l'avenir philosophique de l'étude de ces phénomènes (à laquelle se sont livrés, comme nul ne l'ignore, des hommes éminents parmi nos contemporains) ; j'aimerais leur faire entrevoir quels horizons inconnus la pensée humaine verra s'ouvrir devant elle, à mesure qu'elle étendra sa connaissance positive des forces naturelles en action autour de nous ; leur montrer que de telles constatations sont l'antidote le plus efficace de la lèpre de l'athéisme qui semble s'attaquer particulièrement à notre époque de transition.

Ce serait un acte utile d'établir ici, devant cette tombe éloquente, que l'examen méthodique des phénomènes appelés à tort surnaturels, loin de renouveler l'esprit superstitieux et d'affaiblir l'énergie de la raison, éloigne, au contraire, les erreurs et les illusions de l'ignorance, et sert mieux le progrès que la négation illégitime de ceux qui ne veulent point se donner la peine d'observer.

Cette complexe étude doit entrer maintenant dans sa période scientifique. Les phénomènes physiques, sur lesquels on n'a pas assez insisté, doivent devenir l'objet de la critique expérimentale, sans laquelle nulle constatation valable n'est possible. Cette méthode expérimentale, à laquelle nous devons la gloire du progrès moderne et les merveilles de l'électricité et de la vapeur, cette méthode doit saisir les phénomènes de l'ordre encore mystérieux auquel nous assistons, les disséquer, les mesurer et les définir.

Car, messieurs, *le spiritisme n'est pas une religion, mais une science*, science dont nous connaissons à peine l'A B C. Le temps des dogmes est fini. La Nature embrasse l'Univers, et Dieu lui-même, qu'on a fait jadis à l'image de l'homme, ne peut être considéré par la métaphysique moderne que comme un Esprit dans la Nature. Le surnaturel n'existe pas. Les manifestations obtenues par l'intermédiaire des médiums, comme celles du magnétisme et du somnambulisme, sont de l'ordre naturel, et doivent être sévèrement soumises au contrôle de l'expérience. Il n'y a plus de miracles. Nous assistons à l'aurore d'une science inconnue. Qui pourrait prévoir à quelles conséquences conduira dans le monde de la pensée l'étude positive de cette psychologie nouvelle !

Notre œil ne voit les choses qu'entre deux limites, en deçà et au delà desquelles il ne voit plus. Notre organisme terrestre peut être comparé à une harpe à deux cordes, qui sont le nerf optique et le nerf auditif. Une certaine espèce de mouvements met en vibration la première, et une autre espèce de mouvements met en vibration la seconde : c'est là toute la sensation humaine, plus restreinte que celle de certains êtres vivants, de certains insectes, par exemple, chez lesquels ces mêmes cordes de la vue et de l'ouïe sont plus délicates. Or, il existe, en réalité, dans la Nature, non pas deux, mais dix, cent, mille espèces de mouvements. La science physique nous enseigne donc que nous vivons ainsi au milieu d'un monde invisible pour nous, et qu'il n'est pas impossible que des êtres (invisibles également pour nous) vivent également sur la Terre, dans un ordre de sensations absolument différent du nôtre, et sans que nous puissions apprécier leur présence, à moins qu'ils ne se manifestent à nous par des faits rentrant dans notre ordre de sensations.

Devant de telles vérités, qui ne font encore que s'annoncer, combien la négation aveugle ne

paraît-elle pas absurde et sans valeur ? Quand on compare le peu que nous savons et l'exigüité de notre sphère de perception à la quantité de ce qui existe, on ne peut s'empêcher de conclure que nous ne savons rien, et que tout nous reste à savoir. De quel droit prononcerions-nous donc le mot impossible devant les faits que nous constatons sans pouvoir en découvrir les causes ?

C'est par l'étude positive des effets que l'on remonte à l'appréciation des causes. Dans l'ordre des études réunies sous la dénomination générique de spiritisme, les faits existent. Mais nul ne connaît leur mode de production. Ils existent tout aussi bien que les phénomènes électriques ; mais, messieurs, nous ne connaissons ni la biologie, ni la physiologie, ni la psychologie. Qu'est-ce que le corps humain, qu'est-ce que le cerveau ? Quelle est l'action absolue de l'âme ? Nous l'ignorons. Nous ignorons également l'essence de l'électricité, l'essence de la lumière. Il est donc sage d'observer sans parti pris tous ces faits, et d'essayer d'en déterminer les causes, *qui sont peut-être d'espèces diverses et plus nombreuses qu'on ne l'a supposé jusqu'ici*⁴. »

On voit que ce que je proclamais publiquement, en 1869, du haut du tertre qui dominait la fosse où l'on venait de descendre le cercueil d'Allan Kardec, ne diffère pas du programme purement scientifique de cet ouvrage-ci.

J'ai dit tout à l'heure que trois méthodes étaient en usage dans ces expériences. On connaît ce que je pense de la première (quant à mon observation personnelle, et sans vouloir infirmer d'autres preuves, s'il y en a). Sur la seconde, la planchette, je la connais surtout par les séances de madame de Girardin, dans la maison de Victor Hugo, à Jersey : elle est plus indépendante que la première mais c'est encore le prolongement de notre main et de notre cerveau. La troisième, celle des coups frappés dans le meuble, ou typtologie, me le paraît encore davantage, et je l'ai employée de préférence, en maintes circonstances, depuis quarante-cinq ans⁵.

Plusieurs personnes se placent autour d'une table, les mains posées sur elle, et attendent ce qui se produira. Au bout de cinq, dix, quinze, vingt minutes, selon le milieu ambiant et les facultés des expérimentateurs, on entend des coups frappés dans la table, ou l'on assiste à des mouvements du meuble, qui semble s'animer. Pourquoi choisit-on une table ? Parce que c'est à peu près le seul meuble autour duquel on ait l'habitude de s'asseoir. Parfois, la table se lève sur un ou plusieurs pieds et subit de lentes oscillations ; parfois elle se soulève comme adhérente aux mains posées sur elle, et cela pendant deux, trois, cinq, dix, vingt secondes ; parfois elle se scelle au parquet avec tant de puissance qu'elle semble avoir doublé, triplé de poids. D'autres fois, et presque toujours sur la demande des assistants, on entend des bruits de scie, de cognée, de crayon écrivant, etc., etc. Ce sont là des effets physiques observés, qui prouvent sans réplique l'existence d'une force inconnue.

Cette force est une force physique d'ordre psychique. Si l'on n'observait que des mouvements dépourvus de sens, quelconques, aveugles, en rapport seulement avec les volontés des assistants et non explicables par le seul contact des mains des expérimentateurs, on pourrait s'arrêter à cette conclusion d'une force nouvelle inconnue, qui pourrait être une transformation de notre force nerveuse, de l'électricité organique, et ce serait déjà là un fait considérable. Mais les coups frappés dans la table, ou par ses pieds, sont exécutés en réponse à des questions à la table. Comme chacun sait que la table est un morceau de bois, en s'adressant à elle, on s'adresse à quelque agent mental, qui entend, et qui répond. C'est ainsi que les phénomènes ont commencé, lorsqu'en 1848, aux États-Unis, les demoiselles Fox entendirent dans leur chambre des bruits, des

⁴ Discours prononcé sur la tombe d'Allan Kardec, par Camille Flammarion. Librairie Didier, 1869. pp. 4, 17, 22

⁵ Celle des coups frappés par le soulèvement d'un pied de la table qui retombe pour marquer les lettres épelées n'a pas grande valeur. La moindre pression peut opérer ces mouvements de bascule. L'expérimentateur principal fait lui-même les réponses, parfois sans s'en douter.

coups frappés dans les murailles et dans les meubles, et que leur père, après plusieurs mois de recherches vexatoires, finit par songer à la vieille histoire des revenants, et par demander à la cause

Invisible une explication quelconque. Cette cause répondit par des coups conventionnels aux questions posées, et déclara qu'elle était l'âme de l'ancien propriétaire, assassiné autrefois dans sa demeure même. Cette âme demandait des prières et la sépulture du corps. Dès cette époque, les réponses furent telles qu'un coup frappé en réponse sur une question signifia oui, que deux coups signifiaient non, et que trois coups représentèrent une affirmation encore plus grande que le oui simple.

Hâtons-nous de remarquer tout de suite que cette réponse ne prouve rien, et peut avoir été donnée, d'une manière inconsciente, par les demoiselles Fox elles-mêmes, qui, ici, ne peuvent être considérées comme ayant joué une comédie. Les coups produits par elles dans les murs les ont surprises, étonnées, bouleversées, les premières. L'hypothèse de la jonglerie et de la mystification, chère à certains critiques, n'a pas la moindre application ici – quoique, bien souvent, ces coups et ces mouvements soient produits par des farceurs.

Il y a une cause invisible, productrice de ces coups. Cette cause est-elle en nous ou hors de nous ? Serions-nous susceptibles de nous dédoubler, en quelque sorte, sans le savoir, d'agir par suggestion mentale, de nous répondre à nous-mêmes sans nous en douter, de produire des effets physiques sans en avoir conscience ? Ou bien, existe-t-il autour de nous un milieu intelligent, une sorte de cosmos spirituel, ou encore, serions-nous entourés d'êtres invisibles qui ne seraient pas humains : des gnomes, des lutins, des farfadets (il peut exister autour de nous un monde inconnu), ou enfin, seraient-ce vraiment les âmes des morts qui survivraient, erreraient, et pourraient se communiquer à nous ? Toutes les hypothèses se présentent, et nous n'avons le droit scientifique absolu de n'en récuser aucune.

Le soulèvement d'une table, le déplacement d'un objet, pourraient être attribués à une force inconnue développée par notre système nerveux ou autrement ; du moins ces mouvements ne prouvent pas l'existence d'un esprit étranger. Mais, lorsqu'en nommant les lettres de l'alphabet, ou les pointant sur un carton, la table, soit par des coups frappés dans le bois, soit par des soulèvements, compose une phrase intelligible, nous sommes forcés d'attribuer cet effet intelligent à une cause intelligente. Cette cause peut être le médium lui-même, et le plus simple, évidemment, est de supposer qu'il frappe lui-même les lettres. Mais on peut organiser les expériences de telle sorte qu'il ne puisse agir de la sorte, même inconsciemment. Notre premier devoir est, en effet, de rendre la supercherie impossible.

Tous ceux qui ont suffisamment étudié le sujet savent que la fraude n'explique pas ce qu'ils ont observé. Assurément, dans les soirées spirites mondaines, on s'amuse quelquefois. Lorsque les séances ont lieu dans l'obscurité surtout, et que l'alternance des sexes est ordonnée pour « renforcer les fluides », il n'est pas très rare que les messieurs profitent de la tentation pour oublier momentanément le but de la réunion et rompre la chaîne des mains pour en commencer une autre. Les dames et les jeunes filles s'y prêtent avec plaisir, et presque personne ne s'en plaint. D'autre part, en dehors des soirées mondaines, où l'on est invité surtout pour se distraire, les réunions plus sérieuses ne sont souvent pas plus sûres, car le médium, intéressé d'une manière ou d'une autre, tient à donner le plus possible... même le coup de pouce.

Sur un feuillet de carnet que je viens de retrouver, j'avais classé les soirées spirites dans l'ordre que voici, un peu original sans doute :

1° Caresses amoureuses. (On a fait un reproche analogue aux agapes chrétiennes.)

2° Charlatanisme des médiums abusant de la crédulité des assistants.

3° Quelques chercheurs sérieux.

A l'époque dont je parlais tout à l'heure (1861- 1863), j'ai pris part, comme secrétaire, à des expériences faites régulièrement une fois par semaine dans le salon d'un médium réputé, mademoiselle Huet, rue du Mont-Thabor, dont c'était en quelque sorte le métier, et qui a été surprise, plus d'une fois, trichant admirablement. On peut supposer qu'elle frappait assez souvent elle-même les coups en heurtant la table de ses pieds. Mais nous obtenions assez souvent aussi des bruits de scie, de rabot, de roulements de tambour, de torrents, qu'il eût été impossible d'imiter. Le scellement de la table au parquet ne peut être, lui non plus, produit par la fraude... Quant aux soulèvements de la table, la main qui veut y résister éprouvant la même impression que si le meuble flottait au-dessus d'un fluide, on ne voit pas comment le médium pourrait produire cet effet. Tout se passait là en pleine lumière.

Les communications reçues dans les réunions innombrables (plusieurs centaines) auxquelles j'ai assisté, alors et depuis, m'ont constamment montré des résultats en rapport avec l'état d'instruction des assistants. J'ai, naturellement, posé un grand nombre de questions sur l'Astronomie. Les réponses ne nous ont jamais rien appris, et je dois à la vérité déclarer que, s'il y a des esprits, des entités psychiques indépendantes de nous en action dans ces expériences, ces êtres n'en savent pas plus que nous sur les autres mondes.

Un poète distingué, M. P.F. Mathieu, assistait ordinairement aux réunions du salon Mont-Thabor, nous obtînmes quelquefois des pièces de vers fort jolies, qu'il ne frappait certainement pas consciemment lui-même, car il était là comme nous tous, pour étudier. M. Joubert, vice-président du Tribunal civil de Carcassonne, a publié des *Fables et Poésies diverses* par un Esprit frappeur qui montrent avec évidence un reflet de ses pensées coutumières. Il y avait des philosophes chrétiens : la table nous dictait de belles pensées signées Pascal, Fénelon, Vincent de Paul, sainte Thérèse. Un esprit qui signait Balthasar Grimod de la Reynière dictait de désopilantes dissertations sur la cuisine et avait la spécialité de faire danser la lourde table avec mille contorsions. Rabelais se donnait parfois comme un gai compagnon, aimant encore les parfums des mets succulents. Certains esprits se plaisaient à faire des tours de force en cryptologie. Voici quelques spécimens de ces communications par coups frappés.

« Spiritus ubi vult spirat ; et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat aut quo vadat. Sic est omnis qui natus est ex spiritu (Joan., III, 8).

« Dear little sister, I am here, and see that you are as good as ever. You are a medium. I will go to you with great happiness. Tell my mother her dear daughter loves her from this world. LOUISA.

Une personne demanda à l'esprit s'il pourrait frapper les mots gravés dans l'intérieur de sa bague.

« J'aime qu'on m'aime comme j'aime quand j'aime. »

Un assistant ayant soupçonné que la table autour de laquelle nous étions assis pouvait cacher un mécanisme frappant les coups – l'une des phrases dictées fut donnée par coups frappés *dans l'air*.

Autre série :

Je suis un ioyeux compaignon qui vous esmarveilleray avecques mes discours, je ne suis pas ung Esperict matéologien, je vestiray non liripipion et je diray : Beuvez l'eaue de la cave, poy plus, poy moins, serez content. Alcofribaz Nazier.

Une discussion assez vive s'étant engagée au sujet de cette visite inattendue et de ce langage que certains érudits ne trouvaient pas purement rabelaisien, la table frappa : « Bons enfants estes de vous esgousiller à ceste besterie. Mieux vault que beuviez froid que parliez chaud. Rabelais. »

Liesse et Noël ! Monsieur Satan est defun, et de mâle mort. Bien marrys sont les moynes, moynillons, bigotz et cagotz, carmes chaulx et déchaulx, papelards et frocards, : mitrez et encapuchonnez : les vécy sans couraige, les Esperictz les ont destrosnez. Plus ne serez roustiz et

eschabouillez ez marmites monachales et roustissoires diaboliques ; foin de ces billevesées papales et cléricuales. Dieu est bon, iuste et plein de miséricorde ; il dict à ses petits enfants : aimez-vous les uns les autres et il pardoint à la repentance. Le grand dyable d'enfer est mort ; vive Dieu !

Autres séries encore :

Suov ruop erètsym nu sruojuot tnore emêm srueisulp ; erdnerpmoc ed simrep erocne sap tse suov en li up noitseuq sed ridnoforppa ruop tirpse'l sap retnemruot suov en. Liesnoc nob nu zevius.

Suov imrap engèr en edrocsid ed tirpse'l siamaj euq.

Arevèlé suov ueid te serèrf sov imrap sreinerd sel zeyos; évelé ares essiaba's iuq iulec 'éssiaba ares evèlé's iuq iulec.

Il faut lire ces phrases au rebours, en commençant par la fin. On demande :

– Pourquoi avez-vous dicté ainsi ?

Il fut répondu :

– Pour vous donner des preuves nouvelles et inattendues.

En voici une autre d'un autre genre :

Acmairsvnooussvetoeussbaoinmsoentsfbiideen, leosus.

Sloeysepzrmntissaeinndtieetuesnudrrvaosuessmaairlises.

Je demande :

– Que signifie cet assemblage bizarre ?

Lis de deux en deux lettres, pour vaincre tes doutes.

Cet arrangement donne les quatre vers suivants :

Amis, nous vous aimons bien tous,

Car vous êtes bons et fidèles.

Soyez unis en Dieu : sur vous

L'Esprit-Saint étendra ses ailes.

C'est assez innocent, assurément, et sans prétention poétique. Mais on conviendra que ce mode de dictée est d'une difficulté assez serrée⁶. On parle des projets humains. La table dicte :

Quand le soleil brillant dissipe les étoiles,

Savez-vous, ô mortels ! Si vous verrez le soir ?

Et quand le ciel se fond en de funèbres voiles,

Il est un lendemain : pourrez-vous le revoir ?

On demande :

– Qu'est-ce que la foi ?

La foi ? C'est comme un champ béni

Qui couve une moisson superbe,

⁶ Une dictée typtologique du même genre m'a été envoyée récemment. La voici :

LUTPTUOLOER

EIRFIEUEBN

SSOAGPRSTI

En lisant successivement, de haut en bas, une lettre de chaque ligne, en commençant par la gauche, on trouve le sens de la communication donnée: « Je suis trop fatigué pour les obtenir. »

Et chaque travailleur y peut à l'infini
Faucher et récolter, puis emporter sa gerbe.
La Science est une forêt, où quelques-uns tracent des routes, où beaucoup s'égarer, et où tous voient les limites de la forêt reculer à mesure qu'ils avancent.
Dieu n'éclaire pas le monde avec la foudre et les météores. Il dirige paisiblement les astres qui l'illuminent.
Ainsi les révélations divines se succéderont avec ordre, raison et harmonie.
La Religion et l'Amitié sont deux compagnes qui aident à parcourir le sentier pénible de la vie.

Je ne résiste pas au plaisir d'insérer, en terminant, une fable également dictée par coups frappés, qui m'a été adressée par M. Joubert, vice-président du Tribunal civil de Carcassonne. On peut en discuter mais le principe n'en est-il pas applicable à toutes les époques et à tous les gouvernements ? Les arrivistes ne sont-ils pas de tous les temps.

Le roi et le manant
Un roi qui pollua les libertés publiques,
Qui vingt ans s'abreuva du sang des hérétiques,
Attendant du bourreau la paix de ses vieux jours,
Décrépit, saturé d'adultères amours,
Ce roi, cet orgueilleux dont on fit un grand homme,
Louis quatorze, enfin, s'il faut que je le nomme,
Jadis sous les berceaux de ses vastes jardins
Promenait sa Scarron, sa honte et ses chagrins.
Survint des courtisans la noble valetaille :
Chacun perdait au moins dix pouces de sa taille;
Pages, comtes, marquis, ducs, princes, maréchaux,
Ministres, s'inclinaient sous d'outrageants rivaux.
Plus humbles qu'un plaideur demandant audience,
De graves magistrats faisaient la révérence.
C'était plaisant de voir, rubans, croix et cordons,
Sur leurs habits brodés aller à reculons.
Ainsi toujours, toujours, cette ignoble courbette.
Je voudrais un matin m'éveiller Empereur
Exprès pour fustiger l'échine d'un flatteur.
Seul, marchant devant lui, mais sans baisser la tête,
Poursuivant sa route à pas lents,
Modeste, recouvert d'une étoffe grossière,
Un manant, si l'on veut, peut-être un philosophe,
Traversa de la cour les groupes insolents.
« Oh ! s'écria le roi, dévoilant sa surprise,
Pourquoi seul m'affronter sans plier le genou ?
– Sire, dit l'inconnu, faut-il de la franchise ?
C'est que seul en ces lieux, je n'attends rien de vous.

Si l'on réfléchit à la manière dont ces sentences, ces phrases, ces pièces diverses ont été dictées, lettre par lettre, en suivant l'alphabet, coup par coup, on en appréciera la difficulté. Les coups sont frappés dans l'intérieur du bois de la table, dont on sent les vibrations, ou dans un autre

meuble, ou même dans l'air. La table, comme nous l'avons remarqué, est animée, imprégnée d'une sorte de vitalité momentanée. Des rythmes d'airs connus, des bruits de scie, de travaux d'atelier, de fusillades, y sont obtenus. Elle devient parfois si légère, qu'elle plane un instant dans l'air, et parfois si lourde que deux hommes ne peuvent la détacher du parquet ni la faire remuer. Il importe d'avoir présentes à l'esprit toutes ces manifestations, souvent puérides, sans contredit, parfois vulgaires et grotesques, mais cependant frappées par le procédé en question, pour se rendre exactement compte des phénomènes et sentir que l'on est ici en présence d'un élément inconnu que la jonglerie, la prestidigitation ne peut expliquer.

Quelques personnes ont la faculté de remuer séparément les doigts du pied, et de produire certains coups par ce procédé. Si l'on supposait que les dictées par combinaisons citées tout-à-l'heure ont été arrangées d'avance, apprises par cœur, et ainsi frappées, ce serait assez simple. Mais cette faculté est très rare, et elle n'explique pas les bruits dans la table, sentis par les mains. On peut supposer aussi que le médium frappe la table du pied et construit les phrases qui lui plaisent. Mais, d'autre part, il faudrait une fameuse mémoire pour obtenir exactement cet arrangement de lettres (car le médium n'a rien sous les yeux), et, d'autre part, ces dictées baroques ont été également frappées en des réunions intimes où personne ne trichait.

Quant à ce que ce soient là des esprits supérieurs en communication avec les expérimentateurs ; quant à s'imaginer évoquer saint Paul ou saint Augustin, Archimède ou Newton, Pythagore ou Copernic, Léonard de Vinci ou William Herschel, et en recevoir des dictées dans une table, c'est une hypothèse qui s'élimine par elle-même.

Il a été question, un peu plus haut, des dessins et des descriptions jupitériennes de M. Victorien Sardou. Une lettre écrite par lui à M. Jules Claretie, qui l'a publiée dans *Le Temps*, à l'époque où l'érudit académicien fit jouer sa pièce *Spiritisme*, sera tout à fait à sa place ici. La voici :

«... Quant au spiritisme, je vous dirais mieux en trois mots ce que j'en pense, que je ne le ferais ici en trois pages. Vous avez raison à moitié et à moitié tort. Pardonnez-moi cette franchise de jugement. Il y a deux choses dans le spiritisme : des faits curieux, inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances, et constatés, et puis ceux qui s'expliquent.

Les faits sont réels. Ceux qui les expliquent appartiennent à trois catégories : il y a d'abord les spirites imbéciles, ou ignorants, ou fous, ceux qui évoquent Epaminondas et dont vous vous moquez justement, ou qui croient à l'intervention du diable, bref, qui finissent par Charenton.

Il y a, secundo, les charlatans, à commencer par D..., les imposteurs de toutes sortes, les prophètes, les donneurs de consultations, les A. K... et *tutti quanti*.

Il y a, enfin, les savants, qui croient expliquer tout par les jongleries, l'hallucination et les mouvements inconscients, comme Chevreul et Faraday, et qui, ayant raison sur quelques-uns des phénomènes qu'on leur signale et qui sont, en effet, hallucination ou jonglerie, ont tort néanmoins sur toute la série des faits primitifs, qu'ils ne se donnent pas la peine de voir, et qui sont pourtant les plus sérieux : ceux-là sont très coupables, car, par leur fin de non-recevoir opposée à des expérimentateurs sérieux (tels que Gasparin par exemple) et par leurs explications insuffisantes, ils ont abandonné le spiritisme à l'exploitation des charlatans de toute sorte, et autorisé en même temps les amateurs sérieux à ne plus s'en occuper.

Il y a, en dernier lieu, l'observateur (mais il est rare) tel que moi qui, incrédule par nature, a bien dû reconnaître, à la longue, qu'il y a là des faits rebelles à toute explication scientifique *actuelle*, sans renoncer pour cela à les voir expliqués un jour, et qui dès lors s'est appliqué à discerner les faits, à les soumettre à quelque classification, qui plus tard se convertira en loi. Ceux-là se tiennent à l'écart, comme je le fais, de toute coterie, de tout cénacle, de tous prophètes, et, satisfaits de la conviction acquise, se bornent à voir dans le spiritisme l'aurore d'une vérité, fort obscure encore, qui trouvera quelque jour son Ampère, comme les courants magnétiques, en

déplorant que cette vérité périsse étouffée entre ces deux excès de la crédulité ignorante qui croit tout et de l'incrédulité savante qui ne croit rien. Ils trouvent dans leur conviction et leur conscience la force de braver le petit martyr du ridicule qui s'attache à la croyance qu'ils affichent, doublée de toutes les sottises qu'on ne manque pas de leur attribuer, et ne jugent pas que la légende dont on les affuble mérite même l'honneur d'une réfutation.

C'est ainsi que je n'ai jamais eu l'envie de démontrer à qui que ce soit que Molière ni Beaumarchais ne sont pour rien dans mes pièces. Il me semble que cela se voit de reste.

Quant *aux maisons de Jupiter*, il faut demander aux bonnes gens qui me supposent convaincu de leur réalité, s'ils sont bien persuadés que Gulliver croyait à *Lilliput*, Campanella à la *Cité du soleil*, et Thomas Morus à l'*Utopie*. Ce qui est pourtant vrai, c'est que le dessin dont vous parlez (Pl. III) a été fait en moins de dix heures. De l'origine, je ne donne pas quatre sous ; mais le fait, c'est une autre affaire. »

V. Sardou

Il ne se passe peut-être pas une seule année sans que des médiums ne m'apportent des dessins de plantes et d'animaux de la Lune, de Mars, de Vénus, de Jupiter... ou de certaines étoiles. Ces dessins sont plus ou moins jolis, plus ou moins curieux. Mais non seulement rien ne nous conduit à admettre qu'ils représentent vraiment des choses réelles existant sur les autres mondes, tout prouve, au contraire, que ce sont là des produits de l'imagination, essentiellement terrestres d'aspects et de formes, ne correspondant même pas à ce que nous connaissons des possibilités vitales de ces mondes. Les dessinateurs sont dupes d'illusions. Ces plantes, ces êtres, sont des métamorphoses, parfois élégantes, des organismes terrestres. Le plus curieux peut-être encore, c'est que tous ces dessins se ressemblent par la manière dont ils sont tracés et portent en quelque sorte la marque médiumnique.

Pour en revenir à mes expériences, lorsque j'écrivais comme médium, c'étaient généralement des dissertations astronomiques ou philosophiques, signées Galilée. Je n'en citerai qu'une comme exemple, extraite de mes cahiers de 1862.

La Science

L'intelligence humaine a élevé ses puissantes conceptions jusqu'aux limites de l'espace et du temps ; elle a pénétré dans le domaine inaccessible des anciens âges, sondé le mystère des cieux insondables, et cru expliquer l'énigme de la création. Le monde extérieur a déroulé sous les regards de la science son panorama splendide et sa magnifique opulence, et les études de l'homme l'ont conduit à la connaissance du vrai ; il a exploré l'Univers, trouvé l'expression des lois qui le régissent et l'application des forces qui le soutiennent, et s'il ne lui a pas été donné de regarder face à face la Cause première, du moins est-il parvenu à la notion mathématique de la série des causes secondes.

En ce dernier siècle surtout, la méthode expérimentale, la seule qui soit véritablement scientifique, a été mise en pratique dans les sciences naturelles, et par son aide l'homme s'est successivement dépouillé des préjugés de l'ancienne Ecole et des théories spéculatives, pour se renfermer dans le champ de l'observation et le cultiver avec soin et intelligence.

Oui, la science de l'homme est solide et féconde, digne de nos hommages pour son passé difficile et longuement éprouvé, digne de nos sympathies pour son avenir gros de découvertes utiles et profitables. Car la nature est désormais un livre accessible aux recherches bibliographiques de l'homme studieux, un monde ouvert aux investigations du penseur, une région fertile que l'esprit humain a déjà visitée, et dans laquelle il faut hardiment s'avancer, tenant en main l'expérience pour boussole...

Un ancien ami de ma vie terrestre me parlait ainsi naguère. Une pérégrination nous avait ramenés sur la Terre, et nous étudions de nouveau moralement ce monde ; mon compagnon ajoutait que l'homme est aujourd'hui familiarisé avec les lois les plus abstraites de la mécanique, de la physique, de la chimie... que les applications à l'industrie ne sont pas moins remarquables que les déductions de la science pure, et que la création tout entière, savamment étudiée par lui, paraît être désormais son royal apanage. Et comme nous poursuivions notre voyage hors de ce monde, je lui répondis en ces termes :

– Faible atome perdu en un point insensible de l'infini, l'homme a cru embrasser de ses regards l'étendue universelle, quand il sortait à peine de la région qu'il habite ; il a cru étudier les lois de la nature entière, quand ses appréciations avaient à peine porté sur les forces en action autour de lui ; il a cru déterminer la grandeur du ciel, quand il se consumait dans la détermination d'un grain de poussière. Le champ de ses observations est si exigü qu'une fois perdu de vue, l'esprit le cherche sans le retrouver ; le ciel et la terre humains sont si petits que l'âme en son essor n'a pas le temps de déployer ses ailes avant d'être parvenue aux derniers parages accessibles à l'observation de l'homme, car l'Univers incommensurable nous entoure de toutes parts, déployant par delà nos cieux des richesses inconnues, mettant en jeu des forces inconcevables, et propageant à l'infini la splendeur et la vie.

Et le ciron, misérable acarus privé d'ailes et de lumière, dont la triste existence se consume sur la feuille qui lui donna le jour, prétendrait, parce qu'il fait quelques pas sur cette feuille agitée par le vent, avoir le droit de parler sur l'arbre immense auquel elle appartient, sur la forêt dont cet arbre fait partie, et discuter sagement sur la nature des végétaux qui s'y développent, des êtres qui l'habitent, du soleil lointain dont les rayons y apportent le mouvement et la vie ? – En vérité, l'homme est étrangement présomptueux de vouloir mesurer la grandeur infinie au pied de sa petitesse infinie.

Aussi doit-il être bien pénétré de cette vérité : que si les labeurs arides des siècles passés lui ont acquis la première connaissance des choses, si la progression de l'esprit l'a placé au vestibule du savoir, il n'a fait encore qu'épeler la première page du Livre, et comme l'enfant exposé à se tromper à chaque mot, loin de prétendre interpréter doctoralement l'ouvrage, il doit se contenter de l'étudier humblement, page par page, ligne par ligne. Heureux encore ceux qui le peuvent faire.

Ces pensées m'étaient coutumières : ce sont celles de l'étudiant de dix-neuf et vingt ans qui a pris l'habitude de penser. Il n'est pas douteux qu'elles émanaient entièrement de mon intellect, et que l'illustre astronome florentin y était complètement étranger. C'eût été, d'ailleurs, une collaboration de la dernière invraisemblance. Il en a été de même dans toutes les communications d'ordre astronomique. Elles n'ont pas fait avancer la science d'un seul pas. Aucun point de l'histoire, obscur, mystérieux ou mensonger, n'a été non plus éclairci par les esprits. Nous n'écrivons jamais que ce que nous savons, et le hasard même n'a rien donné. Toutefois, certaines transmissions inexplicables seront à discuter. Mais elles restent dans la sphère humaine.

Pour répondre tout de suite aux objections que certains spirites m'ont adressées contre cette conclusion de mes observations, je citerai comme exemple le cas des satellites d'Uranus, parce qu'il est le *principal* présenté perpétuellement comme preuve d'une intervention scientifique des esprits.

Depuis plusieurs années, d'ailleurs, j'ai reçu de divers points l'invitation pressante d'examiner un article du général Drayson, publié dans le journal *Light de 1884*, sous le titre de *The Solution of scientific problems by Spirits*, dans lequel il est proclamé que les esprits ont fait connaître la véritable marche des satellites d'Uranus. Des obligations urgentes m'avaient toujours empêché de

faire cet examen, mais ce cas ayant été présenté récemment comme décisif par plusieurs ouvrages spirites, on insiste avec tant de persistance, que je crois utile de le faire ici.

A mon grand regret, il y a là une erreur, et les esprits ne nous ont rien appris. Voici cet exemple, présenté à tort comme démonstratif. L'écrivain russe Aksakof l'expose dans les termes suivants⁷ : « Le fait que nous allons rapporter paraît avoir raison de toutes les objections : il a été communiqué par le major-général A. W. Drayson, et publié sous ce titre : *The Solution of scientific problems by Spirits*. En voici la traduction.

Ayant reçu de M. Georges Stock une lettre me demandant si je pouvais citer, ne fût-ce qu'un exemple, qu'un esprit aurait résolu, séance tenante, un de ces problèmes scientifiques qui ont embarrassé les savants, j'ai l'honneur de vous communiquer le fait suivant, dont j'ai été témoin oculaire.

En 1781 William Herschel découvrit la planète Uranus et ses satellites. Il observa que ces satellites, contrairement à tous les autres satellites du système solaire, parcourent leurs orbites d'orient en occident. Sir John Herschel dit dans ses *Outlines of Astronomy*.

Les orbites de ces satellites présentent des particularités tout à fait inattendues et exceptionnelles, contraires aux lois générales qui régissent les corps du système solaire. Les plans de leurs orbites sont presque perpendiculaires à l'écliptique, faisant un angle de $70^{\circ} 58'$ ⁸, et ils les parcourent d'un mouvement rétrograde, c'est-à-dire que leur révolution autour du centre de leur planète s'effectue de l'est à l'ouest au lieu de suivre le sens inverse.

Lorsque Laplace émit cette théorie, que le Soleil et toutes les planètes se sont formés aux dépens d'une matière nébuleuse, ces satellites étaient une énigme pour lui.

L'amiral Smyth mentionne dans son *Celestial Cycle* que le mouvement de ces satellites, à la stupéfaction de tous les astronomes, est rétrograde, contrairement à celui de tous les autres corps observés jusqu'alors. Tous les ouvrages sur l'astronomie, publiés avant 1860, contiennent le même raisonnement au sujet des satellites d'Uranus.

De mon côté, je ne trouvai aucune explication à cette particularité ; pour moi, c'était un mystère, aussi bien que pour les écrivains que j'ai cités.

En 1858, j'avais comme hôte, dans ma maison, une dame qui était médium, et nous organisâmes des séances quotidiennes. Un soir, elle me dit qu'elle voyait à côté de moi un esprit qui prétendait avoir été astronome pendant sa vie terrestre.

- Je demandai à ce personnage s'il était plus savant à présent que lors de son existence terrestre.

- Beaucoup plus, répondit-il.

J'eus l'idée de poser à ce soi-disant esprit une question ayant pour but d'éprouver ses connaissances :

- Pouvez-vous me dire, lui demandai-je, pourquoi les satellites d'Uranus font leur révolution de l'est à l'ouest et non de l'ouest à l'est ? Je reçus immédiatement la réponse suivante :

- Les satellites d'Uranus ne parcourent pas leur orbite de l'orient à l'occident ; ils tournent autour de leur planète de l'occident à l'orient, dans le même sens que la Lune autour de la Terre. L'erreur provient de ce que le pôle sud d'Uranus était tourné vers la Terre au moment de la découverte de cette planète ; de même que le Soleil, vu de l'hémisphère austral, semble faire son parcours quotidien de droite à gauche et non de gauche à droite, les satellites d'Uranus se mouvaient de gauche à droite, ce qui ne veut pas dire qu'ils parcouraient leur orbite de l'orient à

⁷ *Animisme et Spiritisme*, p. 341.

⁸ Cette inclinaison est réellement de 82° , en comptant par le sud, ou de $98^{\circ} (90 + 3')$ en comptant par le nord (voyez la fig. A).

l'occident.

En réponse à une autre question que je posai, mon interlocuteur ajouta :

- Tant que le pôle sud d'Uranus est resté tourné vers la Terre, pour un observateur terrestre, les satellites semblaient se déplacer de gauche à droite, et l'on en conclut, par erreur, qu'ils allaient de l'orient à l'occident ; cet état de choses a duré environ quarante-deux ans. Quand le pôle nord d'Uranus est tourné vers la Terre, ses satellites parcourent leur trajet de droite à gauche, et toujours de l'occident à l'orient.

Je demandai là-dessus comment il a pu se faire que l'erreur n'ait pas été reconnue quarante-deux ans après la découverte d'Uranus par William Herschel ?

Il me fut répondu :

- C'est parce que les hommes ne font que répéter ce qu'ont dit les autorités qui les ont précédés ; éblouis par les résultats obtenus par leurs prédécesseurs, ils ne se donnent pas la peine de réfléchir.

Telle est la révélation d'un esprit sur le système d'Uranus, publiée par Drayson et présentée par Aksakof et d'autres auteurs comme une preuve irréfutable de l'intervention d'un esprit dans la solution de ce problème. Voici le résultat de la discussion impartiale de ce sujet, d'ailleurs fort intéressant.

Le raisonnement de l'esprit est faux. Le système d'Uranus est presque perpendiculaire au plan de l'orbite. C'est l'opposé de celui des satellites de Jupiter, qui tournent presque dans le plan de l'orbite. L'inclinaison du plan des satellites sur l'écliptique est de 98° , et la planète gravite à peu près dans le plan de l'écliptique. C'est là une considération fondamentale dans l'image que nous devons nous faire de l'aspect de ce système vu de la Terre.

Adoptons, néanmoins, pour le sens du mouvement de révolution de ces satellites autour de leur planète, la projection sur le plan de l'écliptique, comme on a d'ailleurs coutume de le faire. L'auteur prétend que « quand le pôle nord d'Uranus est tourné vers la Terre, ses satellites parcourent leur trajet de droite à gauche, c'est-à-dire de l'occident à l'orient » ; l'esprit déclare que les astronomes sont dans l'erreur et que les satellites d'Uranus tournent autour de leur planète de l'ouest à l'est, dans le même sens que la Lune autour de la Terre.

Pour nous rendre exactement compte de la position et du sens des mouvements de ce système, construisons une figure géométrique spéciale, claire et précise. Représentons sur un plan l'aspect de l'orbite d'Uranus et de ses satellites vus de l'hémisphère nord de la sphère céleste (fig. A).

La partie de l'orbite des satellites au-dessus du plan de l'orbite d'Uranus a été dessinée en trait fort et hachures, la partie en-dessous par un trait ponctué seulement. On voit, par la direction des flèches, que le mouvement de révolution des satellites, projeté sur le plan de l'orbite, est bien rétrograde. Toute affirmation dogmatique contraire est absolument erronée.

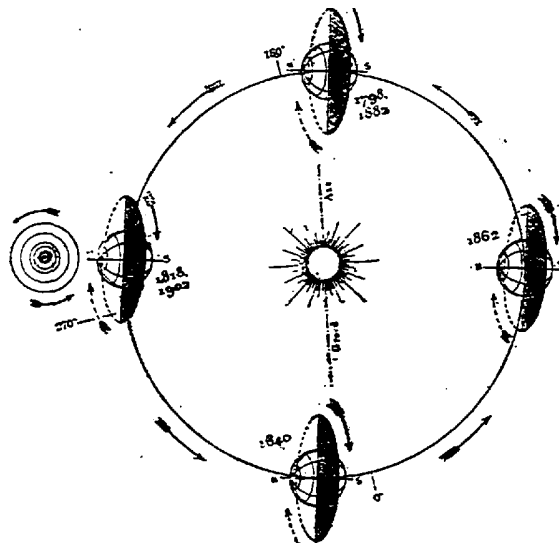


Fig. A. – Inclinaison du système d'Uranus.
Aspects vus de la Terre aux quatre positions extrêmes.

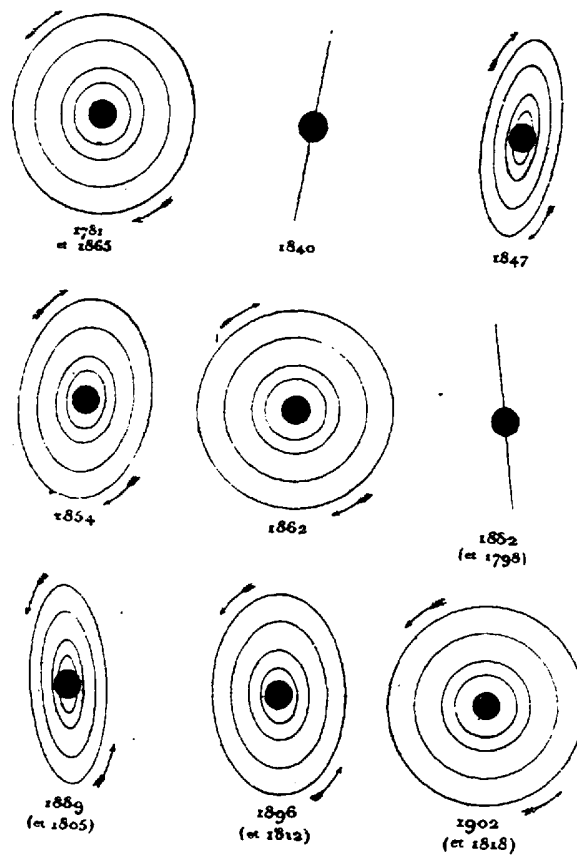


Fig. B. – Orbits des satellites d'Uranus vus de la Terre depuis l'époque de leur découverte (1781).

Ces satellites tournent dans le sens du mouvement des aiguilles d'une montre, de gauche à droite en considérant la partie supérieure des cercles. L'erreur du médium provient de ce qu'il a prétendu que le pôle sud d'Uranus aurait été tourné vers nous à l'époque de la découverte. Or, en 1781, le système d'Uranus occupait relativement à nous à peu près la même situation qu'en 1862, puisque sa révolution est de 84 ans. On voit sur la figure que la planète nous présentait en ce moment là son pôle le plus élevé au-dessus de l'écliptique, c'est-à-dire son pôle nord.

Le général Drayson s'est laissé induire en erreur en adoptant, sans les contrôler, ces prémisses paradoxales. En effet, si Uranus nous avait présenté son pôle sud en 1781, la marche des satellites serait directe. Mais les observations de l'angle de position des orbites lors des passages aux nœuds nous montrent, avec évidence, que c'était bien le pôle nord qui était en ce moment tourné vers le Soleil et la Terre, ce qui rend le mouvement direct impossible, le mouvement rétrograde certain.

Pour plus de clarté, j'ai ajouté extérieurement à l'orbite, sur la figure A, l'aspect du système d'Uranus vu de la Terre aux quatre époques principales de la révolution de cette lointaine planète. On voit que le sens apparent de la marche était analogue à celui des aiguilles d'une montre en 1781 et 1862, contraire en 1818 et 1902. En ces époques, les orbites apparentes des satellites sont presque des cercles, tandis qu'elles se réduisent à des droites lors des passages aux nœuds, en 1798, 1840 et 1882.

La figure B complète ces données en présentant l'aspect des orbites et le sens de la marche pour toutes les positions de la planète et jusqu'à notre époque.

J'ai tenu à élucider complètement cette question un peu technique. *A mon grand regret*, les esprits ne nous ont rien appris, et cet exemple, auquel on attache tant d'importance, se réduit à une erreur⁹.

Aksakof cite, en ce même chapitre (p. 343), l'annonce de deux satellites de Mars faite à Drayson également, par un médium, en 1859, c'est-à-dire dix-huit ans avant leur découverte, en 1877. Cette annonce, n'ayant pas été publiée à l'époque, reste douteuse. De plus, il a été plusieurs fois question, depuis Kepler qui en avait signalé la probabilité, des deux satellites de Mars, notamment par Swift et par Voltaire¹⁰. Ce n'est donc pas là un fait péremptoire à citer comme une découverte due aux esprits.

Voilà les faits d'observation des expériences médiumniques. Je ne leur donne pas une généralisation étrangère à leur cadre. Ils ne prouvent pas qu'en certaines circonstances des penseurs, des poètes, des rêveurs, des chercheurs ne puissent être inspirés par des influences extérieures à leurs cerveaux, par des êtres aimés, par des amis disparus. C'est là une autre question, sujet différent des expériences dont nous nous occupons dans ce livre. Le même auteur, d'ailleurs généralement très judicieux, cite plusieurs exemples de langues étrangères parlées par des médiums. Je n'ai pu les vérifier – et l'on me demande de ne dire ici que ce que je sais sûrement.

D'après mes observations personnelles, ces expériences nous mettent constamment en présence

⁹ Je viens de trouver dans ma bibliothèque un livre qui m'a été adressé en 1888 par l'auteur, le major général Drayson, et qui a pour titre : *Thirty thousand years of the Earth's past history, recul by nid of the discovery of the second rotation of the Earth*. C'est-à-dire, pour les lecteurs étrangers à la langue anglaise : *Trente mille années de l'histoire passée de la Terre lues à l'aide de la découverte de la seconde rotation de la Terre*. Cette seconde rotation s'effectuerait autour d'un axe dont le pôle serait à 29° 25' 4" du pôle de la rotation diurne, vers 270° d'ascension droite, et s'accomplirait en 32.682 ans, et l'auteur cherche à expliquer par elle les périodes glaciaires et les variations de climats. Mais l'ouvrage est plein de confusions bizarres et même impardonnables pour un homme versé dans les études astronomiques. Le général Drayson, mort il a quelques années, n'était pas astronome.

¹⁰ Voir mon *Astronomie populaire*, p. 501.

de nous-mêmes, de nos propres esprits. Je pourrais en citer mille exemples.

Un jour, je reçois un « aérolithe » découvert dans un bois aux environs d'Étrepagny (Eure). Madame J. L., qui a la gracieuseté de me l'envoyer, y ajoute qu'elle a consulté un esprit sur sa provenance et qu'il lui a été répondu qu'il provient d'une étoile nommée Golda. Or, 1° il n'y a pas d'étoile de ce nom, et 2° ce n'est pas un aérolithe, mais un morceau de scorie provenant d'une ancienne forge. (Lettre 662 de mon enquête de 1899, dont les premières, relatives à la télépathie, ont été publiées dans l'*Inconnu*).

De Montpellier une lectrice m'écrit : « Vos conclusions diminueront peut-être à certains yeux le prestige du spiritisme. Mais comme le prestige peut amener la superstition, il est bon de s'éclairer. Pour ma part, ce que vous avez observé concorde avec ce que j'ai pu observer moi-même. Voici le procédé que j'ai employé, aidée par une amie. Je prenais un livre et, l'ouvrant, je retenais le chiffre de la page de droite. Supposons 132. Je disais à la table mise en mouvement par la petite manœuvre ordinaire : « Un esprit veut-il se communiquer ? »

Réponse : – Oui.

Demande : – Pouvez-vous voir le livre que je viens de regarder ?

Réponse : – Oui.

Combien y a-t-il de chiffres à la page que j'ai regardée ?

– Trois.

Indiquez le nombre des centaines.

– Un.

Indiquez la valeur des dizaines.

– Trois.

Indiquez la valeur des unités.

– Deux.

Ces indications donnaient bien 132.

C'était ravissant.

Mais, prenant le livre fermé et sans l'ouvrir, glissant dans l'épaisseur des pages un couteau à papier, je reprenais la conversation... et le résultat avec ce dernier procédé fut toujours inexact.

J'ai répété fréquemment cette petite expérience (curieuse quand même) et chaque fois, j'ai eu des réponses exactes quand je les savais, inexactes quand je les ignorais ». (Lettre 657 de mon enquête.)

Ces exemples pourraient être multipliés à l'infini. Tout nous conduit à penser que c'est nous qui agissons. Mais ce n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire, et, en même temps que nous, il y a autre chose. Certaines transmissions inexpliquées se produisent.

Dans son ouvrage remarquable, *De l'Intelligence*, Taine explique les communications médiumniques par une sorte de dédoublement inconscient de notre esprit, comme je le disais plus haut. « Plus un fait est bizarre, écrit-il¹¹, plus il est instructif. A cet égard, les manifestations spirites mêmes nous mettent sur la voie de découvertes, en nous montrant la coexistence au même instant, dans le même individu, de deux pensées, de deux volontés, de deux actions distinctes, l'une dont il a conscience, l'autre dont il n'a pas conscience et qu'il attribue à des êtres invisibles. Le cerveau humain est alors un théâtre où se jouent à la fois plusieurs pièces différentes, sur plusieurs plans dont un seul est en lumière. Rien de plus digne d'étude que cette pluralité foncière du moi. J'ai vu une personne qui, en causant, en chantant, écrit, sans regarder son papier, des phrases suivies, et même des pages entières, sans avoir conscience de ce qu'elle

¹¹ *De l'Intelligence*, tome I, préface, p. 16, édition de 1897, La première édition est de 1868.

écrit. A mes yeux, sa sincérité est parfaite or elle déclare qu'au bout de sa page elle n'a aucune idée de ce qu'elle a tracé sur le papier ; quand elle le lit, elle en est étonnée, parfois alarmée. L'écriture est autre que son écriture ordinaire. Le mouvement des doigts et du crayon est raide et semble automatique. L'écrit finit toujours par une signature, celle d'une personne morte, et porte l'empreinte de pensées intimes, d'un arrière-fond mental que l'auteur ne voudrait pas divulguer. – Certainement, on constate ici un *dédoublé* du moi, la présence simultanée de deux séries d'idées parallèles et indépendantes, de deux centres d'action, ou, si l'on veut, de deux personnes morales juxtaposées dans le même cerveau, chacune à son œuvre, et chacune à une œuvre différente, l'une sur la scène et l'autre dans la coulisse, la seconde aussi complète que la première, puisque seule et hors des regards de l'autre, elle construit des idées suivies et aligne les phrases liées auxquelles l'autre n'a point part.

Cette hypothèse est admissible, étant données les observations nombreuses de double conscience¹². Elle est applicable dans un grand nombre de cas, mais elle ne l'est pas pour tous. Elle explique l'écriture automatique. Mais déjà, il faut la tirer assez loin pour l'amener à expliquer les coups frappés ; (car qui les frappe ?) et elle n'explique pas du tout les soulèvements de la table, ni les déplacements d'objets dont nous avons parlé dans le premier chapitre, et même je ne vois pas trop comment elle pourrait expliquer les phrases frappées à rebours ou par combinaisons bizarres citées plus haut.

Elle est admise et développée, d'une manière beaucoup trop absolue, cette hypothèse, par le docteur Pierre Janet dans son ouvrage *L'Automatisme psychologique*. Cet auteur est de ceux qui se sont créé un cercle étroit d'observations et d'études, et qui non seulement n'en sortent pas, mais s'imaginent y faire entrer l'Univers tout entier. En lisant ce genre de raisonnement, on pense involontairement à cette ancienne querelle des yeux ronds qui voyaient tout rond et des yeux carrés qui voyaient tout carré, et à l'histoire des Gros-Boutiens et des Petits-Boutiens, des voyages de Gulliver. Une hypothèse est digne d'attention quand elle explique quelque chose. Sa valeur n'augmente pas si l'on veut la généraliser et lui faire tout expliquer ; c'est outrepasser la mesure.

Que les actes subconscients d'une personnalité anormale se greffant momentanément sur notre personnalité normale expliquent la plupart des communications médiumniques par l'écriture, nous pouvons l'admettre. Nous pouvons y voir aussi des effets évidents d'autosuggestion. Mais ces hypothèses psycho-physiologiques ne satisfont pas à toutes les observations. Il y a autre chose.

Nous avons tous une tendance à vouloir tout expliquer par l'état actuel de nos connaissances. Devant certains faits, nous disons aujourd'hui : c'est de la suggestion, c'est de l'hypnotisme, c'est ceci, c'est cela. Nous n'aurions pas parlé ainsi il y a un demi-siècle, n'ayant pas inventé ces théories. On ne parlera plus de même dans un demi-siècle, dans un siècle, car on aura inventé d'autres mots. Mais ne nous payons pas de mots ; ne soyons pas si pressés.

Il faudrait savoir expliquer de quelle façon nos pensées, conscientes, inconscientes, subconscientes, peuvent frapper des coups dans une table, la remuer, la soulever. Comme cette question est assez embarrassante, M. Pierre Janet la traite de « secondaire », et en est réduit à invoquer le remuement des orteils, le muscle craqueur du tendon péronier, la ventriloquie et la

¹² Tous ceux qui s'occupent de ces questions connaissent, entre autres, l'histoire de Félida (étudiée par le docteur Azam), dans laquelle cette jeune fille s'est montrée douée de deux personnalités distinctes à ce point que, dans l'état second, elle est devenue amoureuse... et enceinte, sans qu'elle en sût rien dans l'état normal. Ces états de double personnalité ont été observés avec méthode depuis une trentaine d'années.

tricherie de compères inconscients¹³. Ce n'est pas sérieux.

Assurément, nous ne comprenons pas comment notre pensée, ou une autre, peut former des phrases en frappant des coups. Mais nous sommes obligés de l'admettre. Appelons cela, si nous voulons, de la télékinésie : en sommes-nous plus avancés ?

On parle beaucoup, depuis quelques années, des faits inconscients, de la subconscience, de la conscience subliminale, etc., etc. Je crains que, là aussi, on se paie de mots qui n'expliquent pas grand chose.

J'ai l'intention de consacrer, quelque jour, si le temps m'en est donné, un livre spécial au Spiritisme, étudié au point de vue théorique et doctrinaire, qui formerait le second volume de mon ouvrage *L'Inconnu et les problèmes psychiques*, et qui est en préparation depuis la rédaction de ce livre (1899). Les communications médiumniques, les dictées reçues notamment par Victor Hugo, madame de Girardin, Eugène Nus, les Phalanstériens, y sont le sujet de chapitres spéciaux, ainsi que le problème, autrement grave, de la pluralité des existences.

Je n'ai pas à m'étendre ici sur ces aspects de la question générale ; ce que je tiens à établir dans ce livre-ci, c'est qu'il y a en nous, autour de nous, des forces inconnues capables de mettre la matière en mouvement, comme le fait notre volonté. Je dois donc me borner aux phénomènes physiques. Le cadre est déjà immense, et les communications dont nous venons de parler sont en dehors de ce cadre. Mais comme ce sujet est en contact perpétuel avec les expérimentations psychiques, il était nécessaire de le résumer ici. Revenons maintenant aux phénomènes produits par les médiums à effets physiques, et à ce que j'ai constaté moi-même avec Eusapia Paladino, qui les réunit à peu près tous.

¹³ *L'Automatisme psychologique*, p. 401-402.

Chapitre III – Mes expériences avec Eusapia Paladino

On a vu, aux premières pages de ce livre, quelques-unes de mes dernières expériences avec le médium napolitain Eusapia Paladino. Nous allons remonter aux premières.

Ma première séance d'études avec ce médium remarquable a eu lieu le 27 juillet 1897. Sur l'invitation d'une excellente et honorable famille, la famille Blech, dont le nom est, depuis longtemps, très heureusement associé aux recherches modernes de théosophie, d'occultisme et de psychisme expérimental, je m'étais rendu à Montfort-L'amaury, faire la connaissance personnelle de ce médium, déjà étudié en plusieurs circonstances par MM. Lombroso, Charles Richet, Ochorowicz, Aksakof, Schiaparelli, Myers, Lodge, A. de Rochas, Dariex, J. Maxwell, Sabatier, de Watteville et un grand nombre d'autres savants de haute valeur, et dont les facultés avaient même fait l'objet d'un ouvrage du comte de Rochas, sur *l'Extériorisation de la Motricité*, ainsi que d'innombrables articles dans les revues spéciales.

L'impression résultant de la lecture de l'ensemble des procès-verbaux n'est pas absolument satisfaisante et laisse, d'ailleurs, place entière à la curiosité. D'autre part, je puis dire, comme déjà je l'ai fait remarquer, que, depuis quarante ans, presque tous les médiums célèbres sont passés par mon salon de l'avenue de l'Observatoire à Paris, et que je les ai à peu près tous surpris trichant. Ce n'est pas qu'ils trichent toujours, et ceux qui l'affirment sont dans l'erreur. Mais, sciemment ou inconsciemment, ils portent avec eux un élément de trouble dont il faut constamment se défier, et qui place l'expérimentateur en des conditions diamétralement contraires à celles de l'observation scientifique.

A. propos d'Eusapia, j'avais reçu de mon illustre collègue, M. Schiaparelli, Directeur de l'Observatoire de Milan, auquel la science est redevable de tant de découvertes importantes, une longue lettre dont je détacherai quelques passages :

« Pendant l'automne de 1892, j'ai été invité par M. Aksakof à assister à un certain nombre de séances spirites tenues sous sa direction et par ses soins avec le médium Eusapia Paladino, de Naples. J'y ai vu des choses très surprenantes, dont une partie pourrait, à la vérité, être expliquée par des moyens fort ordinaires. Mais il y en a d'autres, dont je ne saurais expliquer la production avec les principes connus de notre physique. J'ajoute, sans aucune hésitation, que, s'il avait été possible d'exclure entièrement tout soupçon de tricherie, on devrait reconnaître dans ces faits le commencement d'une science nouvelle très féconde en conséquence de la plus haute importance. Mais il faut bien avouer que ces expériences ont été faites d'une manière peu propre à convaincre de leur sincérité les hommes impartiaux. Toujours on nous imposait des circonstances empêchant de bien comprendre ce qui se passait réellement. Lorsque nous propositions des modifications propres à donner aux expériences le caractère de clarté et d'évidence qui faisait défaut, le médium déclarait invariablement que la réussite devenait, par là, impossible. En somme, nous n'avons pas *expérimenté* dans le vrai sens du mot : nous avons dû nous contenter d'observer ce qui se passait dans des circonstances défavorables imposées par le médium. Même lorsqu'on poussait cette observation un peu loin, les phénomènes cessaient de se produire ou perdaient de leur intensité et de leur caractère merveilleux. Rien n'est plus choquant que ces jeux de cache-cache auxquels il faut s'assujettir.

Tout cela excite la défiance. Ayant passé toute ma vie dans l'étude de la nature, qui est toujours sincère dans ses manifestations et logique dans ses procédés, il me répugne de tourner mon esprit vers la recherche d'une classe de vérités, qu'une puissance malicieuse et déloyale nous semble cacher avec une obstination dont on ne comprend pas le motif. Pour de telles recherches, il ne

suffit plus d'employer les méthodes ordinaires de la philosophie naturelle, qui sont infaillibles mais très bornées dans leur action. Il faut avoir recours à cette autre critique, plus sujette à erreur, mais plus audacieuse et plus puissante, dont font usage les officiers de police et les juges d'instruction, lorsqu'il s'agit de démêler une vérité, au milieu de témoignages discordants, dont une partie au moins a un intérêt à cacher cette vérité même.

D'après ces réflexions, je ne puis me déclarer convaincu de la réalité des faits qu'on comprend sous le nom très mal choisi de *spiritisme*. Mais je ne me crois pas, non plus, en droit de tout nier, car, pour nier avec fondement, il ne suffit pas de soupçonner la fraude, il faut la *prouver*. Ces expériences, que j'ai trouvées peu satisfaisantes, d'autres expérimentateurs de grande habileté et de grande renommée ont pu les faire dans des circonstances meilleures. Je n'ai pas assez de présomption pour opposer une dénégation dogmatique et dépourvue de preuves là où des savants de grand esprit critique, tels que MM. Crookes, Wallace, Richet, Oliver Lodge, ont trouvé un fond sérieux et digne de leur examen, au point d'y consacrer de longues études. Et on se tromperait en croyant que les hommes convaincus de la vérité du spiritisme soient tous des fanatiques. Pendant les expériences de 1892, j'ai eu le plaisir de connaître quelques-uns de ces hommes, j'ai admiré leur désir sincère de connaître la vérité, et j'ai rencontré, chez plusieurs, des idées philosophiques très sensées et très profondes, associées à un caractère tout à fait digne d'estime.

Voilà pourquoi il m'est impossible de déclarer que le spiritisme soit une absurdité ridicule. Je dois donc m'abstenir de prononcer une opinion quelconque : mon état mental, à ce sujet, peut être défini par le mot d'*agnosticisme*. J'ai lu avec beaucoup d'attention tout ce que feu le professeur Zöllner a écrit sur ce sujet. Son explication a une base purement physique, c'est-à-dire l'hypothèse de l'existence objective d'une quatrième dimension de l'espace, existence qui ne pourrait être comprise dans le cadre de notre intuition, mais dont la possibilité ne peut pas être niée sur ce seul fondement. Etant admise la réalité des expériences qu'il raconte, il est évident que la théorie de ces faits est tout ce qu'on peut imaginer de plus ingénieux et de plus probable. Par là, les phénomènes médiumniques perdraient leur caractère mystique ou mystificateur et passeraient dans le domaine de la physique et de la physiologie ordinaires. Ils conduiraient à une extension très considérable de ces sciences, extension telle que son auteur devrait être placé à côté de Galilée et de Newton. Malheureusement, ces expériences de Zöllner ont été faites avec un médium de mauvaise réputation. Ce ne sont pas seulement les sceptiques qui doutent de la bonne foi de M. Slade ; ce sont les spirites eux-mêmes. M. Aksakof, dont l'autorité est très grande en pareilles matières, m'a déclaré lui-même l'avoir surpris à tricher. Vous voyez par là que ces théories de Zöllner perdent leur appui expérimental, tout en restant très belles, très ingénieuses et très possibles.

Oui, très possibles, malgré tout : malgré l'insuccès que j'ai eu lorsque j'ai essayé de reproduire ces expériences avec Eusapia. Le jour où l'on pourra exécuter, d'une manière sincère, *une seule* de ces expériences, la question aura fait un grand progrès des mains des charlatans elle passera dans celles des physiciens et des physiologistes. »

Voilà ce que M. Schiaparelli m'avait écrit. Je trouvais ce raisonnement sans défaut, et c'est dans un état d'esprit tout à fait analogue à celui-là que j'arrivai à Montfort-L'amaury (d'autant plus que Slade est l'un des médiums dont je parlais tout à l'heure).

Eusapia Paladino m'est présentée. C'est une femme d'aspect fort ordinaire, brune, de taille un peu au-dessous de la moyenne, âgée d'une quarantaine d'années, pas névrosée du tout, plutôt un peu lourde de chair. Elle est née le 21 janvier 1854, dans un village de la Pouille ; sa mère est morte en lui donnant naissance ; son père a été assassiné huit ans après, en 1862, par des brigands de l'Italie méridionale. Eusapia Paladino est son nom de fille. Elle est mariée à Naples avec un

modeste commerçant du nom de Raphael Delgaiz, habite Naples, tient son petit négoce, est illettrée, ne sait ni lire ni écrire, comprend à peine le français. Je cause avec elle et ne tarde pas à m'apercevoir qu'elle n'a pas d'opinion et ne se charge pas d'expliquer les phénomènes produits sous son influence.

Le salon dans lequel nous allons expérimenter est une pièce au rez-de-chaussée, rectangulaire, mesurant 6 m. 85 de long sur 6 mètres de large ; quatre fenêtres, une porte d'entrée sur le dehors et une autre sur le vestibule. Avant la séance, je m'assure que la grande porte et les fenêtres sont hermétiquement fermées par des persiennes à crochet et par des volets en bois plein à l'intérieur. La porte du vestibule est simplement fermée à clé.

A un angle du salon, à gauche de la grande porte d'entrée, on a tendu par une tringle deux rideaux de couleur claire, se rejoignant au milieu et formant ainsi un petit cabinet. Dans ce cabinet, un canapé, contre lequel on a posé une guitare ; à côté, une chaise, sur laquelle on a placé une boîte à musique et une sonnette... Dans l'embrasure de la fenêtre, comprise dans le cabinet, il y a un casier à musique, sur lequel on a placé une assiette contenant un gâteau bien lissé de mastic de vitrier, et sous lequel on a posé, à terre, un grand plateau contenant un large gâteau lissé du même mastic. Nous avons préparé ces plaques de mastic, parce que les annales du spiritisme ont souvent signalé des empreintes de mains et de têtes produites par les entités inconnues qu'il s'agit d'étudier. Le grand plateau pèse 4 kg. 500.

Pourquoi ce cabinet sombre ? Le médium le déclare nécessaire à la production des phénomènes pour la condensation des fluides. J'aimerais mieux rien. Mais il faut accepter les conditions, sauf à s'en rendre exactement compte. Derrière ce rideau, la tranquillité des ondes aériennes est à son maximum, la lumière à son minimum. Il est bizarre, étrange et infiniment regrettable que la lumière interdise certains effets. Sans doute, il ne serait ni philosophique ni scientifique de nous opposer à cette condition. Il est possible que les radiations, les forces qui agissent, soient des rayons invisibles. Nous avons déjà fait remarquer, au premier chapitre, que celui qui prétendrait faire de la photographie sans chambre noire voilerait sa plaque et n'obtiendrait rien. Celui qui nierait l'électricité parce qu'il n'aurait pu obtenir une étincelle dans une atmosphère humide serait dans l'erreur. Celui qui ne croirait pas aux étoiles parce qu'on ne les voit que la nuit ne serait pas très sage. Les progrès modernes de la physique nous ont appris que les radiations qui frappent notre rétine ne représentent qu'une fraction minime de l'universalité. Nous pouvons donc admettre l'existence de forces n'agissant pas en pleine lumière. Mais, en acceptant ces conditions, le point essentiel est de n'en être pas dupe.

J'ai donc examiné avec soin, avant la séance, le petit angle du salon devant lequel le rideau était tendu, et n'y ai rien trouvé que les objets cités plus haut. Nulle part, dans le salon, aucune trace d'arrangements quelconques, fils électriques, piles, quoi que ce soit, ni au plancher ni aux murs. Du reste, la parfaite sincérité de M. et Mmes Blech est hors de toute suspicion.

Avant la séance, Eusapia s'était dévêtue et revêtue devant Mme Zelma Blech. Rien de caché.

La séance a été commencée en pleine lumière, et j'ai constamment insisté pour obtenir le plus de phénomènes possibles en clarté suffisante. Ce n'est que graduellement, à mesure que « l'esprit » le réclama, que l'on atténua la lumière. Mais j'ai obtenu que l'obscurité ne fût jamais complète. A la dernière limite, lorsque la lampe a dû être entièrement éteinte, elle a été remplacée par une lanterne ronge de photographie.

Le médium s'assied devant le rideau, lui tournant le dos. Une table est placée devant lui, table de cuisine, en sapin, pesant 7 kg. 300, que j'ai examinée et qui n'a rien de suspect. On peut déplacer cette table dans tous les sens. Je me suis assis, d'abord, au côté gauche d'Eusapia, puis à son côté droit. Je m'assure, du mieux possible, par un contrôle personnel, de ses mains, de ses jambes et de ses pieds. Ainsi, par exemple, pour commencer, afin d'être sûr qu'elle ne lèvera la table ni par

les mains, ni par les jambes, ni par les pieds, je lui prends sa main gauche de ma main gauche, je pose ma main droite étendue sur ses deux genoux, et je pose mon pied droit sur son pied gauche. En face de moi, M. Guillaume de Fontenay, pas plus disposé que moi à être dupe, se charge de la main droite et du pied droit. Pleine lumière, grande lampe à pétrole à gros bec, abat-jour jaune clair, plus deux bougies allumées.

Au bout de trois minutes, la table se meut, en se balançant et se soulevant tantôt à droite, tantôt à gauche. Une minute après, elle est *enlevée entièrement du sol*, à la hauteur de quinze centimètres environ, et y reste deux secondes. Dans une deuxième expérience, je prends les deux mains d'Eusapia dans les miennes. Un grand soulèvement se produit, à peu près dans les mêmes conditions.

La même expérience est encore répétée trois fois, de sorte qu'il y a eu, en un quart d'heure, cinq lévitations de la table, *dont les quatre pieds ont été complètement détachés du sol*, à la hauteur de quinze centimètres environ, et durant plusieurs secondes. Pendant une lévitation, les assistants ont cessé de toucher la table, formant la chaîne en l'air et au-dessus, et Eusapia a agi de même. Donc, un objet peut être élevé, contrairement à la pesanteur, sans contact des mains qui viennent de l'influencer. (Constatation déjà exposée plus haut)

Toujours en pleine lumière, un guéridon placé à ma droite, s'avance, sans contact, vers la table, comme s'il voulait grimper sur elle, et tombe. Personne ne s'étant dérangé ni approché du rideau, aucune explication ne peut être donnée de ce mouvement. Le médium n'est pas encore entré en transe et continue à prendre part à la conversation.

Cinq coups frappés dans la table indiquent, selon une convention signalée par le médium, que la cause inconnue demande *moins de lumière*. C'est toujours fâcheux ; nous avons dit ce que nous en pensons. Les bougies sont éteintes, la lampe baissée, mais la clarté reste suffisante et l'on peut voir très distinctement tout ce qui se passe dans le salon. Le guéridon, que j'avais relevé et écarté, se rapproche de la table et cherche, à plusieurs reprises, à monter sur celle-ci. Je pèse sur lui pour l'abaisser, mais j'éprouve une résistance élastique telle que je n'y parviens pas. Le bord libre du guéridon se superpose au bord de la table, mais, retenu par son pied triangulaire, il n'arrive pas à s'en écarter assez pour passer par-dessus. Comme je tiens le médium, je constate qu'il ne fait aucun des efforts qui seraient nécessaires pour ce genre d'exercice.

Le rideau se gonfle et s'approche de ma figure. C'est vers ce moment que le médium tombe en transe. Elle pousse des soupirs, se lamente et ne parle plus qu'à la troisième personne, se disant être John King, personnalité psychique qui aurait été son père dans une autre existence et qui l'appelle *mia figlia* ; (autosuggestion ne prouvant rien quant à l'identité de la force.)

Cinq nouveaux coups demandant encore moins de lumière, la lampe est baissée presque complètement, mais non éteinte. Les yeux s'accoutumant au clair obscur distinguent encore assez bien ce qui se passe. Le rideau se gonfle de nouveau, et je me sens touché à l'épaule, à travers cette étoffe, comme par un poing fermé. La chaise, dans le cabinet, sur laquelle se trouvent placées la boîte à musique et la sonnette, s'agite violemment, et ces objets tombent à terre. Le médium demandant encore moins de lumière, on place, sur le piano, une lanterne rouge photographique et on éteint la lampe.

Le contrôle est rigoureusement fait. D'ailleurs, le médium s'y prête avec la plus grande docilité.

La boîte à musique joue quelques airs derrière le rideau, comme si elle était tournée par une main, par intermittences, pendant environ une minute. Le rideau s'avance de nouveau vers moi, et une main assez forte me prend le bras. J'avance immédiatement le bras pour saisir la main, mais ne trouve que le vide. Je prends alors les deux jambes du médium entre les miennes et je serre sa main gauche dans ma main droite. Il a, d'autre part, sa main droite fortement tenue dans la main gauche de M. de Fontenay. Alors, Eusapia amène la main de celui-ci vers ma joue et simule sur

cette joue, avec le doigt de M. de Fontenay, le jeu d'une petite manivelle que l'on tourne. La boîte à musique, qui est à manivelle, *joue en même temps, derrière le rideau, et avec un synchronisme parfait*. Quand la main d'Eusapia s'arrête, la musique s'arrête ; tous les mouvements correspondent, ainsi que dans le télégraphe Morse. Nous nous en amusons tous. Ce fait a été expérimenté plusieurs fois de suite, et chaque fois, le mouvement du doigt correspondait au jeu de la musique. Je sens plusieurs attouchements dans le dos et sur le côté. M. de Fontenay reçoit, dans le dos, une forte tape que tout le monde entend. Une main passe dans mes cheveux. La chaise de M. de Fontenay est violemment tirée et, quelques instants après, il s'écrie :

- Je vois une silhouette d'homme passer entre M. Flammarion et moi, au-dessus de la table, en éclipçant la lumière rouge.

Ce fait se répète plusieurs fois. Pour moi, je ne parviens pas à voir cette silhouette. Je propose alors à M. de Fontenay de prendre sa place, car, dans ce cas, je devrai la voir aussi. Alors, j'aperçois distinctement moi-même une silhouette vague passant devant la lanterne rouge, mais je ne parviens à distinguer aucune forme précise. Ce n'est qu'une ombre opaque (profil d'homme) qui avance jusqu'à la lumière et recule. Au bout d'un moment, Eusapia dit qu'il y a une personne derrière le rideau. Un moment après, elle ajoute : « Il y a un homme à côté de moi, à droite ; il a une grande barbe lisse et séparée en deux. »

Je demande à toucher cette barbe. En effet, en élevant la main, je sens une barbe assez douce qui la frôle.

On met un cahier de papier sur la table avec un crayon, dans l'espoir d'avoir de l'écriture. Ce crayon est lancé à une grande distance dans le salon. Je prends alors le cahier et le tiens en l'air : il m'est arraché violemment, malgré mes efforts pour le retenir. A ce moment, M. de Fontenay, orienté le dos à la lumière, voit une main (blanche et non une ombre) avec le bras jusqu'au coude, tenant le cahier, mais tous les autres déclarent qu'ils ne voient que le papier secoué en l'air.

Je n'ai pas vu de main m'arracher la ramette de papier ; mais seule une main a pu la saisir avec cette violence, et ce ne paraissait pas être la main du médium, car je tenais sa main droite de ma main gauche, et le papier à bras tendu, de ma main droite, et M. de Fontenay a déclaré ne pas avoir lâché sa main gauche.

Je subis plusieurs attouchements au côté, sur la tête, et j'ai l'oreille fortement pincée ; je déclare, à plusieurs reprises, cette expérience suffisante, mais, pendant toute la séance, je n'ai cessé d'être touché, en dépit de mes protestations.

Le guéridon, placé en dehors du cabinet, à la gauche du médium, s'approche de la table, l'escalade entièrement et s'y couche transversalement. On entend la guitare, qui est dans le cabinet, remuer et donner quelques sons. Le rideau se gonfle, et la guitare est apportée sur la table, appuyée sur l'épaule de M. de Fontenay ; elle est ensuite couchée sur la table, le gros bout vers le médium, puis elle s'élève et se promène au-dessus de la tête des assistants, sans les toucher ; elle donne plusieurs sons. Le phénomène dure une quinzaine de secondes. On voit fort bien la guitare flotter et le reflet de la lampe rouge glisser sur son bois luisant. On voit une lueur assez vive, piriforme, au plafond, à l'autre coin du salon.

Le médium, fatigué, demande du repos. On allume les bougies. Mme Blech remet les objets en place, constate que les gâteaux de mastic sont intacts, pose le plus petit sur le guéridon, et le grand sur une chaise, dans le cabinet, en arrière du médium. On reprend la séance, à la faible lueur de la lanterne rouge.

Le médium, dont les mains et les pieds sont contrôlés avec soin par M. de Fontenay et moi, souffle fortement. On entend, au-dessus de sa tête, des claquements de doigts. Il souffle encore, gémit, et enfonce ses doigts dans ma main. Trois coups sont frappés. Il s'écrie : « *E fatto*. » M. de Fontenay apporte le petit plat sous la lumière de la lanterne rouge et constate l'empreinte de

quatre doigts dans le mastic, dans la position qu'ils avaient pris en s'enfonçant dans ma main.

On se rassied, le médium demande du repos, et on fait, un peu de lumière. La séance est reprise, ainsi que précédemment, avec la clarté excessivement faible de la lanterne rouge.

On parle de John comme s'il existait, comme si c'était lui dont nous avons aperçu la tête en silhouette ; on le prie de continuer ses manifestations. On réclame (comme à plusieurs reprises déjà) l'empreinte de sa tête dans le mastic. Eusapia répond que c'est difficile et demande de n'y pas penser un moment et de parler. Ces recommandations sont toujours inquiétantes, et nous redoublons d'attention, sans beaucoup parler, néanmoins. Le médium souffle, gémit, se tord. On entend remuer, dans le cabinet, la chaise sur laquelle se trouve le mastic ; cette chaise vient se placer à côté du médium, puis elle est soulevée et placée sur la tête de Mme M. Blech, tandis que le plat est posé légèrement sur les mains de M. Blech, à l'autre bout de la table. Eusapia s'écrie qu'elle voit, devant elle, une tête et un buste, et dit : « *E fatto* » (c'est fait). On n'y croit pas, parce que M. Blech n'a senti aucune pression sur le plat. Trois coups de maillet violents sont appliqués sur la table. On fait de la lumière, et on trouve un profil humain imprimé sur le mastic.

Mme Z. Blech embrasse Eusapia sur les deux joues, dans le but de s'assurer si son visage n'aurait pas quelque odeur (le mastic de vitrier ayant une forte odeur d'huile de lin qui reste assez longtemps aux doigts). Elle ne constate rien d'anormal.

Cette empreinte d'une tête d'esprit dans du mastic est si étonnante, si impossible à admettre sans contrôle suffisant, qu'elle est vraiment plus incroyable encore que tout le reste. Ce n'est pas une tête d'homme, celle dont j'ai aperçu le profil, et il n'y a point là la barbe que j'ai sentie sur la main. Elle ressemble à la figure d'Eusapia. Si nous supposons qu'elle l'a produite elle-même, qu'elle a pu enfoncer son nez jusqu'aux joues et jusqu'aux yeux dans cet épais mastic, il resterait encore à expliquer comment cette grande et lourde boîte a été transportée à l'autre bout de la table et posée légèrement sur les mains de M. Blech.

La ressemblance de cette empreinte avec Eusapia est indéniable. Je reproduis ici et l'empreinte et le portrait du médium¹⁴. Chacun peut s'en assurer. Le plus simple, évidemment, est de supposer que l'Italienne a enfoncé sa figure dans le mastic. Mais comment ?

¹⁴ V. les PI. IV et V. Je conserve avec soin le moulage en plâtre de cette empreinte.



Moulage en plâtre dans une empreinte de mastic faite à distance par Eusapia(juillet 1897)

Nous sommes dans l'obscurité, ou à peu près. Je suis au côté droit d'Eusapia, qui a sa tête appuyée sur mon épaule gauche, et dont je tiens la main droite. M. de Fontenay est à sa gauche, et a grand soin de ne pas abandonner l'autre main. Le plateau de mastic, pesant 4 kg 500, a été posé sur une chaise, à 50 centimètres derrière le rideau, par conséquent derrière Eusapia. Elle n'y pourrait toucher sans se retourner, et nous la tenons entièrement, nos pieds étant sur les siens. Or, la chaise sur laquelle était le plateau de mastic a été transportée, écartant les tentures, par-dessus la tête du médium resté assis et tenu ; par-dessus nos têtes également, pour aller, la première coiffer ma voisine madame Blech, le second pour être déposé moelleusement sur les mains de M. Blech, placé au bout de la table. A ce moment, Eusapia s'est levée, déclarant voir sur la table une table et un buste, et s'écriant : « E fatto ! » C'est fait ! Ce n'est pas à ce moment qu'elle aurait pu poser sa figure sur le gâteau, car il était à l'autre bout de la table. Ce n'est pas auparavant, non plus, car il eût fallu prendre la chaise d'une main et le gâteau de l'autre, et elle ne bougea pas. L'explication, comme on le voit, est des plus difficiles.

Avouons, cependant, que le fait est tellement extraordinaire qu'un doute nous reste, parce que le médium s'est levé à peu près au moment critique. Et pourtant, sa figure, aussitôt embrassée par madame Blech, ne sentait pas le mastic.



Photographie d'Eusapia indiquant une ressemblance avec l'empreinte. (juillet 1897)

Voici ce qu'écrit le D^r Ochorowicz à propos de ces empreintes et de l'observation qu'il en a faite à Rome¹⁵.

« L'empreinte de cette figure a été obtenue dans l'obscurité, mais au moment où je tenais les deux mains d'Eusapia, en l'embrassant tout entière. Ou plutôt, c'est elle qui se cramponnait à moi de telle façon que je me rendais parfaitement compte de la position de tous ses membres. Sa tête s'appuyait contre la mienne, et même avec violence, au moment de la production du phénomène ; un tremblement convulsif agitait tout son corps, et la pression de son crâne sur ma tempe était tellement intense qu'elle me faisait mal.

Au moment où eut lieu la plus forte convulsion, elle s'écria : Ah che dura ! Nous allumâmes aussitôt une bougie et nous trouvâmes une empreinte, assez médiocre en comparaison de celles que d'autres expérimentateurs ont obtenues, ce qui tient peut-être à la mauvaise qualité de l'argile dont je me suis servi. Cette argile se trouvait à environ 50 centimètres à la droite du médium,

¹⁵ A. De Rochas, l'Extériorisation de la Motricité, 4^e éd., 1903, page 406.

tandis que sa tête était penchée à gauche ; sa figure n'a été nullement soufflée par l'argile, qui laissait cependant des traces sur les doigts quand on la touchait ; du reste, le contact de sa tête me faisait trop souffrir pour ne pas être absolument sûr qu'il n'a pas cessé un seul instant. Eusapia était toute joyeuse de voir une épreuve dans des conditions où il n'était pas possible de douter de sa bonne foi.

Je pris alors le plat d'argile, et nous passâmes dans la salle à manger pour mieux examiner l'empreinte que je plaçai sur une grande table, près d'une grosse lampe à pétrole. Eusapia, retombée en transe, resta quelques instants debout, les deux mains appuyées sur la table, immobile et comme inconsciente. Je ne la perdais pas de vue. Elle se dirigea à reculons vers la porte et passa lentement dans la chambre que nous venions de quitter. Nous la suivîmes tous, en l'observant. Nous étions arrivés en cette chambre lorsque, s'appuyant contre le battant de la porte, elle fixa les yeux sur le plat de terre glaise resté sur la table. Le médium était bien éclairé ; on était à 2 ou 3 mètres, et nous apercevions nettement tous les détails. Tout à coup, elle tendit brusquement la main vers l'argile, puis s'affaissa en poussant un gémissement. Nous nous précipitâmes vers la table et nous vîmes, à côté de l'empreinte de la tête, une nouvelle empreinte très forte, d'une main qui s'était produite ainsi sous la lumière même de la lampe, et qui ressemblait à la main d'Eusapia. »

Le chevalier Chiala, de Naples, qui, le premier, a obtenu ces empreintes fantastiques, avec Eusapia, écrit ce qui suit, à ce propos, au comte de Rochas :

« J'ai des empreintes sur des caisses d'argile pesant de 25 à 30 kg. Je signale le poids pour vous faire comprendre l'impossibilité de soulever et de transporter avec une seule main (en admettant qu'Eusapia puisse, à notre insu, libérer une de ses mains), un plateau aussi lourd. Presque dans tous les cas, en effet, ce plateau, placé sur une chaise à un mètre derrière le médium, a été transporté et posé tout doucement sur la table autour de laquelle nous étions assis. Le transport s'opérait avec une telle délicatesse que les personnes qui faisaient la chaîne et tenaient fortement les mains d'Eusapia n'entendaient pas le moindre bruit, ne percevaient pas le moindre frôlement. Nous étions prévenus de l'arrivée du plateau sur la table par sept coups que, suivant notre convention, John frappait dans le mur pour nous dire que nous pouvions donner de la lumière. Je le faisais immédiatement, en tournant le robinet de la lampe à gaz, placée au-dessus de la table, que nous n'éteignions jamais complètement. Nous trouvions alors le plateau sur la table et, sur l'argile, l'empreinte que nous supposons devoir être faite avant transport, derrière Eusapia, dans le cabinet où John se matérialise et se manifeste ordinairement. »

L'ensemble des observations (qui sont nombreuses) conduit à penser que, malgré l'in vraisemblance, ces empreintes sont produites à distance par le médium. Voici, cependant, ce que j'écrivais quelques jours après la séance de Montfort-L'amaury.

« Ces diverses manifestations n'ont pas, à mes yeux, une égale valeur d'authenticité. Je ne suis pas sûr de tout, car les phénomènes n'ont pas tous été produits dans les mêmes conditions de certitude. Je classerais volontiers les faits dans l'ordre décroissant suivant :

- 1 Soulèvements de la table.
- 2 Mouvements du guéridon sans contact.
- 3 Coups de maillet.
- 4 Mouvements du rideau.
- 5 Silhouette opaque passant devant la lampe rouge.
- 6 Sensation d'une barbe sur le dos de la main.
- 7 Attouchements.
- 8 Arrachement du cahier.

- 9 Lancement du crayon.
- 10 Transport du guéridon sur la table.
- 11 Musique de la petite boîte.
- 12 Transport de la guitare au-dessus de la tête.
- 13 Empreintes d'une main et d'un visage.

Les quatre premiers faits ayant eu lieu en pleine lumière sont incontestables. Je mettrais presque au même rang 5 et 6. Le 7^{ème} peut être dû assez souvent à la fraude. Le dernier s'étant produit vers la fin de la séance, alors que l'attention était nécessairement relâchée, et étant plus extraordinaire encore que tous les autres, j'avoue ne pas oser l'admettre avec certitude, quoique je ne puisse pas du tout deviner comment il aurait pu être dû à la fraude. Les quatre autres me paraissent sûrs ; mais j'aimerais les observer de nouveau ; il y a 99 pour 100 à parier qu'ils sont vrais. J'en étais absolument sûr pendant la séance. Mais la vivacité des impressions s'atténue, et nous avons une tendance à ne plus écouter que la voix du simple bon sens... la plus raisonnable... et la plus trompeuse... »

Les constatations que j'ai faites depuis me rendent maintenant entièrement sûr de la réalité de tous ces faits¹⁶.

La première impression qui se dégage de la lecture de ces comptes rendus est que ces diverses manifestations sont assez vulgaires, tout à fait banales, et ne nous apprennent rien sur l'autre monde – ou sur les autres mondes. Il ne semble vraiment pas qu'il y ait là aucun esprit. Ces phénomènes sont d'un ordre absolument matériel.

D'autre part, cependant, il est impossible de ne pas reconnaître l'existence de forces inconnues. Le seul fait, par exemple, du soulèvement d'une table à quinze, vingt, quarante centimètres de hauteur, n'est pas banal du tout. Il me paraît même, quant à moi, si extraordinaire, que je m'explique fort bien qu'on n'ose pas l'admettre sans l'avoir vu soi-même, de ses yeux vu, ce qui s'appelle vu, en pleine lumière, et dans des conditions telles, qu'il soit impossible de douter. Lorsqu'on est bien sûr de l'avoir constaté, on est sûr en même temps qu'il se dégage de l'organisme humain une force comparable au magnétisme de l'aimant, pouvant agir sur le bois, sur la matière, un peu comme l'aimant agit sur le fer, et contrebalançant pendant quelques instants l'action de la pesanteur. Au point de vue scientifique, c'est là un fait considérable. J'ai la certitude absolue que le médium n'a soulevé ce poids de 7.300 grammes ni par ses mains, ni par ses jambes, ni par ses pieds, et qu'aucun des assistants non plus n'a pu le faire : c'est par sa face supérieure que le meuble a été enlevé. Nous sommes donc certainement là en présence d'une force inconnue qui provient des personnes présentes, et surtout du médium.

Une observation assez curieuse doit être faite ici. A plusieurs reprises, dans le cours de cette séance, et dès le soulèvement de la table, j'ai dit : « Il n'y a pas d'esprit » ; chaque fois, deux coups de protestation très violents ont été frappés dans la table. Nous avons déjà remarqué aussi que la plupart du temps, on est censé admettre l'hypothèse spirite et prier un esprit d'agir pour obtenir des phénomènes. Il y a là une circonstance psychologique qui a son importance. Toutefois, elle ne me paraît pas prouver pour cela l'existence réelle des esprits, car il pourrait se faire que cette idée fût nécessaire à l'unification des forces et eût une valeur purement subjective. Les dévots qui croient à l'influence de la prière, sont dupes de leur propre imagination, et nul ne

¹⁶ Un sceptique violent, M. Assevedo, fit avec Eusapia l'expérience de demander une empreinte à 2 mètres de distance, sur une assiette de terre glaise, recouverte d'un mouchoir, et déclare qu'elle a réussi au-delà de tout doute possible. Voir Aksakof, *Animisme*, p. 509.

peut douter pourtant que certaines de ces prières ne paraissent avoir été exaucées par un dieu bienfaisant. L'amante Italienne ou Espagnole, qui va prier la Vierge Marie de punir son amant d'une infidélité, peut être convaincue, et ne se doute pas de la bizarrerie de sa requête. Dans le rêve, nous nous entretenons nous-mêmes, toutes les nuits, avec des êtres imaginaires. Mais il y a quelque chose de plus ici : le médium se dédouble réellement.

Je me place uniquement au point de vue du physicien qui observe, et je dis : quelle que soit l'hypothèse explicative que vous adoptiez, il existe une force invisible puisée dans l'organisme du médium, qui peut en sortir et agir en dehors de lui. Voilà le fait. Quelle est la meilleure hypothèse pour l'expliquer ?

1° Est-ce le médium qui agit lui-même, d'une manière inconsciente, par une force invisible émanant de lui ?

2° Est-ce une cause intelligente différente de lui, une âme qui ait déjà vécu sur cette terre, qui puise dans le médium une force dont elle aurait besoin pour agir ?

3° Est-ce un autre genre d'êtres invisibles ? Car rien ne nous autorise à nier qu'il puisse exister à côté de nous des forces vivantes invisibles. Voilà trois hypothèses bien différentes, dont aucune ne me paraît encore, quant à mon expérience personnelle, exclusivement démontrée. Il se dégage du médium une force invisible. Les assistants, en formant la chaîne, et en unissant leurs volontés sympathiques, accroissent cette force. Cette force n'est pas immatérielle. Elle pourrait être une substance, un agent émettant des radiations de longueurs d'ondes inaccessibles à notre rétine, et néanmoins très puissantes.



Planche VI - Photographie de la table reposant sur le sol.



Photographie de la même table pendant le soulèvement complet à 25cm de hauteur.

En l'absence des rayons lumineux, elle peut se condenser, prendre corps, affecter même une certaine ressemblance avec un corps humain, agir comme nos organes, frapper violemment une table, nous toucher. Elle agit comme si elle était un être indépendant. Mais cette indépendance n'existe pas en réalité, car cet être transitoire est intimement lié à l'organisme du médium, et son existence apparente cesse quand les conditions de sa production cessent elles-mêmes.

En écrivant ces énormités scientifiques, je sens très bien qu'il est difficile de les accepter. Cependant, après tout, qui peut tracer les limites de la science ? Nous avons tous appris, depuis un quart de siècle surtout, que nous ne savons pas grand chose, et qu'en dehors de l'astronomie, il n'y a encore aucune science exacte fondée sur des principes absolus. Et puis, en fin de compte, voilà des faits à expliquer. Sans doute, il est plus simple de les nier. Mais ce n'est pas honnête : celui qui n'a rien vu de satisfaisant n'a pas le droit de nier. Ce qu'il peut faire de mieux, c'est de dire tout simplement : « Je n'en sais rien. » Sans contredit, nous n'avons pas encore les éléments suffisants pour qualifier ces forces ; mais on ne doit pas jeter le blâme sur ceux qui les étudient.

En résumé, je crois pouvoir aller un peu plus loin que M. Schiaparelli, et affirmer l'existence certaine de forces inconnues capables de mouvoir la matière et de contrebalancer l'action de la pesanteur. C'est un ensemble, encore difficile à démêler, de forces physiques et psychiques. Mais de tels faits, quelque extravagants qu'ils puissent paraître, méritent d'entrer dans le cadre des observations scientifiques. Il est même probable qu'ils concourront puissamment à élucider le problème, capital pour nous, de la nature de l'âme humaine.

Après la fin de cette séance du 27 juillet 1897, comme je désirais revoir encore une lévitation de table en pleine lumière, on a fait la chaîne debout, mains légèrement posées sur la table. Celle-ci se mit à osciller, puis elle s'éleva à cinquante centimètres du sol, y resta quelques secondes, tous les assistants étant debout, et retomba lourdement¹⁷.

¹⁷ Les comptes rendus des séances de Montfort-L'amaury ont fait le sujet d'un remarquable ouvrage de M. Guillaume de Fontenay : *A propos d'Eusapia Paladino*. Un vol. In-8° illustré, Paris, 1898.

M. G. de Fontenay a pu réussir plusieurs photographies au magnésium. J'en reproduis deux ici (Pl.VI). Cinq expérimentateurs, qui sont, de gauche à droite : M. Blech, Mme Z. Blech, Eusapia, moi, Mlle Blech. Dans la première, la table pose sur le parquet. Dans la seconde, elle flotte en l'air, à la hauteur des bras, à 25 centimètres environ à gauche, à 20 centimètres à droite. J'ai mon pied droit appuyé sur ceux d'Eusapia et la main droite sur ses genoux. De la main gauche, je tiens sa main gauche. Toutes les autres mains sont au-dessus de la table. Il est donc de toute impossibilité qu'elle agisse musculairement. Ce document photographique confirme celui de la planche I et II me semble difficile de n'en pas reconnaître l'irréfutable valeur documentaire¹⁸.

Depuis cette séance mon plus vif désir était de voir les mêmes expériences reproduites *chez moi*. Malgré tous les soins apportés dans mes observations, plusieurs objections pouvaient être émises contre la certitude absolue des phénomènes. La plus importante provenait de l'existence du petit cabinet noir. Personnellement, j'étais sûr de la parfaite honnêteté de l'honorable famille Blech, et je ne pouvais accepter l'idée d'un compérage quelconque de l'un de ses membres. Mais l'opinion des lecteurs du procès-verbal pouvait ne pas être aussi fermement assurée. Il n'était pas *impossible* qu'à l'insu même de cette famille quelqu'un, de connivence avec le médium, se fût glissé dans la pièce à la faveur de l'obscurité et n'eût produit les phénomènes.

Un complice entièrement vêtu de noir et marchant nus pieds aurait pu tenir les instruments en l'air, les mettre en mouvement, produire les attouchements, faire mouvoir le masque noir au bout d'une tringle, etc...

Cette objection pouvait être vérifiée et annihilée en renouvelant les expériences chez moi, dans une pièce m'appartenant et où je serais absolument certain que nul compère ne pourrait entrer. Je disposerais moi-même le rideau, je placerais les meubles, je serais certain qu'Eusapia est arrivée seule chez moi, on la prierait de se dévêtir et de se revêtir en présence de deux examinatrices, et toute supposition de fraude étrangère à sa propre personne serait ainsi anéantie.

A cette époque (1898), je préparais pour les *Annales politiques et littéraires* les articles sur les phénomènes psychiques dont la révision, revue et complétée, a formé ensuite mon ouvrage *L'Inconnu*. L'éminent et sympathique directeur de cette revue, Adolphe Brisson, s'empressa d'examiner avec moi les meilleurs moyens de réaliser ce projet d'expériences personnelles. Sur notre invitation, Eusapia est venue passer à Paris le mois de novembre 1898, et nous consacrer spécialement huit soirées : les 10, 12, 14, 16, 19, 21, 25 et 28 novembre. Nous y avons invité quelques amis. Chacune de ces séances a été l'objet de procès-verbaux par plusieurs des assistants, notamment par MM. Charles Richet, A. de Rochas, Victorien Sardou, Jules Claretie, Adolphe Brisson, René Baschet, Arthur Lévy, Gustave Le Bon, Gaston Méry, G. Delanne, G. de Fontenay, G. Armelin, André Bloch, etc.

Nous nous sommes installés dans mon salon de l'avenue de l'Observatoire, à Paris, et il n'y a eu d'autre arrangement que de tendre deux rideaux dans un coin, devant l'angle de deux murs, formant une sorte de cabinet triangulaire, dont les murs sont pleins, sans porte ni fenêtre, et dont la face est fermée par ces deux rideaux allant du plafond au plancher et se joignant au centre.

C'est *devant* cette sorte de cabinet que le médium s'assied, avec une table de bois blanc, de cuisine, devant lui. Derrière le rideau, sur la plinthe de l'avant-corps d'une bibliothèque et sur une table, nous avons placé une guitare, un violon, un tambour de basque, un accordéon, une boîte à musique, des coussins et quelques menus objets, qui doivent être agités, saisis, lancés par

¹⁸ Les places n'ont pas toujours été celles de ces photographies. Ainsi lors de la production de l'empreinte M. G. de Fontenay était à la droite d'Eusapia, et M. Blech à ce bout-ci de la table.

la force inconnue.

Le premier résultat de ces séances de Paris, chez moi, a été d'établir d'une façon absolue, que l'hypothèse d'un compère est inadmissible et doit être absolument éliminée. Eusapia agit seule.

La cinquième séance m'a, de plus, conduit à penser que les phénomènes ont lieu (tout au moins un certain nombre) lorsque les mains d'Eusapia sont rigoureusement tenues par deux contrôleurs, que ce n'est pas avec ses mains qu'elle agit, en général, malgré certaines tricheries possibles. Il faudrait admettre (ô hérésie abominable !) qu'il se forme une troisième main... en rapport organique avec elle !...

Avant chaque séance, Eusapia s'est dévêtue et rhabillée devant deux dames chargées de constater qu'elle ne cache aucun truc sous ses vêtements. Il serait un peu long d'entrer dans tous les détails de ces huit séances, et ce serait recommencer en partie ce qui a déjà été exposé au premier chapitre ainsi que dans les pages que l'on vient de lire. Mais il n'est pas sans intérêt de donner ici l'appréciation de plusieurs des expérimentateurs, en reproduisant quelques-uns des procès-verbaux. Je commencerai par celui de M. Arthur Lévy, parce qu'il décrit complètement l'installation, l'impression produite par le médium, et la plupart des faits observés.

Rapport de M. Arthur Lévy

Séance du 16 novembre

Ce que je vais raconter, je l'ai vu hier chez vous. Je l'ai vu avec méfiance, observant tout ce qui aurait pu ressembler à une tromperie, et après l'avoir vu, c'est tellement en dehors des faits que nous sommes habitués à concevoir, que je me demande encore si je l'ai vu. Cependant il me faut bien convenir, avec moi-même, que je n'ai pas rêvé.

Arrivé chez vous, dans votre salon, j'ai retrouvé les meubles, l'arrangement d'habitude. Un seul changement se remarquait à gauche, en entrant, où deux rideaux de reps épais, gris et vert, cachaient une encoignure. Devant cette sorte d'alcôve devait opérer Eusapia. C'était le coin mystérieux ; je l'ai visité minutieusement. Il y avait là un petit guéridon découvert, un tambour de basque, un violon, un accordéon, des castagnettes et un ou deux coussins. Après cette visite de sûreté, il était certain qu'en cet endroit, du moins, il n'y avait aucune préparation, et qu'aucune communication n'était possible avec le dehors. Je me hâte de dire qu'à partir de ce moment jusqu'à la fin des expériences, nous n'avons pas quitté d'une minute la pièce et que nous avons eu pour ainsi dire les yeux constamment fixés sur cette encoignure, dont les rideaux, du reste, étaient toujours entr'ouverts.

Quelques instants après, arrive Eusapia fameuse Eusapia. Comme presque toujours, aspect tout différent de l'idée que je m'étais faite de sa personne sans la connaître. Où je m'attendais à voir, – je ne sais trop pourquoi, par exemple, – une femme grande, maigre, au regard fixe, perçant, aux mains osseuses, aux gestes saccadés, mus par des nerfs sans cesse tressautant sous une tension perpétuelle, je trouvais une femme dans la quarantaine, plutôt grassouillette, tranquille, à la main moelleuse, aux gestes simples, un peu raccourcis, en tout, l'air d'une bonne bourgeoise. Deux choses cependant retiennent l'attention. D'abord, des yeux chargés de feux bizarres, crépitant dans le fond de l'orbite. On dirait un foyer de phosphorescences brèves, tantôt bleuâtres, tantôt dorées. Si je ne craignais la métaphore trop facile quand il s'agit d'une Napolitaine, je dirais que son regard apparaît comme les laves lointaines du Vésuve, en une nuit obscure. L'autre particularité est une bouche aux étranges contours. On ne sait si elle sourit, souffre ou dédaigne. Ces impressions frappent presque en même temps, sans qu'on sache à laquelle s'arrêter ; peut-être trouverait-on là l'indication des forces qui s'agitent en elle, et dont elle n'est pas maîtresse.

Elle s'assied, parle de toutes les banalités de la conversation, avec une voix douce, chantante, comme beaucoup de femmes de son pays. Elle se compose une langue difficile pour elle, non

moins difficile pour les autres, car ce n'est ni du français, ni de l'italien. Elle fait des efforts pénibles pour se faire comprendre, et elle y parvient par la mimique, par la volonté d'obtenir ce qu'elle veut. Cependant, une irritation persistante de la gorge, comme une poussée de sang revenant à courts intervalles, la force à tousser, à demander à boire. J'avoue que ces accès, où elle devenait toute rouge, me causèrent une grande perplexité. Allions-nous avoir l'inévitable indisposition du ténor rare, le jour où il doit se faire entendre ? Il n'en était rien, heureusement. C'était plutôt un signe contraire, comme un avant-coureur de l'excitation extrême qui allait l'envahir ce soir-là. En effet, il est très remarquable que, dès l'instant où elle se mit... comment dirai-je ?... en état de travail, la toux, l'irritation de la gorge avaient complètement disparu.

Sur de la laine noire, disons-le, sur le pantalon d'un des assistants, Eusapia nous fait remarquer sur ses doigts des espèces de diaphanéités, formant un second contour déformé, allongé. C'est, nous dit-elle, le signe qu'elle va jouir de grands moyens.

Tout en causant, on apporte un pèse-lettre sur la table. Abaisant ses mains de chaque côté du pèse-lettre, et à une distance de dix centimètres, elle lui impose une charge qui pousse l'aiguille au nombre 35 gravé sur le cadran indicateur de la pesée. Eusapia, elle-même, invitait à constater qu'elle n'avait nullement, comme on pourrait le croire, un cheveu allant d'une main à l'autre, et avec lequel elle pourrait frauduleusement appuyer sur le plan du pèse-lettre. Ceci se passait à la clarté de toutes les lumières du salon. Ensuite commença la série des expériences.

On se mit autour d'une table rectangulaire en bois blanc, table vulgaire de cuisine. Nous étions six en tout. Contre les rideaux, à l'un des bouts étroits de la table, Eusapia ; à sa gauche, contre les rideaux également, M. Georges Mathieu, ingénieur agronome à l'Observatoire de Juvisy ; ma femme ; M. Flammarion à l'autre extrémité, face à Eusapia ; Mme Flammarion ; enfin moi, qui me trouve ainsi à la droite d'Eusapia, et aussi contre le rideau. M. Mathieu et moi, nous tenons chacun une main du médium appuyée sur un genou, et de plus Eusapia met un pied sur le nôtre. Aucun de ses mouvements, ni des jambes, ni des bras, ne peut, par conséquent, nous échapper. Donc, à cette femme, il faut bien l'observer, il ne reste l'usage que de sa tête, puis de son buste, privé de bras, et pressé absolument contre nos épaules.

On appuie les mains sur la table. En peu d'instant, celle-ci oscille, se tient sur un pied, frappe à terre, se cabre, se soulève entièrement, tantôt à vingt, tantôt à trente centimètres du sol. Eusapia pousse un cri aigu, semblable à un cri de joie, de délivrance ; le rideau, derrière elle, se gonfle, et, tout boursoufflé, s'avance jusque sur la table. D'autres coups sont frappés, dans la table, et simultanément dans le plancher à une distance de trois mètres de nous environ. Tout ceci en pleine lumière.

Excitée déjà, d'une voix suppliante, à mots entrecoupés, Eusapia demande qu'on atténue la lumière : elle ne peut en supporter l'éclat dans les yeux, elle affirme qu'elle est gênée, elle veut qu'on se dépêche, car, ajoute-t-elle, on va voir de belles choses. Après que l'un de nous a placé la lampe par terre, derrière le piano, dans l'angle opposé de la place où nous sommes (à 7 mètres 50 de distance environ) Eusapia ne voit plus la lumière, elle est satisfaite ; mais nous distinguons nos visages, le sien et nos mains. Qu'on n'oublie pas que M. Mathieu et moi, nous avons chacun un pied du médium sur le nôtre, que nous tenons ses mains et ses genoux, que nous serrons ses épaules.

La table vacille toujours, fait des soubresauts. Eusapia nous appelle : au-dessus de sa tête, apparaît une main, petite, comme d'une fillette de quinze ans, la paume en avant, les doigts joints, le pouce écarté. La couleur de cette main est livide ; la forme n'en est pas rigide, fluide non plus ; on dirait plutôt une main de grande poupée, en peau bourrée de son.

Lorsque, pour disparaître, la main se retire de l'éclairement, est-ce un effet d'optique ? Elle semble se déformer, comme si les doigts se cassaient, en commençant par le pouce. M. M... est

poussé violemment par une force agissant derrière le rideau. Il est pressé par une main vigoureuse, dit-il. Sa chaise aussi est poussée. On lui tire les cheveux.

Pendant qu'il se plaint des violences qu'on exerce sur lui, nous entendons le son du tambour de basque qui est ensuite projeté vivement sur la table. Puis arrive de la même manière le violon dont on entend pincer les cordes. Je prends le tambour et demande à l'invisible s'il veut le prendre. Je sens qu'une main saisit l'instrument. Je ne veux pas le lâcher. Une lutte s'engage entre moi et une force que je juge considérable. Dans le tiraillement, un effort violent me pousse le tambour dans la main, jusqu'à faire pénétrer dans les chairs les petites cymbales. Je sens une vive douleur, et le sang qui s'échappe abondamment. Je lâche prise. A la lumière, tout à l'heure, je pourrai constater qu'en dessous du pouce droit j'ai une entaille profonde, sur une largeur de deux centimètres. La table continue à vaciller, à frapper le parquet à coups redoublés, l'accordéon est jeté sur la table. Je le prends par sa partie inférieure, et demande à l'invisible s'il peut le tirer par l'autre bout, de façon à en jouer ; le rideau s'avance, le soufflet de l'accordéon est tiré et refoulé méthodiquement, les touches sont soulevées, et l'on entend plusieurs notes différentes.

Eusapia pousse des cris répétés, des sortes de râlements ; elle est en proie à des contorsions nerveuses et comme si elle appelait du secours s'écrie : « La catena ! La catena ! » Nous faisons donc la chaîne en nous tenant les mains. Puis, de même qu'elle défierait un monstre, elle se tourne, le regard enflammé, vers un énorme divan, et *celui-ci s'avance vers nous*. Elle le regarde, avec un rire satanique. Enfin elle souffle sur le divan qui rétrograde docilement.

Eusapia, abattue, demeure relativement calme. Elle est oppressée ; son sein se soulève violemment ; elle couche sa tête sur mon épaule. M. M..., excédé des coups dont il est constamment l'objet, demande à changer de place ; je la prends. Il permute avec Mme F... qui occupe donc la droite d'Eusapia tandis que je suis à sa gauche. Et toujours Mme F... et moi, nous tenons pieds, mains et genoux du médium.

M. F... apporte une carafe et un verre au milieu de la table. Par les brusques mouvements de celle-ci, l'eau se répand de la carafe renversée. Le médium demande impérativement qu'on essuie le liquide, l'eau sur la table l'offusque, la gêne, la paralyse, dit-elle. M. F... demande à l'invisible s'il peut verser de l'eau dans le verre. Après quelques instants, le rideau s'avance, la carafe est saisie, et le verre se trouve à moitié rempli. Cela à deux reprises différentes.

Mme F... ne pouvant supporter plus longtemps les attouchements continuels qui lui viennent à travers le rideau, change de place avec son mari. Je place sur la table ma montre qui est à répétition. Je prie l'invisible de la faire sonner. Le système de sonnerie est très difficile à connaître, délicat à faire fonctionner, même pour moi qui en ai l'usage journalier. Il consiste en un petit tube coupé en deux et dont une moitié glisse à plat sur l'autre. Il n'y a, en réalité, qu'une saillie d'un demi-millimètre d'épaisseur de tube, sur laquelle il faut nécessairement presser avec l'ongle et pousser très loin pour provoquer la sonnerie. La montre est bientôt prise. On entend tourner le remontoir. La montre revient sur la table sans avoir sonné.

Nouvelle prière de faire sonner. La montre est reprise ; on entend que le boîtier s'ouvre et se referme. J'affirme que je ne peux ouvrir ce boîtier avec mes mains, il me faut le secours d'un outil en fer comme levier. La montre revient encore sans avoir sonné.

J'avoue que j'éprouvais un désenchantement. Je sentais que j'allais avoir un doute sur l'étendue du pouvoir occulte qui s'était cependant manifesté si évidemment. Pourquoi ne pouvait-il faire sonner cette montre ? Avais-je dépassé, avec ma demande, les limites de ses capacités ? Allais-je être la cause que tous les phénomènes certains dont nous avons été témoins perdraient la moitié de leur valeur ? A haute voix, je dis : « Dois-je indiquer de quelle façon s'opère la sonnerie ? – Non, non, répond vivement Eusapia, il le fera ! » Je consigne ici qu'au moment où je proposais d'indiquer le système, passa à travers mon esprit la manière dont on poussait le petit tube.

Aussitôt la montre est reprise sur la table, et très distinctement, à trois reprises, on entendit sonner dix heures trois quarts.

Eusapia donnait des signes visibles de grande fatigue, ses mains brûlantes se crispaient, elle soupirait bruyamment, cherchant la respiration au fond de sa poitrine, son pied quittait momentanément le mien, grattait le parquet, le frottait par des allées et venues dans le sens de la longueur. C'étaient des cris haletants ; rauques, des renversements d'épaules, des ricanements, le canapé s'avavançait à son regard, reculait à son souffle, tous les instruments sont jetés pêle-mêle sur la table, le tambour de basque s'élève presque à hauteur du plafond, les coussins nous arrivent, bousculant tout ce qui est sur la table, M. M... est renversé de sa chaise ; celle-ci, lourde chaise de salle à manger, en noyer, avec siège rembourré, se lève en l'air, arrive sur la table avec fracas, puis est poussée hors de la table.

Eusapia est crispée, est émue. Nous avons pitié d'elle. Nous la prions de s'arrêter. « Non! Non! S'écrie-t-elle. Elle se lève, nous avec elle, *la table quitte la terre, atteint la hauteur de soixante centimètres* puis retombe bruyamment.

Eusapia anéantie s'affaisse sur sa chaise. Nous demeurons ahuris, consternés, troublés, la tête serrée comme dans une atmosphère chargée d'électricité. M. F... calme, avec beaucoup de précautions, l'agitation d'Eusapia. Après un quart d'heure environ, elle revient enfin à elle. Sous les lumières ranimées, on la voit indiciblement transfigurée. L'œil morne, le visage diminué de la moitié de son volume, les doigts tremblants, dans lesquels elle sent des aiguilles qu'elle voudrait qu'on lui arrache. Petit à petit, elle reprend complètement ses sens. Elle paraît ne se souvenir de rien, ne rien comprendre à nos étonnements. Cela lui est aussi étranger que si elle n'avait pas assisté à la séance. Elle ne s'y intéresse point. Pour elle, il semblerait qu'on parle de choses dont elle n'a pas la première notion.

Qu'est-ce que nous avons vu ? Mystère des mystères ! De complicité, de fraudes, nous avons pris toutes les précautions pour n'en être pas dupes. Des forces surhumaines agissant près de nous, si près qu'on eût senti même le souffle d'un être vivant, s'il y en avait eu, voilà ce qui s'est passé sous nos yeux, durant deux grandes heures.

Et quand le doute se présente, il faut conclure, vu les conditions où nous étions, que la machination nécessaire à produire de tels effets, serait au moins aussi phénoménale que ces effets eux-mêmes. Qu'était-ce ?

Je n'ai à donner, quant à présent, aucun commentaire à ces rapports des assistants. L'essentiel, me semble-t-il, est de laisser à chacun son exposition et son appréciation personnelles. Il en sera de même pour les procès-verbaux qui vont suivre. Je reproduirai les principaux. Malgré quelques répétitions inévitables, on les lira certainement avec un vif intérêt, étant donnée la haute valeur intellectuelle des observateurs.

Rapport de M. Adolphe Brisson

Séance du 10 novembre

Assistaient à cette séance, outre les maîtres de la maison : M. le prof. Richet, M. et M^{me} Ad. Brisson, madame Fourton, M. André Bloch, M. Georges Mathieu.

Voici les faits que j'ai observés personnellement, avec les plus grands soins.

Je n'ai pas cessé de tenir dans ma main droite la main gauche d'Eusapia ou de sentir son contact. Le contact ne s'est interrompu que deux fois, au moment où le Dr Richet a senti une piqûre au bras. La main d'Eusapia, décrivant des mouvements violents m'a échappé, mais je l'ai ressaisie, après deux ou trois secondes.

1° La séance commencée, au bout de dix minutes environ, la table s'est soulevée du côté d'Eusapia, deux de ses pieds quittant le sol en même temps.

2° Cinq minutes plus tard, le rideau s'est gonflé, comme s'il eût été poussé par une forte brise. Ma main, tenant toujours celle d'Eusapia, a pressé doucement le rideau, et j'ai éprouvé une résistance, absolument comme si j'eusse pressé une voile de bateau tendue par le vent.

3° Non seulement le rideau s'est gonflé, formant poche, mais le bord du rideau touchant la fenêtre s'est écarté et retiré comme s'il eût été relevé par une embrasse invisible, dessinant à peu près ce mouvement.



4° Le rideau, se gonflant de nouveau, prit la forme d'un nez ou d'un bec d'aigle, saillant au-dessus de la table d'environ 20 ou 25 centimètres. Cette figure a été visible pendant quelques secondes.

5° Nous avons entendu, derrière le rideau, le bruit d'un meuble roulant sur le parquet ; d'une première poussée il est arrivé près de moi ; une seconde poussée l'a renversé les pieds en l'air, dans cette position. C'était une lourde chaise rembourrée. D'autres poussées l'ont remuée, soulevée, et lui ont imprimé des sursauts ; finalement elle est restée à peu près à l'endroit où elle était tombée.



6° Nous avons entendu le bruit de deux ou trois objets tombant à terre (il s'agit des objets placés derrière le rideau, sur le guéridon). Le rideau s'est écarté par le milieu, et le petit violon est apparu dans la pénombre. Soutenu dans l'espace comme par une main invisible, il s'est avancé doucement au-dessus de notre table, où il s'est abattu sur ma main et sur celle de ma voisine de gauche¹⁹. A deux reprises, le violon s'est soulevé de la table et y est retombé aussitôt, effectuant un saut violent, à la façon d'un poisson qui se remue sur le sable. Puis il a glissé à terre, où il est demeuré sans mouvement jusqu'à la fin de la séance.

7° Un nouveau roulement a été entendu derrière le rideau. Cette fois, c'était le guéridon. Un premier effort, très énergique, l'a fait monter à demi sur notre table ; un second effort l'y a poussé tout à fait et il s'est porté sur mes avant-bras.

8° A plusieurs reprises, j'ai senti distinctement des coups légers qui m'étaient portés dans le flanc droit comme avec la pointe d'un instrument aigu. Mais la vérité m'oblige à déclarer que ces coups ne se sont plus produits, après que les pieds d'Eusapia ont été tenus sous la table par M. Bloch. Je signale cette corrélation sans en tirer aucune présomption contre la loyauté d'Eusapia : j'ai d'autant moins de raisons de la suspecter que son pied gauche n'a pas quitté mon pied droit pendant toute la séance.

Rapport de M. Victorien Sardou

¹⁹ A la séance suivante, du 12 novembre, M. Antoniadis écrit, avec un excellent croquis à l'appui : « Phénomène observé avec une certitude absolue : le violon a été lancé sur la table, de 50 centimètres au-dessus de la tête d'Eusapia. »

Séance du 19 novembre

Assistaient à cette séance, outre les maîtres de la maison : M. V. Sardou, M. et M^{me} Brisson, M. A. de Rochas, M. le prof. Richet, M. G. de Fontenay, M. Gaston Méry, M^{me} Fourton, M. et M^{lle} des Varennes.

Je ne relaterai ici que les phénomènes contrôlés par moi personnellement dans la séance de samedi dernier. Je ne dis rien, par conséquent, de la disposition du local, des expérimentateurs, ni des faits qui se sont produits d'abord dans l'obscurité et qui ont pu être constatés par tous les assistants : tels que craquements dans la table, soulèvements, déplacements de cette table, coups frappés ; etc. ; projection du rideau sur la table, apport du violon, du tambourin, etc., etc.

Eusapia m'ayant invité à prendre à côté d'elle la place de M. Brisson, je me suis assis à sa gauche, tandis que vous conserviez votre place à sa droite. J'ai pris sa main gauche dans ma main droite, tandis que ma main gauche posée sur la table était en contact avec celle de ma voisine, le médium insistant à diverses reprises pour que la chaîne ne fût pas rompue. Son pied gauche reposait sur mon pied droit ; toute la durée de l'expérience, je n'ai pas cessé, une seconde, de tenir toujours sa main dans la mienne, qu'elle serrait fortement, et qui l'a accompagnée dans tous ses mouvements, de même que son pied n'a jamais cessé d'être en contact avec le mien. Je n'ai cessé de m'associer à tous ses frottements sur le parquet, déplacements, contractions, crispations, etc., qui n'ont jamais eu rien de suspect et de nature à expliquer les faits qui se sont produits, à côté de moi, derrière moi, autour de moi, et sur moi !

Tout d'abord, et moins d'une minute après mon installation à la gauche du médium, celui des deux rideaux qui était le plus rapproché de moi s'est gonflé et m'a frôlé, comme il l'eût fait sous une bouffée de vent ; puis à trois reprises j'ai senti, sur le flanc droit, une pression de courte durée, mais très sensible. A ce moment-là, nous n'étions pas dans l'obscurité, et il y avait assez de lumière pour que les deux rideaux, la table, les visages et les mains de tous les assistants fussent parfaitement visibles. Après de vives contractions nerveuses, et des efforts, des poussées énergiques d'Eusapia, absolument conformes à tout ce que j'ai vu en pareil cas, et qui n'étonnent que ceux qui n'ont guère étudié ces phénomènes, le rideau le plus rapproché de moi fut subitement et avec une force d'impulsion surprenante, projeté entre Eusapia et moi, dans la direction de la table, assez loin pour me cacher entièrement le visage du médium ; et le violon, qui avant mon installation avait été replacé, avec le tambourin, dans la chambre obscure, fut lancé au milieu de la table, comme par un bras invisible qui, à cet effet, aurait soulevé et entraîné avec lui le rideau.

Après quoi, le rideau revint de lui-même à sa position première, mais non pas complètement ; car il demeura un peu gonflé entre Eusapia et moi, un de ses plis reposant sur le bord de la table, de mon côté.

Alors, vous avez pris le violon et l'avez présenté à une distance telle de l'écartement des deux rideaux, qu'il fut entièrement visible pour les assistants et vous avez invité l'agent occulte à le reprendre.

Ce qui a eu lieu, cet agent mystérieux le ramenant à lui dans la chambre obscure, avec autant de volonté qu'il en avait mis à l'apporter.

Le violon alors est tombé sur le parquet derrière les rideaux. Le plus rapproché de moi a repris sa position verticale, et j'ai entendu pendant un certain temps, à ma droite, sur le parquet, derrière les rideaux, un remue-ménage du violon, du tambourin, déplacés, tirés, soulevés, froissés, et résonnant... *sans qu'il fût possible d'attribuer aucune de ces manifestations à Eusapia*, dont le pied était alors immobile et fortement serré contre le mien.

Peu après, j'ai senti contre ma jambe droite, derrière le rideau, le frôlement d'un corps dur qui s'efforçait de grimper sur moi, et j'ai pensé que c'était le violon. C'était lui, en effet, qui, après

un effort infructueux pour monter plus haut que mon genou, est retombé avec bruit sur le parquet. J'ai presque immédiatement senti à la hanche droite une nouvelle pression que j'ai signalée. De votre main gauche dégagée de la chaîne, vous avez fait trois fois, dans ma direction, le geste d'un chef d'orchestre agitant son bâton. Et chaque fois, avec une précision parfaite, j'ai senti, sur le flanc, la répercussion du coup exactement rythmé sur votre geste, et après un retard d'une seconde tout au plus, qui m'a paru correspondre exactement au temps qu'il eût fallu pour que la transmission d'une bille de billard ou d'une paume se fit de vous à moi.

Quelqu'un, le docteur Richet, je crois, ayant alors parlé de coups frappés sur l'épaule d'expérimentateurs où se fait bien sentir l'action et la configuration d'une main invisible, comme preuve à l'appui de son dire, j'ai reçu successivement trois coups sur l'épaule gauche, (c'est-à-dire la plus éloignée du rideau et du médium.) plus violents que les précédents et, cette fois, l'empreinte des cinq doigts fortement appuyés était très sensible. Puis un dernier coup à plat, appliqué sur le milieu du dos, sans me faire aucun mal, fut néanmoins assez fort pour m'incliner, malgré moi, vers la table !

Quelques instants après, ma chaise, remuée sous moi, glissa sur le parquet, et fut déplacée de façon à me faire tourner un peu le dos à la chambre obscure.

Je laisse aux autres témoins le soin de dire le résultat de leurs observations personnelles : Comment, par exemple, le violon ayant été ramassé par vous sur le parquet et replacé sur la table, fut présenté par Mme Brisson, comme vous l'aviez fait précédemment, et enlevé de la même manière à la vue de tous, tandis que je tenais la main gauche d'Eusapia, vous sa main droite, et que de la main qui vous restait libre vous serriez le poignet de la main gauche !

Je ne dis rien, non plus, d'un serrement de main dans la fente du rideau, n'en ayant rien vu.

Mais ce que j'ai bien vu par exemple, c'est l'apparition subite de trois petites lumières très vives, très promptement éteintes entre ma voisine et moi, sortes de feux follets, pareils à des étincelles électriques et se déplaçant avec une grande rapidité.

Bref, je ne puis que répéter ici ce que j'ai dit au cours de ces expériences : « Si je n'étais pas convaincu depuis quarante ans, je le serais ce soir. »

Rapport de M. Jules Claretie

Séance du 25 Novembre

Assistaient à cette séance, outre les maîtres de la maison : M. Jules Claretie et son fils, M. Brisson, M. Louis Vignon, M^{me} Fourton, M^{me} Gagneur, M. G. Delanne, M. René Baschet, M. et M^{me} Basilewski, M. Mairet, photographe.

... Je ne note mes impressions qu'à partir du moment où Eusapia, qui m'avait pris la main alors que M. Brisson était encore assis auprès d'elle, m'a demandé de le remplacer. Je suis certain de n'avoir pas quitté la main d'Eusapia durant toutes les expériences. J'ai constamment eu la sensation de sentir son pied appuyé sur le mien, le talon étant perceptible. Je ne crois pas avoir à aucun moment desserré les doigts, et pu laisser libre la main que je tenais.

Ce qui m'a frappé, c'est le battement des artères du bout des doigts d'Eusapia ; le sang battait la fièvre, précipitamment. J'étais placé à côté du rideau. Qu'il fût tiré de droite à gauche ou de gauche à droite, c'est tout simple. Ce que je ne m'explique pas, c'est qu'il pût se gonfler jusqu'à déborder sur la table comme une voile enflée par le vent.

J'ai d'abord senti dans le côté droit un petit coup léger. Puis, *à travers le rideau*, deux doigts m'ont saisi et pincé la joue. La pression des deux doigts était évidente. Un coup plus violent que le premier, m'a atteint à l'épaule droite, comme venu d'un corps dur, carré. Ma chaise a par deux fois bougé, tourné, en arrière d'abord, puis en avant.

Ces deux doigts qui m'ont pincé la joue, je les avais sentis avant de prendre place à côté

d'Eusapia lorsque je tendais, à travers le rideau, le petit livre blanc que m'avait donné M. Flammarion. Ce livre a été pris par *deux doigts nus* (je dis nus, parce que les plis du rideau ne les couvraient pas) et a disparu. Je n'ai pas vu ces doigts, je les ai touchés, ou ils m'ont touché, comme on voudra. Mon fils a tendu et donné de même un porte-cigares, en cuir, saisi de la même manière.

Une personne de l'assistance a vu une petite boîte à musique carrée, et assez lourde, disparaître de façon identique. Presque immédiatement, la boîte a été rejetée de notre côté avec une certaine violence, et je puis d'autant plus parler de la force de la projection et du poids de l'objet, qu'il vint me frapper au-dessous de l'œil que ce matin encore j'en porte la trace trop visible et j'en ressens la douleur. – Je ne comprendrais pas qu'une femme assise à mon côté pût avoir la force de lancer avec une telle vigueur une boîte qui, pour ainsi frapper, devait venir d'assez loin.

Je fais remarquer pourtant que tous les phénomènes se produisent du même côté et derrière le rideau, par le rideau, si l'on veut. J'ai vu tomber des branchettes de feuillage sur la table, mais elles venaient du côté dudit rideau. Quelques personnes assurent avoir vu une brindille verte venir par la fenêtre ouverte sur la rue Cassini. Cela, non, je ne l'ai pas vu.

Il y avait, derrière le rideau, un petit guéridon, très rapproché de moi. Eusapia me prend la main et aplanie ma main, tenue par la sienne, sur le guéridon. Je sens le guéridon vaciller, bouger. A un moment donné, je crois sentir deux mains près et sur la mienne. Je ne me trompe pas ; mais cette seconde main est celle de M. Flammarion qui tient, de son côté, la main du médium. Le guéridon s'anime. Il quitte le plancher, il s'élève. J'en ai la sensation d'abord ; puis, le rideau s'étant soulevé et comme étalé sur la table, je vois distinctement ce qui se passe derrière lui : le guéridon se meut ; il monte, il descend.

Tout à coup il s'élève en se penchant et revient vers moi, sur moi, non plus vertical, mais pris entre la table et moi dans une position horizontale, assez puissamment pour me forcer à reculer, à *m'effacer*, à essayer de repousser ma chaise pour laisser passer ce meuble mouvant qui semble se débattre entre la table et moi. On dirait un être animé luttant contre un obstacle, voulant passer ou voulant marcher et ne le pouvant pas, arrêté par la table ou par moi. A un moment donné, le guéridon est sur mes genoux et il bouge, il se débat, je répète le mot, sans que je puisse m'expliquer quelle force le fait mouvoir.

Et cette force est grande. Littéralement, le petit meuble me repousse et je me rejette vainement en arrière pour le laisser passer.

Des assistants, M. Baschet entre autres, m'ont dit qu'à ce moment il est sur deux doigts. Deux doigts d'Eusapia pousser le guéridon !²⁰ Mais moi qui n'ai pas quitté sa main gauche, ni son pied, moi qui avais le guéridon, très visible dans la demi-obscurité à laquelle nous nous étions habitués, je n'ai rien vu ni senti aucun effort d'Eusapia.

J'aurais voulu que des phénomènes *lumineux* se produisissent, des apparitions de clartés, de feux soudains. M. Flammarion espérait que nous allions en voir. Il les demandait. Mais Eusapia était visiblement fatiguée par cette longue et très intéressante séance. Elle demandait un *poco di luce*. La lumière fut rallumée. Tout était fini.

Ce matin, je me rappelle avec une sorte de curiosité toujours anxieuse les moindres détails de cette si captivante soirée. Quand nous nous sommes retrouvés devant l'Observatoire, en quittant nos aimables hôtes, je me demandais si j'avais rêvé. Mais je me disais : « Il y a là des habiletés de prestidigitatrice, des trucs de théâtre. » Mon fils me rappelait les prodiges d'adresse des frères Isola. Ce matin, chose singulière, la réflexion me rend plus perplexe à la fois et moins incrédule.

²⁰ « Ceci est absolu », me dit mon fils qui relit ces lignes.

Il y a peut-être, il y a sans doute là une force inconnue qu'on étudiera, utilisera peut-être un jour. Je n'oserais plus nier. Il ne s'agit pas de magnétisme animal, c'est autre chose, je ne sais quoi !

Un *quid divinum*, bien que la science doive l'analyser, le cataloguer un jour. Ce qui m'a encore le plus étonné peut-être, c'est ce rideau gonflé comme une voile ! D'où venait le souffle ? Il eût fallu une véritable brise pour animer cela. Du reste, je ne discute pas, je dépose. J'ai vu cela, je l'ai bien vu. J'y penserai longtemps. Je ne conclus pas. Je chercherai une explication. Il est possible que je la trouve. Mais ce qui est certain, c'est que nous devons être modestes devant tout ce qui nous paraît immédiatement inexplicable, et qu'avant d'affirmer ou de nier, il faut attendre. En attendant, je pense, en tâtant mon maxillaire droit un peu endolori, au vers de Regnard, et je le défigure en songeant à la petite boîte un peu dure : « *Je vois que c'est un corps et non pas un esprit.* »

Rapport de M. le Dr Gustave Le Bon

Séance du 28 novembre

Assistaient à cette séance, outre les maîtres de la maison : M. et M^{me} Brisson, MM. Gustave Le Bon, Baschet, de Sergines, Louis Vignon, Laurent, Ed. de Rothschild, Delanne, Bloch, Mathieu, Ephrussi, M^{me} la C^{tesse} de Chevigné, MM^{mes} Gagneur, Syamour, Fourton, Basilewska, Bisschofsheim.

Eusapia est, sans contredit, un merveilleux sujet. J'ai été très frappé de voir que, pendant que je lui tenais la main, elle jouait sur un tambourin imaginaire auquel répondaient les sons du tambourin placé derrière le rideau. Ici je ne vois pas de truc possible, pas plus que pour la table.

Mon porte-cigarettes a été saisi par une main très vigoureuse, qui m'a tordu très énergiquement l'objet dans la main. Je fais mes réserves et demande à revoir. Le phénomène serait si singulier et tellement en dehors de ce que nous pouvons comprendre, qu'il faut d'abord tenter les explications naturelles. Or :

1° *Impossible* que ce soit Eusapia. Je tenais une main et voyais l'autre bras, et j'ai placé le porte-cigarettes dans une telle position que même avec les deux bras libres elle n'eût pu produire le phénomène.

2° Il n'est pas probable que ce soit un compère ; mais n'est-il pas possible que l'inconscient d'Eusapia ait suggéré à l'inconscient d'une personne près du rideau de passer la main derrière et d'opérer ? Tout le monde serait de bonne foi, mais trompé par l'inconscient. Il faudrait vérifier ce point capital, car aucune expérience ne vaudrait celle-ci *démontrée*.

Ne pourrait-on retarder le départ d'Eusapia ? Nous ne retrouverons pas une occasion pareille, et il faudrait bien éclaircir le phénomène de la main.

La table, évidemment, s'est soulevée ; mais c'est un phénomène physique facile à admettre. La main qui vient prendre mon porte-cigarettes fait un acte de volonté impliquant une intelligence, et c'est tout autre chose. Eusapia pourrait élever une table à un mètre, sans que ma conception scientifique du monde en fût changée ; mais faire intervenir un esprit, ce serait prouver qu'il y a des esprits, et vous voyez les conséquences.

Pour la main qui a pris le porte-cigarettes, ce n'est *sûrement* pas celle d'Eusapia (vous savez que je suis assez méfiant et que je regardais) ; mais du côté du rideau, dans le salon, il y avait bien du monde, et plusieurs fois vous m'avez entendu demander qu'on s'éloignât du rideau. Si nous pouvions étudier Eusapia à nous deux *absolument seuls*, dans une chambre où nous nous enfermerions à clef, le problème serait vite élucidé.

Je n'ai pu faire cette vérification, la séance à laquelle assistait le Dr Le Bon ayant été la dernière de celles qu'Eusapia avait consenti à faire chez moi. Mais l'objection n'a aucune valeur. Je suis absolument certain que personne ne s'est glissé derrière le rideau, ni dans ce cas particulier, ni

dans aucun autre. Ma femme, aussi, s'est particulièrement occupée d'observer ce qui se passait là, et n'a jamais rien pu découvrir de suspect. Il n'y a qu'une seule hypothèse, c'est qu'Eusapia ait elle-même pris les objets. Dès lors que le Dr Le Bon déclare le fait impossible, d'après son propre contrôle, nous sommes forcés d'admettre l'existence d'une force psychique inconnue²¹.

Rapport de M. Armelin

Séance du 21 novembre

Pour cette séance, j'avais prié trois membres de la Société Astronomique de France d'exercer le contrôle le plus sévère possible : M. Antoniadi, mon astronome adjoint à l'Observatoire de Juvisy, M. Mathieu, ingénieur-agronome au même Observatoire, M. Armelin, secrétaire de la Société Astronomique. Ce dernier m'a adressé le rapport suivant. Assistaient en outre : M. et M^{me} Brisson, MM. Baschet, M. Jules Bois, M^{me} Fourton, M^{me} la comtesse de Labadye.

A 9 h. 3/4, Eusapia s'assied, adossée à la fente du rideau, les mains sur la table. Sur l'invitation de M. Flammarion, M. Mathieu s'assied à sa droite, avec mission de s'assurer constamment de la main droite, et M. Antoniadi, à sa gauche, avec la même mission pour l'autre main. Ils s'assurent aussi des pieds. A la droite de M. Mathieu, M^{me} la comtesse de Labadie ; à la gauche de M. Antoniadi, Mme Fourton. En face d'Eusapia, entre Mmes de Labadye et Fourton, MM. Flammarion, Brisson, Baschet et Jules Bois.

On laisse allumés un bec de gaz du lustre, donnant toute sa lumière, à peu près au-dessus de la table, et une petite lampe à abat-jour posée à terre, derrière un fauteuil, près de la partie opposée du salon, dans le sens de la plus grande longueur, à gauche de la cheminée.

A 10 heures moins 5 minutes, la table se soulève du côté opposé au médium et retombe avec bruit. A 10h mn, elle se lève du côté du médium, qui retire les mains, les autres personnes tenant les leurs levées ; l'effet se renouvelle trois fois. La seconde fois, pendant que la table est en l'air, M. Antoniadi déclare appuyer de toute sa force et ne pouvoir la baisser. La troisième fois, M. Mathieu appuie de même et éprouve la même résistance. Pendant ce temps, Eusapia tient son poing droit fermé à dix centimètres au-dessus de la table, ayant l'air de serrer fortement. L'effet dure plusieurs secondes. Le moindre doute n'est pas possible sur ce soulèvement. Quand la table retombe, Eusapia éprouve comme une détente après un grand effort.

A 10h 3mn, la table se soulève des quatre pieds à la fois, davantage du côté opposé au médium, où elle monte d'environ 20 centimètres ; puis elle retombe brusquement. *Pendant qu'elle est en*

²¹ Pendant la correction des épreuves de ces feuilles (oct. 1906), j'ai reçu du D. Gustave Le Bon la note suivante : « Lors de son dernier séjour à Paris (1906), j'ai pu obtenir trois séances chez moi avec Eusapia. J'ai prié un des plus pénétrants observateurs que je connaisse, M. Dastre, membre de l'Académie des sciences et professeur de physiologie à la Sorbonne, de vouloir bien assister aux expériences. Y assistaient également mon préparateur, M. Michaux, et la personne à l'obligeante intervention de laquelle je devais la présence d'Eusapia. En dehors de la lévitation de la table, nous avons vu à plusieurs reprises, et presque en plein jour, une main apparaître d'abord à un centimètre environ au-dessus de la tête d'Eusapia, puis à côté du rideau qui la couvrait en partie, à cinquante centimètres environ de son épaule. Nous avons alors organisé, pour la seconde séance, des méthodes de contrôle. Elles furent tout à fait décisives. Grâce à la possibilité de produire en arrière d'Eusapia un éclairage qu'elle ne soupçonnait pas, nous avons pu voir un de ses bras, très habilement soustrait à notre contrôle, s'allonger horizontalement derrière le rideau et venir toucher l'épaule de M. Dastre, et une autre fois me donner une claque sur la main. Nous avons conclu de nos observations que les phénomènes, observés n'avaient rien de surnaturel. En ce qui concerne le soulèvement de la table, extrêmement légère, placée devant Eusapia, et que ses mains n'ont guère quittée, nous n'avons pu formuler d'explication décisive. Je ferai remarquer seulement qu'Eusapia s'est reconnue impuissante à déplacer si peu que ce fût les objets très légers posés sur cette table. » A la suite de cette note, M. G. Le Bon m'a déclaré verbalement que, pour lui, tout est fraude dans ces expériences.

l'air, Eusapia fait constater à ses deux voisins qu'ils lui tiennent bien les mains et les pieds, et qu'elle n'a aucun contact avec la table.

On entend ensuite des coups légers frappés dans la table. Eusapia fait soulever la main de M. Antoniadi à environ 20 centimètres au-dessus de la table et frappe trois fois sur cette main avec son doigt. Les trois coups sont simultanément entendus dans la table. Pour prouver qu'elle n'agit ni avec ses mains, ni avec ses pieds, elle se met de biais à gauche sur sa chaise, allonge les jambes, et pose ses pieds sur le bord de la chaise de M. Antoniadi, bien en vue, ses mains tenues. Aussitôt le rideau s'agite du côté de M. A...

De 10h 10mn à 10h 15mn, plusieurs fois de suite, la table frappe cinq coups. Chaque fois on baisse un peu plus le gaz, et chaque fois la table remue sans contact. A 10h 20mn, elle se balance, suspendue, tenant sur deux pieds du grand côté. Puis elle *se lève des quatre pieds, à une hauteur de vingt centimètres*. 10h 25mn. A un mouvement du rideau, M. Flammarion dit que s'il y a quelqu'un derrière, on lui serre la main ; et il tend sa main vers le rideau, à une distance de dix centimètres environ. Le rideau est poussé ; on voit comme le gonflement d'une main qui approche. Le médium a un rire nerveux, répétant : « Prends ! Prends ! » M. A. sent à travers le rideau le choc d'un corps mou, comme un coussin. Mais la main de M. F. n'est pas prise. On entend des objets remués, les sonnettes d'un tambourin. Tout à coup, le médium, lâchant M. Mathieu, tend sa main par-dessus la table vers M. Jules Bois qui la lui prend. A ce moment, derrière le rideau, un objet tombe avec un grand bruit.

10h 35mn. Eusapia, rendant de nouveau libre sa main droite, la soutient au-dessus de son épaule gauche, les doigts en avant, à plusieurs centimètres du rideau, et bat dans l'air quatre ou cinq coups que l'on entend sonner dans le tambour de basque. Plusieurs personnes croient voir par l'entrebâillement des rideaux un feu follet. Jusque-là, on a baissé graduellement le gaz. Depuis un bon moment, je ne puis plus me lire, mais je distingue encore nettement mes lignes bien horizontales. Je vois parfaitement l'heure à ma montre, ainsi que les figures, celle d'Eusapia surtout, tournée vers la lumière. On éteint maintenant complètement le gaz.

A 10h 40mn, le gaz éteint, je lis encore à ma montre, mais difficilement, je vois toujours mes lignes sans pouvoir me lire. Eusapia veut qu'on lui tienne la tête, ce qui est fait. Puis elle demande qu'on lui tienne les pieds. M. Baschet se glisse à genoux sous la table et les lui prend.

M. Antoniadi s'écrie : « Je suis touché ! » et dit avoir senti une main. J'ai très bien vu le rideau se gonfler. M^{me} Flammarion, que je vois silhouettée sur la fenêtre claire, la tête penchée, s'est avancée derrière le rideau pour observer attentivement si le médium fait quelques gestes suspects. Une personne ayant changé de place, Eusapia pousse des plaintes : « La catena ! La catena ! » La chaîne est rétablie.

A 10h 45mn, le rideau se gonfle encore. On entend un choc. Le guéridon touche le coude de M. Antoniadi. M^{me} Flammarion, qui n'a cessé de regarder derrière le rideau, dit qu'elle voit le guéridon renversé les pieds en l'air et s'agitant. Elle croit voir des lueurs vers le sol.

M. Mathieu sent une main et un bras pousser le rideau contre lui. M. Antoniadi se dit touché par un coussin, sa chaise est tirée et pivote sous lui. Il est touché une nouvelle fois par un objet au coude. On constate que M. Jules Bois tient la main droite d'Eusapia par dessus la table ; M. Antoniadi assure tenir la main gauche, et M. Mathieu les pieds.

Le rideau s'agite encore deux fois : M. Antoniadi est touché dans le dos, très fort, dit-il, et une main lui tire les cheveux. Il ne reste plus d'allumé que la petite lampe à abat-jour, derrière un fauteuil au fond du salon. Je continue à écrire, mais mes lignes prennent toutes les formes.

Subitement ; M. Antoniadi crie qu'il est entouré par le rideau, qui reste sur ses épaules.

Eusapia s'écrie : « Qu'est-ce qui passe sur moi ? » Le guéridon s'avance par-dessous le rideau.

M^{me} Flammarion qui, debout contre la fenêtre, n'a cessé de regarder derrière le rideau, dit qu'elle

voit quelque chose de très blanc. Simultanément, M. Flammarion, M^{me} Fourton et M. Jules Bois, s'écrient qu'ils viennent de voir une main blanche entre les rideaux, au-dessus de la tête d'Eusapia, et, au même instant, M. Mathieu dit qu'il a les cheveux tirés. La main vue a paru petite, comme celle d'une femme ou d'un enfant.

- S'il y a là une main, dit M. Flammarion, elle pourrait prendre un objet ?

Et M. Jules Bois tend un livre vers le milieu du rideau de droite. Le livre est pris, tenu deux secondes. M^{me} Flammarion, que je vois toujours silhouettée sur la vitre claire et qui regarde derrière le rideau, *s'écrie avoir vu le livre passer au travers !*

M. F. propose d'allumer et de vérifier. Mais on est d'accord à penser que le rideau a déjà pu changer de position. Un moment après, le rideau se gonfle encore, et M. Antoniadi dit qu'il est touché quatre ou cinq fois à l'épaule. Plus de dix fois, Eusapia lui a demandé s'il est bien « seguro » de lui tenir la main et le pied.

- Oui, oui, répond-il, seguro, segurissimo.

M^{me} Fourton dit avoir vu pour la seconde fois une main tendue et touchant cette fois l'épaule de M. Antoniadi. M. Jules Bois dit avoir vu une seconde fois une main tendue au bout d'un petit bras, les doigts remuant, la paume présentée. Il n'est pas possible d'établir si ces deux visions ont été simultanées. On s'habitue à la presque complète obscurité ; je lis 11h 15mn à ma montre.

M. Antoniadi se dit pincé très fort à l'oreille. M. Mathieu se dit touché. M. Antoniadi sent sa chaise tirée : elle tombe à terre. Il la relève et se rassied et est encore touché très fort à l'épaule.

Vers 11h 20mn, à la demande d'Eusapia, M. Flammarion remplace M. Mathieu. Il lui tient les deux pieds et une main, M. Antoniadi tient l'autre. On baisse encore la lampe. Il fait une nuit à peu près complète. M. Flammarion ayant fait remarquer qu'il y a là manifestement une force physique inconnue, mais peut-être pas une individualité, sent sa main prise tout à coup par une autre, et s'interrompt. Puis, peu après, il se plaint qu'on lui tire la barbe (du côté opposé au médium, celui où je suis, et je n'ai rien pu apercevoir).

A 11h 30mn, on relève la lampe. Il fait relativement clair. Le rideau, après tous ces mouvements, se trouve de plus en plus écarté, encadrant la tête d'Eusapia, et tout à coup, au-dessus de sa tête, nous voyons tous le tambour de basque apparaître lentement et tomber avec un bruit de sonnailles sur la table. Il me paraît plus éclairé que ne le justifierait la faible lueur de la lampe dissimulée, et comme accompagné de lueurs phosphorescentes blanches, mais ce sont peut-être les éclats de ses ornements dorés qui, cependant, devraient paraître plus jaunes. La lampe rabaisée, on entend un bruit de meuble traîné, le guéridon est apporté jusque sur la table. On le retire, le tambour de basque danse tout seul avec une sonnerie particulière. Mme Fourton dit avoir la main serrée et l'avant-bras pincé.

A 11h 45mn, le rideau de la fenêtre est fermé à son tour, et au bout d'un moment, tous ensemble nous voyons, dans la direction où doit être la fente du rideau d'angle, au-dessus de la tête d'Eusapia, une grosse étoile blanche de la couleur de Véga, plus grosse et plus floue, et qui reste immobile pendant quelques secondes, puis s'éteint. Peu après, une lueur zigzagante, de même couleur blanche, court sur le rideau de droite, dessinant deux ou trois jambages de quelques centimètres, comme un N très allongé.

Malgré la nuit faite, il arrive encore assez de clarté par les deux fenêtres non tendues et par la vague lueur de la lampe derrière le fauteuil, pour qu'on distingue ses voisins. Dans la large glace que nous avons auprès de nous au-dessus du divan, nos silhouettes se dessinent. Les cols blancs des hommes apparaissent nettement, les figures un peu moins. Je vois cependant très bien à ma gauche M. Baschet, à ma droite, M^{me} Brisson debout, tenant sa face à main sur les yeux, et M^{me} Flammarion qui est venue s'asseoir auprès d'elle. M. Flammarion reçoit sur la tête un objet qui glisse le long de ses cheveux. Il prie M^{me} de Labadye de le prendre ; et il lui tombe sur les mains

une boîte à musique, qui se trouvait avant la séance sur la cymaise, dans l'angle coupé par le rideau. M. Brisson a pris à la table la place précédemment occupée par M. Flammarion en face d'Eusapia. Il reçoit en pleine figure un coussin. M'étant approché de la glace, j'ai vu par réflexion ce coussin passer sur la clarté relative du fond de la pièce. M. Baschet prend l'objet, s'accoude dessus. Il lui est violemment arraché, saute par-dessus les têtes, projeté sur la glace, tombe sur le divan et me roule sur le pied. Tout cela sans que j'aie pu apercevoir aucun mouvement du médium.

Minuit approche. La séance est levée. Après la séance, MM. Antoniadi et Mathieu déclarent que le contrôle dont ils s'étaient chargés n'a pu être réalisé, et qu'ils ne sont pas sûrs d'avoir toujours tenu les mains du médium.

Rapport de M. Antoniadi

Même séance

Je vous rendrai exactement compte de mon rôle, pour répondre à votre désir de connaître la vérité. J'ai tenu à m'assurer s'il y avait un seul phénomène que l'on ne saurait expliquer de la manière la plus simple, et je suis arrivé à la conclusion qu'il n'y en a pas. Je vous assure, sur ma parole d'honneur, que mon attitude silencieuse, observatrice, *m'a convaincu, au delà de toute espèce de doute, que tout est fraude, du commencement jusqu'à la fin* ; qu'il n'est pas douteux qu'Eusapia substitue invariablement ses mains ou ses pieds, et que jamais la main ou le pied que l'on est censé contrôler ne serre ou ne presse fort au moment de la production des phénomènes. Ma conclusion certaine est que *rien* ne se produit sans substitution. Je dois ajouter ici que, pendant un certain temps, j'ai été très étonné d'être touché très fort sur le dos, derrière le rideau, tandis que je tenais très distinctement *deux mains* avec ma main droite. Heureusement cependant, en ce moment, M^{me} Flammarion ayant fait un peu de lumière, j'ai vu que je tenais la main *droite* d'Eusapia, et... la vôtre !

La substitution se fait par Eusapia avec une dextérité extraordinaire, et, pour la constater, j'ai dû concentrer mon attention sur ses moindres mouvements, avec l'attention la plus sévère. Mais c'est le premier pas qui coûte, et une fois familiarisé avec ses trucs, je prédisais en moi, à coup sûr, *tous* les phénomènes, rien que par la sensation du toucher.

Etant très observateur je suis absolument certain de ne pas m'être trompé. Je n'étais ni hypnotisé, ni le moins du monde effrayé pendant la production des apports. Et comme je ne suis pas fou, je crois que mes affirmations méritent un certain poids.

Il est vrai que, pendant la séance, je n'étais pas sincère, déguisant la vérité sur l'efficacité de mon contrôle. J'ai fait cela dans le but unique de faire croire à Eusapia que j'étais converti au spiritisme, partant *éviter le scandale*. Mais une fois la séance passée, la Vérité m'étouffait, et je n'eus rien de plus pressé que de la communiquer à mon grand bienfaiteur et Maître.

Il n'est pas prudent d'être trop affirmatif ; et c'est dans ce but que je suis toujours réservé dans l'interprétation des phénomènes naturels. Par conséquent, je ne saurais être si terriblement affirmatif dans la question de l'absolu charlatanisme des manifestations d'Eusapia, avant d'avoir « rendu l'assurance », ainsi que le dit Shakespeare, « doublement sûre ».

Je n'ai aucune ambition personnelle dans la voie spirite, et toutes les observations attentives que j'ai faites à la séance du 21 novembre ne sont qu'une pierre de plus apportée à l'édifice de la Vérité. *Ce n'est pas par parti pris* que je ne crois pas à la réalité des manifestations, et je puis vous assurer que si je pouvais voir le *moindre* phénomène vraiment extraordinaire ou inexplicable, je serais le premier à avouer mon erreur. La lecture de plusieurs livres m'avait fait admettre la réalité possible de ces manifestations mais l'expérience directe m'a convaincu du contraire.

Ma franchise dans cet exposé confine malheureusement à l'indiscrétion. Mais franchise est ici synonyme dévouement, car ce serait vous trahir que de déguiser pour un instant la cause sacrée de la érité.

Rapport de M. Mathieu

Séance du 25 novembre

La séance commence à 9h 30mn M. Brisson, contrôleur de gauche, met ses deux pieds sur les deux pieds d'Eusapia ; M. Flammarion, contrôleur de droite, tient ses genoux. Bientôt la table s'incline à droite, les deux pieds de gauche soulevés, puis retombe ; ensuite soulèvement des deux pieds de droite et enfin soulèvement total des quatre pieds à environ 15 centimètres au-dessus du sol (contact des pieds certain et genoux immobiles). J'en prends la photographie. 9h 37mn, soulèvement léger à gauche ; puis soulèvement à droite et soulèvement total (photographie). Pendant les soulèvements de la table, le salon est éclairé par un fort bec Auer. On l'éteint et on le remplace par une petite lampe qui est placée derrière un écran au fond de la pièce. Contrôle certain des mains et des pieds fait par MM. Brisson et Flammarion. M. Brisson est touché légèrement à la hanche droite et *à ce moment on voit bien les deux mains d'Eusapia*.

A 9h 48mn, le rideau s'agite puis se gonfle à trois reprises différentes. M. Brisson est touché de nouveau à la hanche droite ; le rideau est soulevé comme par une embrasse. M. Flammarion, qui tient la main d'Eusapia, fait trois gestes, et à chacun de ces gestes correspond un écartement du rideau. Eusapia recommande de « faire attention à la température du médium : on la trouvera changée après chaque phénomène ».

A 9h 5mn, on diminue la lumière, qui dès lors est très faible. Le rideau se gonfle, et au même moment M. Brisson est touché, puis le rideau est violemment jeté sur la table. Sur la demande d'Eusapia, M. Delanne touche légèrement sa tête, en arrière, et l'on voit le rideau s'agiter légèrement. Eusapia demande que l'on entrouvre une fenêtre, celle du milieu du salon, et que l'on verra quelque chose de nouveau.

M. Flammarion tient de la main gauche les genoux du médium et, de la main droite, le poignet, le pouce et la paume de la main droite, *devant lui, à la hauteur des yeux* ; M. Brisson tient la main gauche. Eusapia semble appeler quelque chose du côté de la fenêtre en faisant des gestes et en disant : « je le prendrai ». Alors une petite branche de troène vient toucher la main de M. Flammarion, paraissant arriver de la direction de la fenêtre. M. F. prend cette branche. Un instant après, deux branches de fusain viennent de derrière le rideau à la hauteur de la tête de M. Brisson, par le bord du rideau tiré fortement en haut, et tombent sur la table. M. Brisson, toujours à gauche d'Eusapia, est ensuite touché à la hanche, alors que la main gauche du médium *est à la hauteur de la barbe de M. Flammarion* ; puis la chaise de M. Brisson est tirée et repoussée. On entend distinctement, derrière le rideau, le guéridon, qui est secoué, et sur lequel se trouve le tambourin ; il se produit quelques vibrations du tambourin correspondant aux mouvements du guéridon. A ce moment, M. Brisson signale qu'il a perdu le contact du pied pendant une demi-seconde environ, mais il tient alors les deux pouces à 25 centimètres d'écartement, et M. Flammarion la main gauche, près de sa poitrine.

La main droite de M. Brisson, tenant la main gauche d'Eusapia, passe derrière le rideau, et M. Brisson dit qu'il a l'impression d'une jupe se gonflant sur cheville. Aussitôt, nouvelles secousses du guéridon et tambourin, avec déplacement du guéridon. Contrôle certain de MM. Flammarion et Brisson.

10h 30mn. On entend des secousses du guéridon dans le cabinet. M. Flammarion fait des gestes avec la main et il se produit des mouvements synchroniques de la table et du tambourin dans le cabinet noir.

10h 35mn. Repos demandé pour quelques instants par Eusapia. La séance reprend à 10h 43mn. Le violon et la sonnette sont projetés violemment par la fente du rideau. M. Brisson assure tenir la main gauche par le pouce, sur les genoux d'Eusapia, et M. Flammarion la main droite tout entière. A ce moment, photographie au magnésium ; cris et gémissements d'Eusapia aveuglée par la lumière. La séance reprend quelques minutes après, et M. Jules Claretie, placé à la gauche de M. Brisson, a à deux reprises les doigts touchés par une main. M. Baschet, debout, et en dehors de la table, tend un violon au rideau : ce violon est pris et jeté à l'intérieur du cabinet ; il tend un livre au rideau : ce livre est pris, mais tombe à terre, devant le rideau.

M. Claretie présente un porte-cigarettes et sent une main qui veut le saisir, mais il résiste et ne lâche pas le porte-cigarettes. M. Flammarion demande qu'il abandonne l'objet, la main le garde. Un instant après, cet objet est lancé, de l'intervalle entre les deux rideaux, sur M^{me} de Basilewska à l'autre extrémité de la table. Il avait été présenté et enlevé au milieu du rideau.

11 heures. Eusapia réclame un peu plus de lumière. M. Claretie est devenu contrôleur de gauche à la place de M. Brisson. Il est touché au côté gauche, puis le guéridon est traîné à terre en s'avancant vers la table. M. Claretie sent sa chaise remuer d'avant en arrière, comme tirée, puis il est touché à l'épaule et éprouve une pression violente sous l'aisselle. Le rideau s'approche brusquement de M. Claretie, le touche et recouvre à la fois M. Claretie et le médium. M. Claretie est alors pincé à la joue. M. Flammarion présente au rideau la main de M^{me} Fourton, et les deux mains sont pincées à travers le rideau. La boîte à musique, qui est dans le cabinet noir, tombe sur la table ; M^{mes} Gagneur et Flammarion signalent une main au même moment.

M. Baschet présente la boîte à musique au rideau, une main la saisit au travers ; il résiste, la main le repousse ; il la présente de nouveau, la main la prend et la rejette, et la boîte ainsi lancée heurte M. Claretie, qui est atteint au-dessous de l'œil droit. Le tambourin est projeté sur la table, après être resté suspendu un moment au-dessus de la tête du médium.

A 11h 15m, soulèvement complet de table, pendant de 7 à 8 secondes (contrôle absolu de MM. Flammarion et Claretie). M. Flammarion a le genou pincé par une main ; ensuite, le guéridon s'est transporté sur les genoux de M. Claretie et s'est imposé à lui malgré toutes les résistances.

Soulèvements de la table, avec vérification des pieds, en pleine lumière ; les pieds d'un des contrôleurs sont au-dessous, ceux de l'autre contrôleur au-dessus, et ceux du médium entre les deux.

Rapport de M. Pallotti

Séance du 14 novembre

Assistaient à cette séance, outre les maîtres de la maison : M. et M^{me} Brisson, M. et M^{me} Pallotti, M. le Bocain, M. Boutigny, M^{me} Fourton.

Au commencement de la séance il s'est produit plusieurs lévitations de la table, et, comme je demandais à l'esprit présent s'il pouvait me faire voir ma fille Rosalie, j'obtins une réponse affirmative. Je convins alors avec ledit esprit qu'une série de huit coups réguliers m'indiquerait le moment où ma chère fille serait là. Après quelques minutes d'attente, le nombre indiqué de coups s'est fait entendre dans la table. Ces coups étaient énergiques et régulièrement espacés. Je me trouvais, en ce moment, placé du côté opposé au médium, c'est-à-dire en face de lui, à l'autre bout de la table. Ayant demandé à l'esprit de m'embrasser, de me caresser, je sentis aussitôt un souffle très froid devant ma figure ; mais sans toutefois éprouver la moindre sensation d'attouchement.

A un certain moment, le médium ayant annoncé la matérialisation de l'esprit par ces mots : « *É venuta ! É venuta !* » J'ai distingué au milieu de la table une ombre noire et confuse d'abord, mais, qui, petit à petit, s'éclaircit et prit la forme d'une tête de jeune fille de la même taille que

Rosalie.

Lorsque des objets tels que boîte à musique, violon ou autres, étaient inopinément apportés devant nous, je distinguais très nettement la forme d'une petite main qui sortait du rideau, placé presque devant moi, et qui déposait ces divers objets sur la table.

Je dois déclarer que, durant ces phénomènes inexplicables, la chaîne n'a pas, un seul instant, été interrompue ; il aurait été, par conséquent, matériellement impossible à l'un d'entre nous de se servir de ses mains.

Voici maintenant les derniers phénomènes dont j'ai été quelque peu l'acteur et le spectateur, qui ont clôturé la séance. L'un des assistants, M. Boutigny, qui avait été fiancé avec ma fille, s'étant éloigné de la table, pour céder sa place à l'un des spectateurs, je le vis s'approcher du rideau dont j'ai parlé plus haut, lequel s'est entrouvert aussitôt de son côté. J'ai constaté ce fait très exactement. M. Boutigny annonça alors à haute voix qu'il se sentait caresser très affectueusement. Le médium, qui, à ce moment-là, était dans un état d'agitation extraordinaire, répétait : « Amore mio! amore mio ! » et s'adressant ensuite à moi, il m'interpella par ces mots répétés plusieurs fois : « Adesso vieni tu! vieni tu ! »

Je m'empressai de prendre la place qu'occupait M. Boutigny auprès du rideau et, à peine y étais-je, que je me suis senti embrasser à plusieurs reprises. Je pus, pendant un instant, toucher la tête qui m'embrassait, laquelle s'est d'ailleurs retirée au contact de mes mains.

Je dois dire que, pendant que ces faits se produisaient, mes yeux surveillaient attentivement le médium ainsi que les personnes qui se trouvaient à côté de moi. Je puis donc certifier hautement que je n'ai été victime d'aucune illusion ni subterfuge, et que la tête que j'ai touchée était une tête réelle et étrange. Je me suis senti ensuite caresser à plusieurs reprises sur la figure, la tête, le cou et la poitrine, par une main qui s'avancait derrière le rideau. Enfin, j'ai vu le rideau s'écarter et une petite main, très tiède, très douce, s'avancer et se poser sur ma main droite. J'ai porté vivement ma main gauche à cet endroit pour la saisir, mais, après l'avoir tenue serrée pendant quelques secondes je l'ai sentie comme se fondre entre mes doigts. Avant de terminer, une autre constatation : M. Flammarion avait eu l'extrême obligeance de donner cette séance pour ma famille et moi ; c'est assez dire qu'elle revêtait un caractère privé bien accentué.

La séance ayant duré de 9h 20mn à 11h 45mn, nous avons demandé à plusieurs reprises au médium s'il se sentait fatigué. Eusapia répondait que non. Ce ne fut que lorsque le dernier phénomène eut lieu, lorsque nous fûmes, moi et les miens, caressés, embrassés, que le médium, se sentant fatigué, décida de terminer la séance. Ma femme est convaincue, comme moi, d'avoir embrassé sa fille, d'avoir reconnu sa chevelure, et l'ensemble général de sa personne.

Rapport de M. Le Bocain

Même séance

Voici les quelques phénomènes extraordinaires que j'ai remarqués au cours de cette séance, et desquels je crois pouvoir rendre un compte rendu aussi exact qu'impartial, ayant personnellement pris les précautions les plus minutieuses, pour m'assurer de la parfaite loyauté des conditions dans lesquelles ces divers faits se sont produits. Je ne parle, bien entendu, que des faits ou actes dont j'ai été *moi-même* et l'intéressé et le spectateur.

1° Au début de la séance et pendant que la table se livrait à toutes sortes de manifestations bruyantes, j'ai nettement senti la pression d'une main me frappant amicalement sur l'épaule droite. Je dois déclarer, pour l'intelligence des faits, que :

A) J'étais placé à gauche du médium et que je tenais sa main ; que, de plus, son pied se trouva, pendant toute la durée de la séance, placé sur le mien.

B) Que, la main d'Eusapia toujours serrée dans la mienne, j'ai constaté, en la portant sur ses

genoux, et cela *brusquement, au moment même et pendant* que la table se soulevait de notre côté, que ses membres inférieurs se trouvaient être dans une position normale et *absolument immobiles*.

C) Par ces diverses raisons, il m'a paru matériellement impossible qu'Eusapia ait pu faire un usage quelconque de ses deux membres qui se trouvaient de mon côté pour exécuter un mouvement, même inconscient, capable de donner lieu au moindre soupçon.

2° J'ai, à un moment donné, éprouvé, sur ma joue droite, la sensation d'une caresse. Je sentais bien distinctement que c'était *une main réelle* qui touchait mon épiderme, et non pas autre chose. La main en question m'a semblé de petite dimension, et la peau en était douce et tiède.

3° Vers la fin de la séance, je sentis sur le dos une bouffée d'air froid, en même temps que j'*entendis* s'ouvrir lentement le rideau qui se trouvait derrière moi. Alors, m'étant retourné, intrigué, j'aperçus, debout au fond de cette espèce d'alcôve, une forme confuse mais pas assez cependant, pour ne pas reconnaître la silhouette d'une jeune fille de taille au-dessous de la moyenne. Je dois dire ici que ma sœur Rosalie était également d'une taille plutôt courte. La tête de cette apparition n'était pas très distincte ; elle paraissait entourée d'une sorte d'auréole estompée, la forme tout entière de cette statue, si je puis m'exprimer ainsi, se détachait très peu de l'obscurité d'où elle avait surgi, c'est-à-dire qu'elle était très peu lumineuse.

4° Je me suis adressé à l'esprit *en arabe*, et à peu près en ces termes :

– Si c'est réellement toi, Rosalie, qui es au milieu de nous, tire-moi les cheveux derrière ma tête trois fois de suite.

Environ dix minutes plus tard, et alors que j'avais presque complètement oublié ma demande, je me sentis, *par trois reprises* différentes, tirer les cheveux, comme je l'avais désiré. Je certifie ce fait, lequel d'ailleurs a été pour moi la preuve la plus probante de la présence d'un esprit familier dans notre voisinage immédiat.

J'ai tenu à présenter ici ces divers rapports²² malgré certaines contradictions, et même à cause d'elles. Ces procès-verbaux se complètent les uns par les autres, dans l'indépendance absolue de chaque observateur. On voit combien le sujet est complexe, et combien il est difficile de se former une conviction radicale, une véritable certitude scientifique.

Il y a des phénomènes incontestablement vrais ; il en est d'autres qui restent douteux, et que nous pouvons attribuer à la supercherie, consciente ou inconsciente, et quelquefois aussi à certaines illusions des observateurs. La lévitation de la table, par exemple, son détachement complet du sol, sous l'action d'une force inconnue contraire à la pesanteur, est un fait qui ne peut, raisonnablement, plus être contesté. On peut remarquer, à ce propos, que la table se soulève presque toujours par hésitation et à la suite de balancements, d'oscillations, tandis qu'elle retombe, au contraire, franchement, verticalement et d'un seul coup, sur ses quatre pieds²³.

²² A ces huit séances, je pourrais en ajouter une neuvième, qui a eu lieu le 5 décembre suivant, dans le cabinet du prof. Richet. Aucun fait saillant ne s'est produit, si ce n'est le gonflement, en pleine lumière, d'un rideau de fenêtre, à 60 centimètres environ du pied d'Eusapia, dont je le séparais par ma jambe allongée. Observation absolument certaine.

²³ A quoi peut être due la lévitation de la table ? Nous ne sommes sans doute pas encore à la veille de le découvrir. La pesanteur peut être contrebalancée par du mouvement. Vous pouvez vous amuser, en déjeunant ou en dînant, à prendre un couteau dans la main. Si vous le tenez verticalement, la main serrée, son poids et contrebalancé par la pression de la main, et il ne tombe pas. Ouvrez la main, en laissant toutefois adhérents le pouce et l'index, il glissera, comme dans un tube trop large. Mais remuez la main, par un balancement rapide, de gauche à droite, de droite à gauche : vous créez une force centrifuge qui maintient l'objet en suspension verticale, et qui peut même le lancer au-

A l'opposé, le médium cherche constamment à dégager une main, généralement sa main gauche, du contrôle destiné à l'en empêcher, un certain nombre des atouchements ressentis et des déplacements d'objets peuvent être dus à une substitution. Ce procédé sera l'objet d'un examen spécial dans le cinquième chapitre. Mais il serait impossible à toute main de produire le mouvement violent du rideau, qui semble gonflé par un vent de tempête, et projeté jusqu'au milieu de la table, en encapuchonnant les têtes des expérimentateurs. Pour lancer le rideau avec cette violence, il faudrait que le médium se levât, passât derrière le rideau et le poussât fortement avec ses bras tendus. Et encore ! Or, il reste tranquillement assis sur sa chaise. Ces expériences nous placent dans un milieu spécial dont il est difficile d'apprécier les divers caractères physiques et psychiques.

Lors de la dernière séance, pendant laquelle M. et M^{me} Pallotti sont sûrs d'avoir vu, touché et embrassé leur fille, je n'ai rien vu en ce moment même, de cette ombre, pourtant à quelques mètres de moi, et quoique ayant aperçu, quelques instants auparavant une tête de jeune fille. Il est vrai que, respectant leur émotion, je ne me suis pas approché de leur groupe. Mais je regardais avec soin, et je n'ai pu distinguer que les vivants.

A la séance du 10 novembre, un bruit d'objet sonore remué annonce un déplacement, un mouvement. On entend des cordes de violon frôlées. C'est, en effet, le petit violon placé sur le guéridon qui s'est élevé à une hauteur un peu supérieure à celle de la tête du médium, passe dans l'ouverture qui sépare les deux rideaux, et apparaît le manche en avant. L'idée me vient de saisir cet instrument pendant son lent trajet dans l'air, mais j'hésite, en désirant d'autre part observer ce qu'il deviendra. Il arrive jusque vers le milieu de la table, descend, puis tombe, partie sur la table, partie sur la main gauche de M. Brisson et la main droite de M^{me} Fourton. C'est là l'une des observations que j'ai pu faire le plus sûrement à cette séance. Je n'ai pas abandonné un seul instant la main droite d'Eusapia et M. Brisson n'a pas abandonné un seul instant sa main gauche. Mais devant des phénomènes aussi incompréhensibles, on revient toujours au scepticisme. A la séance du 19 novembre, nous avons bien résolu, cette fois-ci, de ne plus pouvoir garder aucun doute sur les mains, d'empêcher toute tentative de substitution, de contrôler chaque main avec certitude, sans laisser un seul instant notre attention détournée de ce but. Eusapia n'a que deux mains. Elle appartient à la même espèce zoologique que nous, et n'est ni trimane ni quadrumane. Il suffisait donc d'être deux, de prendre chacun une main, de la garder entre le pouce et le premier doigt pour qu'aucun doute possible ne puisse exister, de rentrer les coudes et de tenir la dite main le plus écartée possible de l'axe du corps du médium, contre notre propre corps, de façon à anéantir l'objection de la substitution des mains.

C'était là le but essentiel de cette séance, pour M. Brisson et pour moi. Il se chargea de la main gauche. Je me chargeai de la main droite. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je suis aussi sûr de la loyauté de M. Brisson qu'il est sûr de la mienne, et que, prévenus comme nous l'étions, et faisant cette séance tout exprès pour ce contrôle, nous ne pouvions ni l'un ni l'autre être dupes d'aucune tentative de fraude, en ce qui concerne ce procédé, du moins.

Le fameux médium Home m'avait plusieurs fois parlé d'une expérience curieuse qu'il avait faite

dessus de votre main et le projeter en l'air, si le mouvement est assez rapide. Qui soutient alors le couteau, annihile son poids ? La Force. Ne pourrait-il se faire que l'influence des expérimentateurs assis autour d'une table mette en mouvement spécial les molécules du bois ? Elles le sont déjà constamment par les variations de la température. Ces molécules sont des particules infiniment petites, qui ne se touchent pas. Un mouvement moléculaire ne pourrait-il contrebalancer la pesanteur ? Je ne présente pas ceci comme une explication, mais comme une image.

avec Crookes, d'un accordéon tenu par l'une de ses mains et jouant seul, sans que l'autre bout fût tenu par une autre main. Crookes a représenté cette expérience par un dessin dans son Mémoire sur ce sujet. On voit le médium tenant d'une main l'accordéon dans une cage, et cet accordéon joue seul. Nous exposerons ce fait plus loin.

J'ai essayé l'expérience d'une autre façon, en tenant l'accordéon moi-même et sans qu'il fût touché par le médium. Les faits dont nous venions d'être témoins, obtenus tandis qu'Eusapia avait les mains sûrement tenues, me donnaient l'espérance de réussir, d'autant plus que nous avions cru voir des mains fluidiques en œuvre.

Je prends donc un petit accordéon, tout neuf, acheté la veille dans un bazar, et m'approchant de la table et restant debout, je tiens l'accordéon par une extrémité, appuyant deux doigts sur deux touches, de façon à laisser passer l'air dans le cas où l'instrument serait mis en marche.

Celui-ci se trouve, de la sorte, verticalement suspendu par ma main droite allongée à la hauteur de ma tête, jusqu'au dessus de la tête du médium. On s'assure que les mains de celui-ci sont toujours parfaitement tenues, et que la chaîne est bien conservée. Après une courte attente, de cinq à six secondes, je sens l'accordéon tiré par son extrémité libre et ensuite repoussé, plusieurs fois consécutivement, et en même temps on entend sa musique. Il n'y a pas le moindre doute qu'une main, une pince, que sais-je, tient le bout inférieur de l'instrument. Je sens, du reste, fort bien la résistance de cet organe préhensif. Toute possibilité de fraude est éliminée, car l'instrument est fort au-dessus de la tête d'Eusapia, dont les mains sont bien tenues, et je vois assez distinctement le gonflement du rideau jusqu'à l'instrument. L'accordéon continue de se faire entendre, et, pour moi, est si fortement tenu, que je dis à la force invisible : « Eh bien ! Puisque vous le tenez si bien, gardez-le ! » Je retire ma main et l'instrument reste collé au rideau. On ne l'entend plus. Que devient-il ? Je propose d'allumer une bougie pour chercher ce qu'il est devenu. On est d'avis que puisque les choses marchent si bien, il est préférable de ne rien changer au milieu ambiant. Tandis que nous discutons, l'accordéon se met à jouer, un petit air assez insignifiant d'ailleurs. Il faut pour cela qu'il soit tenu par deux mains. Au bout de quinze ou vingt secondes, il est apporté toujours jouant, vers le milieu de la table. La certitude de l'existence des mains est si complète, que je dis à l'inconnu : « Puisque vous teniez si bien l'accordéon, vous pouvez sans doute prendre ma main elle-même. » J'étends le bras à la hauteur de ma tête, plutôt un peu plus, le rideau se gonfle, et à travers le rideau, je sens une main, une main gauche assez forte, trois doigts et le pouce, qui me saisissent l'extrémité de la main droite.

Supposons, un instant, que l'accordéon ait pu être tiré par une main d'Eusapia, dégagée, élevée et abritée derrière le rideau. C'est une hypothèse assez naturelle. Les deux contrôleurs de droite et de gauche ont été floués par l'habileté du médium. Ce n'est pas impossible. Mais ensuite, pour que l'instrument ait joué, il faudrait que notre héroïne eût dégagé ses deux mains et laissé les deux contrôleurs aux prises avec leurs propres mains. C'est tout à fait invraisemblable.

A propos de l'existence d'une troisième main, d'une main fluidique créée momentanément, avec des muscles et des os, hypothèse tellement hardie que l'on ose à peine l'exprimer, voici ce, que nous avons observé à la séance du 19 novembre.

M. Guillaume de Fontenay, avec lequel ont été faites en 1897 les expériences de Montfort-L'amaury, dans la famille Blech, était venu tout exprès du centre de la France, avec un grand luxe d'appareils et de procédés nouveaux, pour essayer d'obtenir des photographies. Le médium en paraissait d'ailleurs enchanté, et vers le milieu de la soirée, nous dit : « Vous aurez ce soir quelque chose auquel vous ne vous attendez pas qui n'a jamais été fait par aucun médium, et qui pourra être photographié comme un document inattaquable. » Il nous explique alors que je devrai élever ma main en l'air, en tenant solidement la sienne par le poignet, que M. Sardou, tenant sa main gauche, la gardera au-dessus de la table, telle qu'elle est, et qu'alors sur la photographie on

verra sa troisième main, sa main fluidique, tenant le violon près de sa tête, à quelque distance de sa main droite et en arrière, contre le rideau.

On attend assez longtemps sans que rien ne se produise. Enfin, le médium s'agite, soupire, nous recommande de respirer fortement et de l'aider, et nous sentons, plus que nous ne le voyons, le déplacement du violon dans l'air, avec un léger bruit de cordes. Eusapia s'écrie : « Il est temps, faites la photographie, vite, n'attendez pas, feu ! » Mais l'appareil ne marche pas, le magnésium ne s'allume pas. Le médium s'impatiente, tient bon, crie qu'il ne peut pas tenir plus longtemps, nous réclamons tous la photographie à cor et à cri. Rien n'est fait. Dans l'obscurité, nécessaire pour que la plaque de l'appareil ouvert ne soit pas voilée, M. de Fontenay n'est pas parvenu à allumer le magnésium, et l'on entend le violon tomber à terre.

Le médium paraît épuisé, gémit, se lamente, et nous regrettons tous cet échec. Mais Eusapia déclare qu'elle peut recommencer et qu'on s'y prépare. En effet, au bout de cinq ou six minutes, le même phénomène se reproduit. M. de Fontenay fait éclater un pistolet au chlorate de potasse. La lumière est instantanée, mais faible. Elle permet de voir la main gauche d'Eusapia tenue sur la table par la main droite de M. Sardou, sa main droite tenue en l'air par ma main gauche, et, à trente centimètres environ en arrière, à la hauteur de la tête, le violon verticalement posé contre le rideau. Mais la photographie n'a rien donné.

Eusapia réclame un peu de lumière, « poco di luce ». On rallume la petite lampe, et la clarté est assez grande pour que l'on se voie distinctement les uns les autres, y compris les bras, la tête du médium, le rideau, etc. On fait la chaîne. Le rideau se gonfle fortement et M. Sardou est touché plusieurs fois par une main qui, à un certain moment, le pousse violemment par l'épaule, lui courbant la tête vers la table. Devant cette manifestation et ces sensations, nous avons de nouveau l'impression qu'il y a là une main, une main étrangère à celles du médium que nous tenons toujours soigneusement, et aux nôtres puisque nous faisons la chaîne. Il n'y a, du reste, personne près du rideau, qui se voit parfaitement. Je dis alors : « Puisqu'il y a une main là, qu'elle me prenne ce violon comme avant-hier. » Je prends le violon par le manche et le tends au rideau. Aussitôt, il est saisi et soulevé, puis tombe à terre. Je ne lâche pas un instant la main du médium. Je saisis cependant cette main de ma main droite, un instant, afin de ramasser, de ma main gauche, le violon tombé auprès de moi. Je sens alors, en approchant du plancher, un souffle très froid, sur ma main, mais rien autre chose. Je prends le violon et le pose sur la table, puis je reprends de ma main gauche la main du médium, et saisissant le violon de ma main droite, je le tends de nouveau au rideau. Mais M^{me} Brisson, particulièrement incrédule, me demande de le prendre elle-même. Elle le fait, le tend au rideau, et l'instrument lui est enlevé avec violence, malgré l'effort qu'elle fit pour le retenir. Tout le monde déclare avoir bien vu, cette fois. Les mains du médium n'ont pas été lâchées un seul instant.

Cette expérience, faite dans ces conditions, en lumière suffisante, paraît ne devoir laisser aucun doute sur l'existence d'une troisième main du médium, laquelle agit suivant la volonté de celui-ci. Et pourtant en cette même soirée du 19 novembre, je demande que le violon, qui est tombé à terre, soit rapporté sur la table. Nous tenons toujours soigneusement les mains, M. Sardou la main gauche et moi la droite. Eusapia voulant me donner encore plus de sécurité, plus de certitude, me propose de lui prendre les deux mains, la droite telle que je la tiens, et son poignet gauche de ma main droite, sa main gauche étant toujours tenue par M. Sardou, le tout sur la table. On entend du bruit. Le violon est apporté, passe au-dessus de nos mains ainsi entrecroisées, et est déposé au-delà, sur le milieu de la table. On allume une bougie et l'on constate la position de nos mains, qui n'ont pas bougé.

Quelque temps après ce phénomène, on a fait l'obscurité, et nous avons tous vu des feux follets briller dans le cabinet, visible par la séparation alors assez grande des deux rideaux. Pour ma part,

j'en ai vu trois, le premier très brillant, les deux autres moins intenses. Ils ne vacillaient pas, ne bougeaient pas, et n'ont guère duré chacun qu'une seconde.

M. Antoniadi ayant fait la remarque qu'il n'était pas toujours sûr de tenir la main gauche, Eusapia me dit avec animosité : « Puisqu'il n'est pas sûr, prenez encore les deux mains vous-même. » Je tenais déjà la droite, avec une certitude absolue. Je prends alors le poignet gauche de ma main droite, M. A... déclarant qu'il conservera les doigts. Dans cette position, les deux mains d'Eusapia étant ainsi tenues au-dessus de la table, un coussin, qui était à ma droite, sur la table, et y avait été jeté violemment quelques instants auparavant, est également saisi et jeté avec violence jusqu'au-dessus du canapé, frôlant mon front à gauche, et lancé en l'air. Les personnes qui sont à la table et font la chaîne, affirment qu'aucune des mains n'a quitté la chaîne.

Voici un autre fait relevé sur les notes de M^{me} Flammarion.

« Nous nous trouvions dans une obscurité presque complète, la lampe, très éloignée d'Eusapia, n'étant allumée qu'en veilleuse. Eusapia était assise à la table d'expériences, entre MM. Brisson et Pallotti, qui lui tenaient les deux mains, et à peu près en face de cette lampe.

Assises, à quelques mètres de distance, l'une à côté de l'autre au milieu du salon, nous observions attentivement, M^{me} Brisson et moi, Eusapia qui nous faisait face, pendant que nous tournions le dos à la lumière, ce qui nous permettait, en somme, de distinguer suffisamment tout ce qui se passait devant nous.

Jusqu'au moment où le fait que je vais raconter s'est produit, M^{me} Brisson était restée à peu près aussi incrédule que moi à propos des phénomènes, et justement elle venait tout bas de m'exprimer ses regrets de n'avoir encore rien vu *elle-même*, lorsque tout à coup le rideau situé derrière Eusapia commence à s'agiter, et soudain se retire gracieusement en arrière, comme soulevé par une embrasse invisible, et qu'est-ce que je vois ? Le petit guéridon à trois pieds, sautant avec entrain au-dessus du parquet, à la hauteur de trente centimètres environ, pendant que le tambour de basque tout doré sautillait à son tour et gaiement à la même hauteur au-dessus de la table, en faisant bruyamment retentir ses grelots.

Stupéfaite, j'attire vivement à moi M^{me} Brisson, et lui montrant du doigt ce qui se passait : « Regardez », lui dis-je. Et alors, guéridon et tambour de basque recommencent à l'unisson leur sauterie, l'un retombant avec force sur le plancher et l'autre sur la table. M^{me} Brisson et moi, nous ne pûmes nous empêcher d'éclater de rire, car, en vérité, c'était par trop drôle ! Un sylphe n'eût pas été plus amusant. »

Or, Eusapia ne s'était pas retournée : on la voyait assise, avec ses mains devant elle, tenues par les deux contrôleurs. Lors même qu'elle les aurait libérées toutes les deux, elle n'aurait pu prendre le guéridon et le tambour de basque qu'en se retournant, et ces dames les voyaient sauter tout seuls. Je fais remarquer à Eusapia qu'elle doit être extrêmement fatiguée, que la séance dure depuis plus de deux heures et a donné des résultats extraordinaires, et qu'il serait temps de la terminer. Elle répond qu'elle désire la continuer encore un peu et qu'on aura de nouveaux phénomènes. Nous acceptons avec plaisir, et nous attendons.

Alors, elle couche sa tête sur mon épaule, me prend le bras droit tout entier y compris la main, et mettant ma jambe entre ses jambes, et mes pieds entre ses pieds, elle me serre très fortement. Elle se met alors à frotter le tapis en entraînant mes pieds avec les siens et en me serrant plus violemment encore ; puis elle s'écrie : « Spetta ! spetta ! » (regardez ! regardez !) ; ensuite : « Vieni ! vieni ! » Elle a invité M. Pallotti à se placer derrière sa femme, et à attendre ce qui se produirait.

Il faut ajouter que tous les deux demandaient, instamment, depuis quelques minutes, de voir et

d'embrasser leur fille, comme ils l'avaient fait à Rome.

Après un nouvel effort nerveux d'Eusapia et une sorte de convulsion accompagnée de gémissements, de plaintes et de cris, un grand mouvement se manifeste dans le rideau ; je vois s'abaisser plusieurs fois devant moi une petite tête de jeune fille, au front bombé, avec de longs cheveux, qui s'abaisse trois fois et dessine son profil en noir devant la fenêtre. Un instant après, nous entendons M. et M^{me} Pallotti, qui couvrent de baisers un être alors invisible pour nous en lui disant avec amour : « Rosa, Rosa, ma chérie, ma Rosalie », etc., etc. Ils affirment avoir senti entre leurs mains, le visage et la chevelure de leur fille.

Mon impression a été qu'il y avait vraiment là un être fluide. Je ne l'ai pas touché. La douleur, à la fois ravivée et consolée, des parents, m'a paru si respectable que je ne me suis pas approché d'eux. Mais, j'ai cru, néanmoins, à une illusion de leur sentiment, quant à l'identité du fantôme.

J'arrive maintenant au fait le plus étrange encore, le plus incompréhensible, le plus incroyable de toutes nos séances.

Le 21 novembre, M. Jules Bois présente un livre devant le rideau, et à la hauteur de la tête d'un homme debout. Le salon est vaguement éclairé par une petite lampe, avec abat-jour, assez éloignée. On voit distinctement les objets. Une main invisible située derrière le rideau saisit ce livre. Puis tous les observateurs le voient disparaître, comme s'il était passé à travers le rideau. On ne le voit pas tomber devant. C'était un in-octavo, assez mince, relié en rouge, que je venais de prendre dans ma bibliothèque. Or, M^{me} Flammarion, à peu près aussi sceptique que M. Baschet sur ces phénomènes, s'était glissée contre la fenêtre derrière le rideau, pour observer attentivement ce qui se passait : elle espérait surprendre un mouvement du bras du médium et le démasquer, malgré ses devoirs de maîtresse de maison.

Elle voyait très bien la tête d'Eusapia, immobile devant la glace réfléchissant la lumière. Tout à coup, le livre lui est apparu ayant traversé le rideau, tenu en l'air, *sans mains, ni bras*, pendant une ou deux secondes ; puis elle le vit tomber. Elle s'écrie : « Oh ! Le livre, qui vient de traverser le rideau ! » Et, brusquement, toute pâle et stupéfaite, elle se rejette en arrière, au milieu des observateurs.

Tout ce côté du rideau était bien visible, parce que le rideau de gauche avait été détaché de sa baguette dans sa partie gauche, par le poids d'une personne qui s'était assise sur le canapé où posait par hasard le bas du rideau, et qu'une grande ouverture se trouvait devant la glace occupant tout le mur de fond du salon, glace qui réfléchissait la lumière de la petite lampe. Si un pareil fait était réel, nous serions forcés d'admettre que le livre a traversé le rideau, sans aucune ouverture, car le tissu est parfaitement intact, et l'on ne peut supposer, un seul instant, qu'il ait passé à côté, le livre ayant été présenté vers le milieu, c'est-à-dire à soixante centimètres environ de chaque extrémité du rideau, lequel mesure 1m 26, de largeur.

Cependant ce livre a été vu par M^{me} Flammarion, qui regardait derrière le rideau, et a disparu pour les personnes qui étaient devant, notamment M. Baschet, M. Brisson, M. J. Bois, M^{me} Fourton et moi. On ne s'y attendait en aucune façon, on en a été stupéfait, on s'est demandé ce qu'était devenu le livre, et il a paru tomber derrière l'étoffe. Hallucination collective ?... Nous étions tous de sang-froid. Et si Eusapia avait su glisser adroitement sa main et saisir le livre à travers le rideau, on n'aurait pas vu la forme nette du livre, mais un gonflement du rideau.

Quelle valeur n'aurait pas l'observation de cet objet traversant un rideau, si l'on était sûr de l'absolue honnêteté du médium, si, par exemple, ce médium était un homme de science, un physicien, un chimiste, un astronome, dont l'intégrité scientifique soit au-dessus de tout soupçon ? Le seul fait de la possibilité d'une fraude diminue des quatre-vingt dix-neuf centièmes la valeur de l'observation et oblige à la voir cent fois avant d'en être sûr. Les conditions de la certitude devraient être comprises de tous les chercheurs, et il est surprenant d'entendre des personnes

intelligentes s'étonner de nos doutes et de la stricte obligation scientifique de ces conditions. Pour être sûr de pareilles énormités, il faut en être cent fois sûr, ne pas les avoir vues une fois, mais cent fois, comme, par exemple, les lévitations.

Il nous paraît impossible que la matière puisse traverser de la matière. Vous placez, par exemple, une pierre sur une serviette. Si l'on vous dit qu'on l'a retrouvée au-dessous, sans aucune solution de continuité du tissu, vous n'y croirez pas.

Cependant, je prends un morceau de glace d'un kilogramme ; je le pose sur la serviette ; je place le tout sur un châssis, dans un four ; le morceau de glace fond, traverse la serviette et tombe goutte à goutte sur un plateau ; je rapporte le tout dans une glacière, l'eau fondue se congèle de nouveau : le morceau de glace d'un kilogramme a traversé la serviette. C'est bien simple, pensez-on. Oui, c'est simple parce que c'est expliqué. Assurément, ce n'est pas le cas du livre. Mais enfin, c'est la matière traversant la matière, à la suite d'une transformation de son état physique.

Nous pourrions chercher des explications, invoquer l'hypothèse de la quatrième dimension, discuter la géométrie non euclidienne. Il me paraît plus simple de penser que, d'une part, ces observations ne sont pas encore suffisantes pour une affirmation absolue, et que, d'autre part, notre ignorance sur toutes choses est formidable et nous interdit de rien nier.

Les phénomènes dont nous nous entretenons ici sont si extraordinaires que l'on est porté à en douter, lors même que l'on est assuré de les voir. Ainsi, par exemple, j'ai pris note que M. René Baschet, mon érudit ami, Directeur actuel de l'*Illustration*, nous a affirmé à tous, pendant la séance, et après, avoir vu, de ses yeux vu, au-dessous de la table, une tête donnant l'impression d'une jeune fille d'une douzaine d'années, portée sur un buste, qui s'est abaissée verticalement pendant qu'il la regardait, et a disparu. Affirmation faite le 21, répétée le 22, au théâtre où nous nous sommes rencontrés, et le 25 de nouveau à la maison. Quelque temps après, M. Baschet était convaincu de s'être trompé, d'avoir été dupe d'une illusion. C'est d'ailleurs possible. Je regardais en même temps, ainsi que d'autres personnes, et nous n'avons rien pu distinguer. Il est donc très humain, lorsqu'on pense, quelques jours plus tard, à ces bizarreries, que l'on doute de soi-même. Mais il y a des partis pris moins explicables.

Ainsi, par exemple, à la séance du 28 novembre, un ingénieur distingué, M. L..., s'est refusé absolument à admettre le soulèvement de la table, malgré l'évidence, dont on va juger. Voici une note que je détache de mes procès-verbaux : « M. L. m'affirme que le médium a soulevé la table avec ses pieds, en appuyant les mains au-dessus. Je prie Eusapia de retirer ses pieds sous sa chaise. La table se soulève.

Après ce second soulèvement M. L. déclare qu'il n'est pas satisfait, quoiqu'aucun des pieds du médium ne soit sous l'un des pieds de la table, et qu'il faut recommencer l'expérience sans que *les jambes* touchent en aucun point. Le médium propose alors qu'on attache ses jambes à celles de M. L. Un troisième soulèvement a lieu, après que la jambe gauche incriminée du médium a été liée à la jambe droite de M. L. Celui-ci déclare alors que les hypothèses qu'il avait faites pour expliquer le phénomène sont nulles et non avenues, mais qu'il doit tout de même y avoir un truc, parce qu'il ne croit pas au surnaturel. Moi non plus, je ne crois pas au surnaturel. Et pourtant il n'y a pas de truc. »

Cette manière de raisonner, assez générale, ne me semble pas scientifique. C'est prétendre que nous connaissons les limites du possible et de l'impossible. Ceux qui niaient le mouvement de la Terre ne raisonnaient pas autrement. Ce qui est contraire au bon sens n'est pas impossible. Le bon sens, c'est l'état moyen du savoir populaire, c'est-à-dire de l'ignorance générale. Un homme au courant de l'histoire des sciences et qui raisonne tranquillement, ne peut pas arriver à comprendre l'ostracisme de certains négateurs contre les phénomènes inexplicables. « C'est

impossible », pensent-ils. Ce fameux bon sens dont on se targue n'est pourtant, disons-nous, que l'opinion vulgaire commune qui accepte les faits habituels, sans les comprendre d'ailleurs, et qui varie avec le temps. Quel homme de bon sens aurait admis autrefois que l'on pourrait un jour photographier le squelette d'un être vivant, ou emmagasiner la voix dans un phonographe, ou déterminer la composition chimique d'un astre inaccessible ? Quelle était la science il y a cent ans, deux cents ans, trois cents ans ? Voyez l'astronomie il y a cinq cents ans... et la physiologie... et la médecine... et la physique... et la chimie. Dans cinq cents ans, dans mille ans, dans deux mille ans, que seront ces sciences ? Et dans cent mille ans ? Oui, dans cent mille ans, quelle sera l'intelligence humaine ? Notre état actuel sera à celui-là ce qu'est le savoir d'un chien à celui d'un homme cultivé, c'est-à-dire sans comparaison possible.

Nous sourions aujourd'hui de la science des savants du temps de Copernic, de Christophe Colomb et d'Ambroise Paré, et nous ne pensons pas que dans quelques siècles les savants nous jugeront de la même façon. Il y a des propriétés de la matière qui nous restent encore complètement cachées, et l'être humain est doué de facultés encore inconnues de nous. Nous n'avancions que bien lentement dans la connaissance des choses.

Les critiques ne font pas toujours preuve d'une logique bien serrée. Vous leur parlez de faits constatés par des centaines de témoins. Ils impliquent la valeur du témoignage populaire et déclarent que ces gens incultes, ces petits commerçants, ces industriels, ces ouvriers, ces paysans, sont incapables d'observer avec quelque certitude.

Quelques jours après, vous citez des savants, des hommes dont la compétence a été affirmée dans les sciences d'observation, qui se portent garants des mêmes faits, et vous les entendez vous répondre que ces savants sont compétents dans leur ordre de travail habituel, mais pas à côté.

Et de la sorte, tous les témoignages sont récusés. On déclare que la chose n'étant pas possible, ne peut pas avoir été observée. Assurément il y a beaucoup à discuter dans l'analyse du témoignage humain. Mais si nous supprimons tout, qu'est-ce qui nous reste ? Notre ignorance native. Mais vraiment, on rencontre des négateurs qui sont sûrs de tout et qui imposent leurs aphorismes avec l'autorité d'un tsar édictant quelque oukase.

De ces diverses expériences avec Eusapia Paladino, y compris celles relatées aux lettres premières et deuxième, résulte l'impression que les phénomènes observés sont, en grande partie, réels, irrécusables ; qu'un certain nombre peuvent être produits par la fraude ; mais qu'en fait le sujet est extrêmement complexe. De plus, certains mouvements sont simplement d'ordre physique, tandis que d'autres sont à la fois et d'ordre physique et d'ordre psychique. Toute cette étude est incomparablement plus compliquée qu'on ne l'a, en général, estimé jusqu'ici. Nous allons passer sommairement en revue les autres expériences faites par le même médium, et nous consacrerons ensuite un chapitre spécial à l'examen des fraudes et des mystifications. Voyons donc, d'abord, les autres expériences d'Eusapia, et détachons-en ce qu'elles peuvent également nous apprendre.

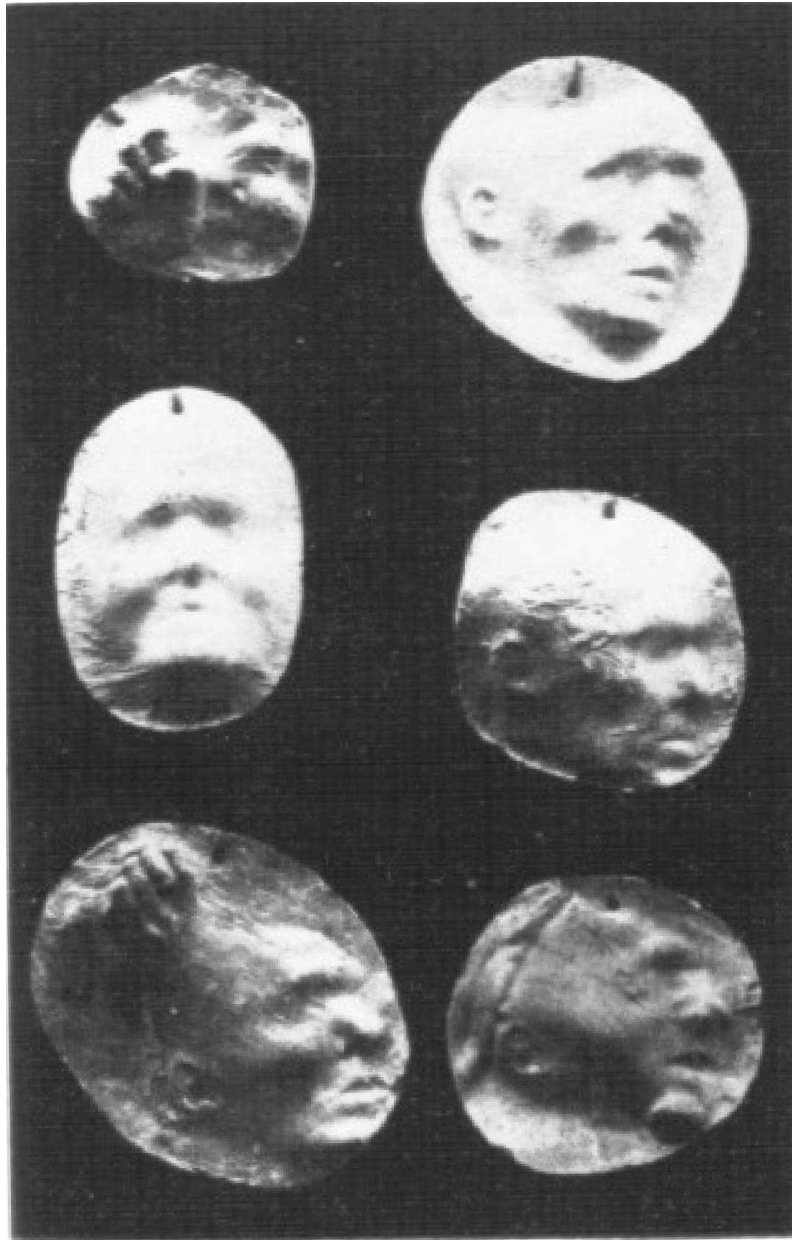


Planche VII - Empreintes produites par un soi-disant Esprit

Chapitre IV - Autres expériences d'Eusapia Paladino

Le médium dont nous venons d'exposer un certain nombre d'expériences a été l'objet d'une longue série d'observations par d'éminents et attentifs expérimentateurs. Ses facultés sont, en effet, exceptionnelles, et lorsqu'on étudie avec Eusapia, la comparaison avec les cas ordinaires fait songer à la différence qui distingue une excellente machine électrique, actionnée en de bonnes conditions atmosphériques, d'une mauvaise employée par un temps de pluie. On observe plus ainsi en une heure qu'en une multitude d'essais défectueux avec d'autres médiums.

Notre étude de ces forces inconnues avancera rapidement si, au lieu de nous borner aux résultats obtenus en un ou deux groupes, comme ceux qui précèdent, nous examinons l'ensemble des observations faites avec ce médium. On les comparera aux précédentes ; on jugera, on appréciera. Les documents qui vont suivre sont empruntés surtout aux *Annales des sciences psychiques* et au précieux recueil de M. Albert de Rochas sur l'*Extériorisation de la Motricité*.

Quelques mots d'abord sur les débuts d'Eusapia dans la carrière médiumnique. Le professeur Chiaia, de Naples, auquel je suis redevable moi-même d'avoir pu recevoir Eusapia chez moi pour les expériences rapportées plus haut, a le premier mis ses facultés en évidence. Il a d'abord publié, le 9 août 1888, dans un journal de Rome, la lettre suivante adressée au professeur Lombroso :

« Monsieur,

Dans votre article : *Influence de la civilisation sur le Génie*, parmi d'incontestables beautés de style et de logique, j'ai vu une phrase très heureuse qui me semble la synthèse du mouvement scientifique (à partir du moment où l'homme inventa ce casse-tête nommé alphabet) jusqu'à notre époque. Cette phrase, la voici : « Chaque siècle est prématuré pour les découvertes qu'il ne voit pas naître, parce qu'il ne s'aperçoit pas de sa propre incapacité et des moyens qui lui manquent pour faire les autres découvertes. La répétition d'une même manifestation, en s'imprimant sur les cerveaux, prépare les esprits et les rend de moins en moins incapables de découvrir les lois auxquelles cette manifestation est soumise. Quinze ou vingt ans suffisent pour faire admirer par tout le monde une découverte traitée de folie au moment où elle fut faite ; maintenant encore, les sociétés académiques rient de l'hypnotisme et de l'homéopathie : qui sait si mes amis et moi, qui rions du spiritisme, nous ne sommes pas dans l'erreur, précisément comme le sont les hypnotisés ? Grâce à l'illusion qui nous entoure, nous sommes peut-être incapables de reconnaître que nous nous trompons ; et comme beaucoup d'aliénés, nous plaçant à l'opposé du vrai, nous rions de ceux qui ne sont pas avec nous. »

Frappé de cette phrase si spirituelle et que je trouve par hasard appropriée à un certain fait dont je m'occupe depuis quelque temps, je la recueille avec joie, sans retard, sans commentaire qui en change le sens ; et, me conformant aux règles d'une parfaite chevalerie, je m'en sers comme d'une provocation.

Les conséquences de ce défi ne seront ni dangereuses, ni sanglantes ; nous combattons loyalement, et, quels que puissent être les résultats de la rencontre, que je succombe ou que je fasse fléchir la partie adverse, ce sera toujours d'une manière bienveillante ; l'issue amènera l'amendement d'un des deux adversaires, et sera, de toute façon, utile à la grande cause de la vérité. On parle beaucoup maintenant d'une maladie particulière que l'on rencontre dans l'organisme humain ; on la constate tous les jours, mais on en ignore la cause et l'on ne sait quel nom lui donner.

A son sujet, on réclame instamment l'examen de la science contemporaine ; mais celle-ci, pour toute réponse s'en moque avec le rire ironique de Pyrrhon, précisément parce que, comme on l'a

dit, le siècle n'est pas prêt.

Mais l'auteur de la phrase que j'ai citée plus haut ne l'a certainement pas écrite pour le seul plaisir de l'écrire ; il me semble au contraire, qu'il ne sourira pas dédaigneusement si on l'invite à observer un cas particulier, digne d'attirer l'attention et d'occuper sérieusement l'esprit d'un Lombroso.

Je veux parler ici d'une malade qui appartient à la classe la plus humble de la société ; elle est âgée de trente ans à peu près, et elle est très ignorante ; son regard n'est ni fascinateur, ni doué de cette force que les criminalistes modernes nomment irrésistible, mais elle peut, quand elle le désire, soit de jour, soit de nuit, par des phénomènes surprenants, divertir pendant une heure un groupe de curieux.

Attachée sur un siège ou tenue fortement par les mains des curieux, elle attire les meubles qui l'entourent, les soulève, les tient élevés en l'air comme le cercueil de Mahomet, et les fait redescendre avec des mouvements ondulatoires, comme s'ils obéissaient à une volonté étrangère ; elle augmente leur poids ou les rend plus légers, selon son bon plaisir ; elle frappe, martèle les murs, le plafond, les plancher avec rythme et cadence, en répandant aux demandes des assistant ; des lueurs semblables à celles de l'électricité jaillissent de son corps, l'enveloppent ou entourent les assistants de ces scènes merveilleuse : elle dessine tout ce qu'on veut sur les carte qu'on lui présente : chiffres, signatures, nombres, phrases en étendant seulement la main vers l'endroit indiqué ; si l'on place dans un coin de la chambre un vase avec une couche d'argile molle, on trouve, après quelques instants l'empreinte d'une petite ou d'une grande main, l'empreinte d'un visage, vu de face ou de profil, de laquelle on peut ensuite tirer un masque en plâtre ; on a conservé de cette façon les portraits d'un visage vu en différentes situations, et ceux qui le désirent peuvent ainsi faire de sérieuses et importantes études.

Cette femme s'élève en l'air, quels que soient les liens qui la retiennent ; elle reste ainsi, paraissant couchée dans le vide, contrairement à toutes les lois de la gravité ; elle fait résonner les instruments de musique : orgues, cloches, tambours, comme s'ils étaient touchés par des mains ou agités par le souffle de gnomes invisibles.

Vous nommerez cela un cas particulier d'hypnotisme ; vous direz que cette malade est un fakir en jupon, que vous l'enfermeriez dans un hôpital... Je sous en prie, éminent professeur, ne déplacez pas la question. L'hypnotisme, on le sait, ne cause que l'illusion d'un moment ; après la séance tout reprend sa forme primitive. Mais ici le cas est différent ; pendant les jours qui suivent ces scènes merveilleuses, il reste des traces, des documents dignes de considération. Que pensez-vous de cela ? Mais permettez-moi de continuer. Cette femme, en certaines occasions, peut grandir de plus de dix centimètres ; elle est comme une poupée de gutta-percha, comme un automate d'un nouveau genre ; elle prend des formes bizarres ; combien de jambes et de bras a-t-elle ? Nous n'en savons rien.

Tandis que ses membres sont retenus par les assistants les plus incrédules, nous en voyons paraître d'autres, sans savoir d'où ils sortent. Les chaussures sont trop petites pour renfermer ses pieds ensorcelés, et cette circonstance particulière laisse soupçonner l'intervention d'un pouvoir mystérieux. Ne riez pas quand je dis : *laisse soupçonner*. Je n'affirme rien ; vous aurez le temps de rire tout à l'heure.

Quand cette femme est liée, on voit paraître un troisième bras, et nul ne sait d'où il vient ; il commence une longue suite de taquineries plaisantes, il ôte les bonnets, les montres, l'argent, les bagues, les épingles, et les rapporte avec une grande adresse, une joyeuse familiarité ; il prend les habits, les gilets, tire les bottes, brosse les chapeaux et les remet à ceux auxquels ils appartiennent, frise et caresse les moustaches, et donne, à l'occasion, quelques coups de poing, parce qu'il a aussi ses mouvements de mauvaise humeur.

C'est toujours une main grossière et calleuse (on a remarqué que celle de la sorcière est petite) ; elle a de grands ongles ; elle est humide et passe de la chaleur naturelle au froid glacial du cadavre qui fait frissonner ; elle se laisse prendre, serrer, observer, et finit par s'élever, restant suspendue en l'air comme si le poignet était coupé ; elle ressemble ainsi à ces mains de bois qui servent d'enseigne aux boutiques des marchands de gants.

Je vous jure que je sors avec un esprit fort calme de l'ancre de Circé ; délivré de ses enchantements, je passe en revue toutes mes impressions et je finis par ne pas croire en moi-même, quoique le témoignage de mes sens me confirme que je n'ai pas été le jouet d'une erreur ou d'une illusion.

On ne peut attribuer à la prestidigitation toutes ces manœuvres extraordinaires. On doit être en garde contre toute supercherie, faire une perquisition scrupuleuse afin d'empêcher le mensonge ou la fraude. Mais les faits ne répondent pas toujours à l'attention inquiète des assistants ; et ceci est encore un mystère à expliquer, qui prouve que l'individu qui opère n'est pas le seul arbitre de ces merveilles. Sans doute, il possède l'exclusive faculté de ces actes prodigieux, mais ils ne peuvent se produire qu'avec le concours d'un agent ignoré, *deus ex machinâ*.

De tout cela résultent la grande difficulté d'étudier le fond de cette stupéfiante charlatanerie et la nécessité de faire une série d'expériences pour en rassembler un certain nombre capables d'éclairer les dupes et de vaincre l'opiniâtreté des querelleurs.

Or, voici ma provocation. Si vous n'avez pas écrit la phrase citée plus haut pour le seul plaisir de l'écrire, si vous avez véritablement l'amour de la Science, si vous êtes sans préjugés, vous, le premier aliéniste de l'Italie, ayez l'obligeance de venir sur le terrain, et soyez persuadé que vous allez vous mesurer avec un galant homme. Quand vous pourrez prendre une semaine de congé, laissez vos chères études, et, au lieu d'aller à la campagne, désignez-moi un endroit où nous puissions nous rencontrer : choisissez le moment vous-même.

Vous aurez une chambre où vous entrerez seul avant l'expérience ; là, vous placerez les meubles et tous les objets comme vous voudrez ; vous fermerez la porte à clef. Je crois inutile de vous présenter la dame dans le costume adopté au paradis terrestre, parce que cette nouvelle Eve est incapable de prendre sa revanche sur le serpent et de séduire.

Quatre messieurs nous assisteront, comme il convient en toutes rencontres chevaleresques ; vous en choisirez deux, et j'amènerai les deux autres.

Jamais de meilleures conditions n'ont pu être réunies par les Chevaliers de la Table ronde. Il est évident que si l'expérience ne réussit pas, je n'en saurai accuser que les rigueurs du destin ; vous me jugerez seulement comme un halluciné qui souhaite d'être guéri de ses extravagances. Mais si le succès couronne nos efforts, votre loyauté vous imposera le devoir d'écrire un article, dans lequel, sans circonlocutions, réticences, ni malentendu, vous attesterez la réalité des mystérieux phénomènes et promettez d'en rechercher les causes.

Si vous refusez cette rencontre, expliquez-moi cette phrase : *le siècle n'est pas prêt*. Sans doute cela peut s'appliquer aux intelligences vulgaires, mais non à un Lombroso, auquel s'adresse ce conseil du Dante : *Avec la vérité, l'honneur doit fermer les lèvres du mensonge*. »

Votre tout dévoué et respectueux,
Professeur Chiaia.

M. Lombroso n'accepta pas immédiatement cet éloquent et spirituel défi. Nous verrons cependant tout à l'heure le savant professeur en expérimentation. En attendant, voici ce que M. de Rochas nous apprend de la jeunesse d'Eusapia.

« Les premières manifestations médiumniques coïncidèrent avec l'âge de la puberté, vers 13 ou

14 ans ; c'est là une concordance qui se retrouve dans presque tous les cas où l'on a observé la singulière propriété de la production des mouvements à distance. A cette époque de sa vie, on remarqua que les séances spirites auxquelles on la conviait réussissaient beaucoup mieux quand elle s'asseyait à la table. Mais elles la fatiguaient et l'ennuyaient, et elle s'abstint d'y prendre part pendant huit ou neuf ans.

Ce n'est que dans sa 22^e ou 23^e année que commença la culture spirite d'Eusapia, dirigée par un spirite fervent, M. Damiani. C'est alors qu'apparut la personnalité de *John King*, qui s'empare d'elle quand elle est à l'état de transe²⁴. Ce John King dit être le frère de *Katie King* de Crookes, et avoir été le père d'Eusapia dans une autre existence. C'est John qui parle quand Eusapia est en transe ; il parle d'elle en l'appelant « ma fille » et donne des conseils sur la manière dont il faut la soigner. M. Ochorowicz pense que ce John est une personnalité créée dans l'esprit d'Eusapia par la réunion d'un certain nombre d'impressions recueillies dans les différents milieux auxquels sa vie a été mêlée. Ce serait à peu près la même explication que pour les personnalités suggérées par hypnotistes, et pour les variations de personnalité observées par MM. Azam, Bourru, Burot, etc.

On a cru remarquer qu'Eusapia se préparait, consciemment ou inconsciemment, à la séance, en ralentissant sa respiration, qui reste régulière ; en même temps, le pouls s'élève graduellement de 88 à 120 pulsations par minute et devient extrêmement vigoureux. Est-ce une pratique analogue à celle qu'emploient les fakirs de l'Inde, ou un simple effet de l'émotion, qu'éprouve, avant chaque séance, Eusapia qui tient énormément à convaincre les assistants et n'est jamais sûre de la production des phénomènes ?

On n'endort pas Eusapia ; elle entre d'elle-même en transe quand elle fait partie de la chaîne des mains. Elle commence à soupirer très profondément, puis elle éprouve des bâillements, elle a le hoquet. Le visage passe ensuite par une série d'expressions différentes. Tantôt il prend une expression démoniaque accompagnée d'un rire saccadé tout à fait semblable à celui que Gounod donne à Méphistophélès dans l'opéra de Faust et qui précède presque toujours un phénomène important. Tantôt il rougit ; les yeux deviennent brillants, mouillés et largement ouverts ; le sourire et les mouvements caractérisent l'extase érotique ; elle appelle « mio caro », s'appuie sur l'épaule de son voisin, et cherche des caresses quand elle le croit sympathique. C'est alors que se produisent les phénomènes dont la réussite lui cause des frissons agréables, même voluptueux. Pendant ce temps, les jambes et les bras sont dans un état de forte tension, presque de raideur, ou bien éprouvent des contractions convulsives, parfois une trépidation, qui s'étend au corps entier.

A ces états de suractivité nerveuse succède une période de dépression caractérisée par la pâleur presque cadavérique du visage, qui souvent se couvre de sueur, et l'inertie presque complète des membres ; si on soulève sa main, elle retombe par son propre poids.

Pendant la transe, les yeux sont convulsés en haut, on n'en voit que le blanc. La présence d'esprit et la conscience générale est diminuée ou même abolie : pas de réponse ou réponse retardée sur les questions. Aussi le souvenir de ce qui s'est produit pendant les séances n'existe-t-il chez Eusapia que pour les états très voisins de son état normal et, par conséquent, ils ne sont généralement relatifs qu'à des phénomènes de peu d'intensité.

Souvent, pour aider aux manifestations, elle demande qu'on lui donne de la force en mettant une personne de plus à la chaîne. Il lui est arrivé plusieurs fois d'appeler un assistant sympathique, de lui prendre les doigts et de les presser comme pour en extraire quelque chose, puis de les repousser brusquement, disant qu'elle avait assez de force.

²⁴ On a donné le nom de transe (les Anglais écrivent *trance*) à l'état spécial dans lequel tombent les médiums lorsqu'ils perdent la connaissance du milieu ambiant. C'est une sorte de sommeil somnambulique.

A mesure, que la transe s'accroît, la sensibilité à la lumière s'accroît. Une lumière subite lui cause de la difficulté de respiration, des battements de cœur, la sensation de la boule hystérique, l'irritation générale des nerfs, le mal de tête et des yeux, le tremblement du corps entier et les convulsions, excepté quand elle demande la lumière elle-même (ce qui lui arrive souvent quand il y a des constatations intéressantes à faire au sujet des objets déplacés), car alors son attention est trop fortement portée ailleurs.

Elle remue constamment pendant la période active des séances : on pourrait attribuer ces mouvements aux crises d'hystérie qui alors la secouent ; mais ils paraissent nécessaires à la production des phénomènes. Toutes les fois qu'un mouvement doit se produire à distance, elle le simule, soit avec ses mains, soit avec ses pieds, et en développant une force bien plus considérable que celle qui serait nécessaire pour produire le mouvement au contact.

Voici ce qu'elle raconte elle-même de ses impressions quand elle veut produire un mouvement à distance : *Tout d'abord, elle désire ardemment exécuter le phénomène ; puis elle éprouve l'engourdissement et la chair de poule dans les doigts ; ces sensations croissent toujours ; et en même temps, elle sent dans la région inférieure de la colonne vertébrale comme un courant qui s'étend rapidement dans le bras jusqu'au coude, où il s'arrête doucement. C'est alors que le phénomène a lieu.* Pendant et après la lévitation des tables, elle éprouve de la douleur dans les genoux ; pendant et après d'autres phénomènes, dans les coudes et les bras entiers. »

Ce fut seulement à la fin de février 1891 que le professeur Lombroso, dont la curiosité avait fini par être vivement excitée, se décida à venir examiner, à Naples, ce bizarre sujet d'expériences dont tout le monde parlait en Italie. Voici les comptes rendus publiés à cet égard par M. Ciolfi²⁵.

Première séance

On avait mis à notre disposition une vaste chambre choisie par ces messieurs au premier étage. M. Lombroso commença par examiner avec soin le médium, après quoi nous prîmes place autour d'une table à jeu, M^{me} Paladino à un bout ; à sa gauche, MM. Lombroso et Gigli ; moi, en face du médium, entre MM. Gigli et Vizioli ; venaient ensuite MM. Ascensi et Tamburini qui fermaient le cercle, ce dernier à la droite du médium en contact avec lui.

Des bougies sur un meuble, derrière M^{me} Paladino, éclairaient la pièce. MM. Tamburini et Lombroso tenaient chacun une main du médium ; leurs genoux touchaient les siens, loin des pieds de la table, et elle avait ses pieds sous les leurs.

Après une attente assez longue, la table se mit à se mouvoir, lentement d'abord, ce qu'explique le scepticisme, sinon l'esprit d'opposition déclarée de ceux qui composaient le cercle pour la première fois ; puis, peu à peu, les mouvements augmentèrent d'intensité. M. Lombroso constata le soulèvement de la table, et évalua à cinq ou six kilogrammes la résistance à la pression qu'il eut à exercer avec les mains pour le faire cesser. Ce phénomène d'un corps pesant qui se tient soulevé en l'air, en dehors de son centre de gravité, et résiste à une pression de cinq à six kilogrammes, surprit et étonna beaucoup les doctes assistants, qui l'attribuèrent à l'action d'une force magnétique inconnue.

A ma demande, des coups et des grattements se firent entendre dans la table ; de là nouvelle cause d'étonnement, qui amena ces Messieurs à réclamer d'eux-mêmes l'extinction des bougies pour constater si l'intensité des bruits augmenterait, comme on le disait. Tous restèrent assis et en contact.

²⁵ *Annales des sciences psychiques*, 1891, p. 326.

Dans une obscurité qui n'empêchait pas la surveillance la plus attentive, on commença par entendre des coups violents sur le milieu de la table ; puis, une sonnette placée sur un guéridon, à un mètre à gauche du médium, de sorte qu'elle se trouvait en arrière et à droite de M. Lombroso, s'éleva en l'air, et sonna au-dessus de la tête des assistants, en décrivant un cercle autour de notre table, où elle finit par se poser.

Au milieu des expressions de stupeur profonde qu'arrachait ce phénomène inattendu, M. Lombroso manifesta le vif désir d'entendre et de constater une fois de plus ce fait extraordinaire. La clochette, alors, recommença à sonner, et refit le tour de la table, en la frappant à coups redoublés, à tel point que, M. Ascensi, partagé entre l'étonnement et l'appréhension d'avoir les doigts brisés (la sonnette pesait bien trois cents grammes), s'empressa de se lever, et d'aller s'asseoir sur un sofa derrière moi.

Je ne manquai pas d'affirmer que nous avions affaire à une force intelligente, ce qu'on persistait à nier, et que, par suite, il n'y avait rien à craindre. M. Ascensi refusa, quand même, de reprendre place à la table. Je fis alors observer que le cercle était rompu, puisqu'un des expérimentateurs continuait à s'en tenir à l'écart, et que, sous peine de ne plus pouvoir observer sérieusement les phénomènes, il fallait, du moins, qu'il gardât le silence et l'immobilité. M. Ascensi voulut bien s'y engager. La lumière éteinte, les expériences furent reprises.

Tandis que, pour répondre au vœu unanime, la clochette reprenait ses tintements et ses mystérieux circuits aériens, M. Ascensi, sur l'avis que lui en avait donné, à notre insu, M. Tamburini alla, sans être aperçu, à cause de l'obscurité, se placer, debout, à la droite du médium, et, aussitôt, alluma, d'un seul coup, une allumette, si bien, comme il l'a déclaré, qu'il put voir *la clochette, en vibration dans l'air*, tomber brusquement sur un lit à deux mètres derrière Mme Paladino. Je n'essaierai pas de vous peindre l'ébahissement des doctes assistants : un chassé-croisé de questions et de commentaires sur ce fait étrange en était l'expression la plus saisissante. Après mes observations sur l'intervention de M. Ascensi, qui était de nature à troubler sérieusement l'organisme du médium, on refit l'obscurité pour continuer les expériences.

D'abord, ce fut une table de travail, petite, mais lourde, qui se mit en mouvement. Elle se trouvait à la gauche de M^{me} Eusapia, et c'était sur elle qu'était posée la sonnette au début de la séance. Ce petit meuble heurtait la chaise où était assis M. Lombroso, et *essayait de se hisser* sur notre table. En présence de ce nouveau phénomène, M. Vizioli se fit remplacer à notre table par M. Ascensi, et alla se mettre debout, entre la table à ouvrage et M^{me} Eusapia, à laquelle il tournait le dos. Cela résulte de ses déclarations, car l'obscurité ne nous a pas permis de le voir. Il prit cette table à deux mains, et chercha à la retenir ; mais, *en dépit de ses efforts, elle se dégagea* et alla rouler an loin.

Point important à noter : bien que MM. Lombroso et Tamburini n'eussent pas un seul instant cessé de tenir les mains de M^{me} Paladino, le professeur Vizioli fit savoir qu'il se sentait pincer le dos. Une hilarité générale suivit cette déclaration. M. Lombroso constata qu'il s'était senti enlever sa chaise, ce qui l'avait contraint à se tenir quelque temps debout, après quoi sa chaise avait été placée de façon à lui permettre de se rasseoir. Il avait en aussi les habits tirés. Puis, lui et M. Tamburini sentirent aux joues et aux doigts les attouchements d'une main invisible.

M. Lombroso, particulièrement frappé des deux faits relatifs à la table à ouvrage et à la sonnette, les a jugés assez importants pour renvoyer à mardi son départ de Naples, fixé d'abord à lundi.

Sur sa demande, je me suis engagé pour une nouvelle séance, lundi, à l'hôtel de Genève.

Deuxième séance

A huit heures du soir, j'arrivai à l'hôtel de Genève accompagné du médium, M^{me} Eusapia Paladino. Nous avons été reçus sous le péristyle par MM. Lombroso, Tamburini, Ascensi et

plusieurs personnes qu'ils avaient invitées : les professeurs Gigli, Limoncelli, Vizioli, Bianchi, directeur de l'hospice d'aliénés de Sales, le docteur Penta, et un jeune neveu de M. Lombroso, qui habite Naples. Après les présentations d'usage, on nous a priés de monter à l'étage le plus élevé de l'hôtel, où l'on nous a fait entrer dans une très grande pièce à alcôve.

On baissa les grands rideaux d'étoffe qui fermaient l'alcôve ; puis, derrière ces rideaux, à une distance de plus d'un mètre, mesurée par MM. Lombroso et Tamburini, on plaça, dans cette alcôve, un guéridon avec une soucoupe de porcelaine remplie de farine, dans l'espoir d'y obtenir des empreintes, une trompette de fer-blanc, du papier, une enveloppe cachetée contenant une feuille de papier blanc, pour voir si l'on n'y trouverait pas de *l'écriture directe*.

Après quoi, tous les assistants visitèrent minutieusement l'alcôve, afin de s'assurer qu'il ne s'y trouvait rien de préparé ou de suspect. M^{me} Paladino s'assit à la table, à cinquante centimètres des rideaux de l'alcôve, leur tournant le dos ; sur sa demande, elle eut le corps et les pieds liés à sa chaise, au moyen de bandes de toile, par trois des assistants, qui lui laissèrent uniquement la liberté des bras. Cela fait, on prit place à la table dans l'ordre suivant : à gauche de M^{me} Eusapia, Lombroso ; puis en suivant, MM. Vizioli, moi, le neveu de M. Lombroso, MM. Gigli, Limoncelli, Tamburini ; enfin le docteur Penta qui complétait le cercle se trouvait à droite du médium.

Ascensi et Bianchi refusèrent de faire partie du cercle et restèrent debout derrière MM. Tamburini et Ponta. Je laissai faire, certain que c'était là une combinaison préméditée pour redoubler de vigilance. Je me bornai à recommander que, tout en observant avec le plus grand soin, chacun se tînt tranquille. Les expériences commencèrent à la lumière de bougies en nombre suffisant pour que la pièce fût bien éclairée. Après une longue attente, la table se mit en mouvement, lentement d'abord, puis avec plus d'énergie : toutefois, les mouvements restèrent intermittents, laborieux et beaucoup moins vigoureux qu'à la séance de samedi.

La table réclama spontanément par des battements de pied représentant les lettres de l'alphabet, que MM. Limoncelli et Penta prissent la place l'un de l'autre. Cette mutation opérée, la table indiqua de faire l'obscurité. Un moment après, et avec plus de force cette fois, reprirent les mouvements de la table, au milieu de laquelle des coups violents se firent entendre. Une chaise, placée à la droite de M. Lombroso, tenta l'ascension de la table, puis se tint suspendue au bras du savant professeur. Tout d'un coup, les rideaux de l'alcôve s'agitèrent et furent projetés sur la table, de façon à envelopper M. Lombroso, qui en fut très ému, comme il l'a déclaré lui-même.

Tous ces phénomènes survenus à de longs intervalles, dans l'obscurité et au milieu du bruit des conversations, ne furent pas pris au sérieux : on voulut n'y voir que des effets du hasard, ou des plaisanteries de quelques-uns des assistants.

Pendant qu'on se tenait dans l'expectative, discutant sur la valeur des phénomènes, et le plus ou moins de cas à en faire, on entendit le bruit de la chute d'un objet. La lumière allumée, on trouva, à nos pieds, sous la table, la trompette qu'on avait placée sur le guéridon, dans l'alcôve, derrière les rideaux. Ce fait, qui fit beaucoup rire MM. Bianchi et Ascensi, surprit les expérimentateurs, et eut pour conséquence de fixer davantage leur attention.

On refit l'obscurité, et, à de longs intervalles, à force d'insistance, on vit paraître et disparaître quelques lueurs fugitives. Ce phénomène impressionna MM. Bianchi et Ascensi, et mit un terme à leurs railleries incessantes, si bien qu'ils vinrent, à leur tour, prendre rang dans le cercle.

Au moment de l'apparition des lueurs, et même quelque temps après qu'elles eurent cessé de se montrer, MM. Limoncelli et Tamburini, à la droite du médium, dirent qu'ils étaient touchés, à divers endroits, par une main. Le jeune neveu de M. Lombroso, absolument sceptique, qui était venu s'asseoir à côté de M. Limoncelli, déclara qu'il sentait les attouchements d'une main de chair, et demanda avec insistance qui faisait cela. Il oubliait – à la fois sceptique et naïf – que

toutes les personnes présentes, comme lui-même d'ailleurs, formaient la chaîne et se trouvaient en contact réciproque. Il se faisait tard, et le peu d'homogénéité du cercle entravait les phénomènes. Dans ces conditions, je crus devoir lever la séance et faire rallumer les bougies.

Pendant que MM. Limoncelli et Vizioli prenaient congé, le médium encore assis et lié, nous tous, debout autour de la table, causant de nos phénomènes lumineux, comparant les effets rares et faibles, obtenus dans la soirée, avec ceux du samedi précédent, cherchant la raison de cette différence, nous entendîmes du bruit dans l'alcôve, nous vîmes les rideaux qui la fermaient agités fortement, et le guéridon qui se trouvait derrière eux *s'avancer lentement* vers Mme Paladino, toujours assise et liée.

A l'aspect de ce phénomène étrange, inattendu et en pleine lumière, ce fut une stupeur, un ébahissement général. M. Bianchi et le neveu de M. Lombroso se précipitèrent dans l'alcôve, avec l'idée qu'une personne cachée y produisait le mouvement des rideaux et du guéridon. Leur étonnement n'eut plus de bornes lorsqu'ils eurent constaté qu'il n'y avait personne, et que, *sous leurs yeux, le guéridon continuait de glisser sur le parquet*, dans la direction du médium. Ce n'est pas tout : le professeur Lombroso fit remarquer que, sur le guéridon en mouvement, *la soucoupe était retournée sens dessus-dessous*, sans que, de la farine qu'elle contenait, *il se fût échappé une parcelle* ; et il ajouta qu'aucun prestidigitateur ne serait capable d'exécuter un pareil tour.

En présence de ces phénomènes survenus après la rupture du cercle, de façon à écarter toute hypothèse de courant magnétique, le professeur Bianchi, obéissant à l'amour de la vérité, avoua que c'était lui qui avait, par plaisanterie, combiné et exécuté la chute de la trompette, mais que ; devant de pareils faits, il ne pouvait plus nier, et allait se mettre à les étudier pour en rechercher les causes.

Le professeur Lombroso se plaignit du procédé, et fit observer à M. Bianchi qu'entre professeurs, réunis pour faire en commun des études et des recherches scientifiques, de semblables mystifications de la part d'un collègue tel que lui ne pouvaient que porter atteinte au respect dû à la science. Le professeur Lombroso, en proie à la fois au doute et aux mêmes idées qui lui mettaient l'esprit à la torture, prit l'engagement d'assister à de nouvelles réunions, à son retour de Naples, l'été prochain.

M. Ciolfi ayant communiqué ces deux rapports à M. Lombroso, l'éminent professeur de Turin en confirma l'exactitude par la lettre suivante datée du 25 juin 1891 :

« Cher Monsieur,

Les deux rapports que vous m'adressez sont de la plus complète exactitude. J'ajoute, qu'avant qu'on eût vu la soucoupe renversée, le médium avait annoncé qu'il saupoudrerait de farine le visage de ses voisins ; et tout porte à croire que telle était son intention, qu'il n'a pu réaliser, preuve nouvelle, selon moi, de la parfaite honnêteté de ce sujet jointe à son état de semi-inconscience.

Je suis tout confus et au regret d'avoir combattu, avec tant de persistance, la possibilité des faits dits spirites ; je dis, des faits, parce que je reste encore opposé à la théorie.

Veillez saluer, en mon nom, M. E. Chiala, et faire examiner, si c'est possible, par M. Albini, le champ visuel et le fond de l'œil du médium, sur lesquels je désirerais me renseigner.

Votre bien dévoué,

C. Lombroso

M. Lombroso ne tarda pas à publier lui-même ses expériences et ses réflexions dans un article des *Annales des Sciences physiques* (1892) qui se termine ainsi :

« Aucun de ces faits (qu'il faut pourtant admettre parce qu'on ne peut nier des faits qu'on a vus) n'est de nature à faire supposer pour les expliquer un monde différent de celui admis par les

neuro-pathologistes.

Avant tout, il ne faut pas perdre de vue que M^{me} Eusapia est névropathe, qu'elle reçut dans son enfance un coup au pariétal gauche, ayant produit un trou assez profond pour qu'on puisse y enfoncer le doigt, qu'elle resta ensuite sujette à des accès d'épilepsie, de catalepsie, d'hystérie, qui se produisent surtout pendant les phénomènes, qu'elle présente enfin une remarquable obtusité du tact.

Eh bien ? Je ne vois rien d'inadmissible à ce que, chez les hystériques et les hypnotiques, l'excitation de certains centres, qui devient puissante par la paralysie de tous les autres et provoque alors une transposition et une transmission de forces physiques, puisse aussi amener une transformation en force lumineuse ou en force motrice. On comprend aussi comment la force que j'appellerai corticale ou cérébrale d'un médium peut, par exemple, soulever une table, tirer la barbe à quelqu'un, le battre, le caresser, etc.

Pendant la transposition des sens due à l'hypnotisme quand, par exemple, le nez et le menton voient (et c'est un fait que j'ai observé de mes yeux), alors que pendant quelques instants tous les autres sens sont paralysés, le centre cortical de la vision, qui a son siège dans le cerveau, acquiert une telle énergie qu'il se substitue à l'œil. C'est ce que nous avons pu constater, Ottolenghi et moi, chez trois hypnotisés, en nous servant de la loupe et du prisme. »

Les phénomènes observés s'expliqueraient, dans cette théorie, par une *transformation* des forces du médium. Mais continuons l'exposé des expériences. Prenant en considération le témoignage du professeur Lombroso, plusieurs savants, MM. Schiaparelli, Directeur de l'Observatoire de Milan, Gerosa, professeur de physique, Ermacora, docteur en physique, Aksakof, conseiller d'État de l'empereur de Russie, Charles du Prel, docteur en philosophie de Munich, le docteur Richet, de Paris, le professeur Buffern, se réunirent, en octobre 1892, dans l'appartement de M. Finzi, à Milan, pour renouveler ces expériences. M. Lombroso assista à plusieurs. Il y en eut dix-sept. Les expérimentateurs ont signé la déclaration suivante :

« Les résultats obtenus n'ont pas toujours correspondu à notre attente. Non pas que nous n'ayons eu grande quantité de faits en apparence ou réellement importants et merveilleux, mais, dans la plupart des cas, nous n'avons pu appliquer les règles de l'art expérimental qui, dans d'autres champs d'observation, sont regardées comme nécessaires pour arriver à des résultats certains et incontestables.

La plus importante de ces règles consiste à changer l'un après l'autre les modes d'expérimentation, de façon à dégager la vraie cause, ou au moins les vraies conditions de tous les faits. Or, c'est précisément à ce point de vue que nos expériences nous semblent encore trop incomplètes.

Il est bien vrai que souvent le médium, pour prouver sa bonne foi, proposa spontanément de changer quelque particularité de l'une ou de l'autre expérience, et bien des fois prit lui-même l'initiative de ces changements. Mais cela se rapportait surtout à des circonstances indifférentes en apparence, d'après notre manière de voir. Les changements, au contraire, qui nous semblaient nécessaires pour mettre hors de doute le vrai caractère des résultats, ou ne furent pas acceptés comme possibles, ou aboutirent à des résultats incertains.

Nous ne nous croyons pas en droit d'expliquer ces faits à l'aide de ces suppositions injurieuses que beaucoup trouvent encore les plus simples et dont les journaux se sont faits les champions.

Nous pensons, au contraire, qu'il s'agit ici de phénomènes d'une *nature inconnue*, et nous avouons ne pas connaître les conditions nécessaires pour qu'ils se produisent. Vouloir fixer ces conditions de notre propre chef, serait donc aussi extravagant que de prétendre faire l'expérience du baromètre de Torricelli avec un tube fermé en bas, ou des expériences électrostatiques dans

une atmosphère saturée d'humidité, ou encore de faire de la photographie en exposant la plaque sensible à la pleine lumière avant de la placer dans la chambre obscure. Mais pourtant, il n'en reste pas moins vrai que l'impossibilité de varier les expériences à notre guise a diminué la valeur et l'intérêt des résultats obtenus, en leur enlevant cette rigueur de démonstration qu'on est en droit d'exiger pour des faits de cette nature, on plutôt à laquelle on doit aspirer. »

Voici les principaux phénomènes observés.

Soulèvement de la table sur un côté

En pleine lumière, nous avons laissé le médium seul à la table, les deux mains placées sur la face supérieure, et les manches relevées jusqu'aux coudes.

Nous nous sommes tenus debout à l'entour, et l'espace sur et sous la table était bien éclairé. Dans ces conditions, la table se souleva avec un angle de 20 à 40 degrés, et s'y maintint quelques minutes, pendant que le médium tenait les jambes étendues et frappait ses pieds l'un contre l'autre. En exerçant avec la main une pression sur le côté soulevé de la table, nous avons, senti une résistance élastique considérable.

La table fut suspendue par un des petits côtés à un dynamomètre attaché par une corde ; celle-ci était fixée à une poutrelle supportée par deux armoires. Dans ces conditions, l'extrémité de la table étant soulevée de 15 centimètres, le dynamomètre marqua 35 kilogrammes. Le médium s'assit au même petit côté, avec les mains *entièrement* placées sur la table, à droite et à gauche du point d'attache du dynamomètre. Nos mains formaient la chaîne sur la table, sans pression : elles n'auraient pu, *en aucun cas*, agir que pour *augmenter* la pression exercée sur la table. On exprima le désir qu'au contraire la pression diminuât, et bientôt la table commença à se soulever du côté du dynamomètre. M. Gerosa, qui suivait les indications de l'appareil, annonça cette diminution, exprimée par les chiffres successifs : 3, 2, 1, 0 kilogrammes ; puis le soulèvement fut tel que le dynamomètre reposa horizontalement sur la table.

Alors, nous changeâmes les conditions en mettant les mains sous la table ; le médium en particulier les mit, non pas sous le bord, où il aurait pu atteindre la corniche et exercer une traction vers le bas, mais *sous la corniche même qui joint les pieds*, et touchant celle-ci non pas avec la paume, mais avec le *dos de la main*. Ainsi, toutes les mains n'auraient pu que diminuer la traction sur le dynamomètre. Sur le désir de voir cette traction augmenter, elle s'accrut, en effet, de 3 kg 5 jusqu'à 5 kg 6.

Pendant toutes ces expériences, chacun des pieds du médium est resté sous le pied du plus proche de ses voisins de droite et de gauche.

Soulèvement complet de la table

Il était naturel de conclure que si la table, par une contradiction apparente avec les lois de la gravitation, pouvait se soulever en partie, elle pourrait aussi se soulever entièrement. C'est, en effet, ce qui eut lieu, et *ce soulèvement, un des phénomènes les plus fréquents avec Eusapia, se prêta à un examen satisfaisant.*

Il se produit habituellement dans les conditions suivantes : les personnes assises autour de la table ; y placent les mains et font la chaîne ; chaque main du médium est tenue par la main adjacente de ses deux voisins, chacun de ses pieds reste sous les pieds des voisins, qui pressent en outre ses genoux avec les leurs ; il est, comme d'habitude, assis à l'un des petits côtés, *position la moins favorable pour un soulèvement mécanique.* Au bout de quelques minutes, la table fait un mouvement de côté, se soulève soit à droite, soit à gauche, et tout entière enfin avec les quatre pieds en l'air, horizontalement (comme si elle flottait dans un liquide), ordinairement à une hauteur de 10 à 20 centimètres (exceptionnellement jusqu'à 60 ou 70 centimètres), puis retombe

simultanément sur les quatre pieds.

Souvent elle se tient en l'air pendant plusieurs secondes et fait encore, en l'air, des mouvements ondulatoires, pendant lesquels on peut examiner complètement la position des pieds sous la table. Pendant le soulèvement, la main droite du médium quitte souvent la table, ainsi que celle de son voisin, et se tient en l'air au-dessus.

Pour mieux observer le fait en question, nous avons éliminé peu à peu les personnes placées à la table, ayant reconnu que la chaîne formée par plusieurs personnes n'était point nécessaire, ni pour ce phénomène ni pour les autres, et enfin nous n'en avons laissé qu'une seule avec le médium, placée à sa gauche ; cette personne mettait le pied sur les deux pieds d'Eusapia et une main sur ses genoux, et tenait de l'autre main la main gauche du médium, dont la droite était sur la table, en vue de tous, ou bien le médium la tenait en l'air pendant le soulèvement.

Comme la table restait en l'air pendant plusieurs secondes, il a été possible d'obtenir plusieurs photographies du phénomène. Trois appareils photographiques agissaient ensemble en différents points de la chambre, et la lumière était produite par une lampe de magnésium au moment opportun. On obtint vingt et une photographies, dont quelques-unes sont excellentes. Ainsi, sur l'une d'entre elles, on voit le professeur Richet qui tient une main, les genoux et un pied du médium, dont le professeur Lombroso tenait l'autre main, et la table soulevée horizontalement, ce que l'on constate par l'intervalle compris entre l'extrémité de chaque pied et l'extrémité de l'ombre portée correspondante²⁶.

Dans toutes les expériences qui précèdent, nous attachâmes principalement notre attention à bien surveiller la position des mains et des pieds du médium, et, sous ce rapport, *nous croyons pouvoir les dire à l'abri de toute objection.*

Toutefois, par scrupule de sincérité, nous ne pouvons passer sous silence un fait auquel nous n'avons commencé à prêter attention que le soir du 5 octobre, mais qui probablement a dû se produire aussi dans les expériences précédentes. Il consiste en ceci que les quatre pieds de la table ne pouvaient être considérés comme parfaitement isolés pendant le soulèvement, parce que l'un d'eux au moins était en contact avec le bord inférieur de la robe du médium.

Ce soir-là, on remarqua qu'un peu avant le soulèvement, la jupe d'Eusapia, du côté gauche, se gonflait jusqu'à venir toucher le pied voisin de la table. L'un de nous ayant été chargé d'empêcher ce contact, la table ne put se soulever comme les autres fois, et ceci n'eut lieu que quand l'observateur laissa intentionnellement se produire le contact, qui est manifeste dans les photographies prises de cette expérience, et aussi dans celles où le pied en question est visible en quelque façon à son extrémité inférieure. On remarqua qu'en même temps le médium avait la main appuyée sur la face supérieure de la table, et du même côté, de sorte que ce pied était sous son influence, tant dans la partie inférieure, au moyen de la robe, que dans la partie supérieure, au moyen de la main.

²⁶ Voyez la planche VIII.



Planche VIII – Soulèvement complet d'une table d'après une photographie instantanée.
Contrôleurs : les professeurs Lombroso et Richet.

Maintenant, de quelle façon le contact d'une étoffe légère avec un pied de la table à son extrémité inférieure peut-il aider au soulèvement ? C'est ce que nous ne saurions dire. L'hypothèse que la robe peut cacher un appui solide, habilement introduit, pour servir de soutien momentané au pied de la table, est peu acceptable. En effet, pour soutenir la table tout entière sur ce seul pied au moyen de l'action que peut produire une seule main sur la face supérieure de la table, cela exige que la main exerce sur la table une pression très forte dont nous ne pouvons supposer Eusapia capable, même pendant trois ou quatre secondes. Nous nous en sommes convaincus en faisant nous-mêmes l'épreuve avec la même table²⁷.

Mouvements d'objets à distance, sans aucun

²⁷ Cependant, il pourrait rester quelque doute : sur mes phonographies également (pl. I et VI), le pied de la table, à la gauche du médium, est masqué. Comme j'étais moi-même précisément à cette place, je suis sûr que le médium n'a pu soulever la table avec son pied, *car ce pied était pris sous le mien*, par une tringle ou support quelconque, car j'avais une main sur ses jambes, *qui n'ont pas bougé*. L'objection s'élimine, d'autre part, par l'expérience que j'ai faite le 29 mars 1906, du soulèvement, avec Eusapia debout, expérience déjà faite le 27 juillet 1897 à Montfort-L'amaury, les pieds visibles, naturellement. Ainsi, aucun doute ne peut subsister sur le soulèvement complet de la table flottant dans l'espace. Aksakof a obtenu un soulèvement, dans ses séances de Milan après avoir attaché les pieds d'Eusapia par deux ficelles dont les bouts, courts, avaient été cachetés au plancher, tout près de chaque pied. Le lecteur aura plus loin, sous les yeux, d'autres exemples irrécusables.

Contact avec une des personnes présentes

a) Mouvements spontanés d'objets

Ces phénomènes ont été observés à plusieurs reprises pendant nos séances ; fréquemment une chaise placée dans ce but non loin de la table, entre le médium et un de ses voisins, se mit en mouvement et quelquefois s'approcha de la table. Un exemple remarquable se produisit dans la seconde séance, *toujours en pleine lumière* : une lourde chaise (10 kg.), qui se trouvait à un mètre de la table et derrière le médium, s'approcha de M. Schiaparelli, qui était assis près du médium : il se leva pour la remettre en place, mais à peine s'était-il rassis que la chaise s'avança une seconde fois vers lui.

b) Mouvement de la table sans contact

Il était désirable d'obtenir ce phénomène par voie d'expérience.

Pour cela, la table fut placée sur des roulettes, les pieds du médium furent surveillés, comme il a été dit, et tous les assistants firent la chaîne avec les mains, y compris celles du médium. Quand la table se mit en mouvement, nous soulevâmes tous les mains sans rompre la chaîne, et la table ainsi isolée fit plusieurs mouvements. Cette expérience fut renouvelée plusieurs fois.

Apports de différents objets, les mains du médium étant attachées à celles de ses voisins

Pour nous assurer que nous n'étions pas victimes d'une duperie, nous attachâmes les mains du médium à celles de ses deux voisins par une ficelle, de telle sorte que les mouvements des quatre mains se contrôlassent réciproquement. La longueur de la corde entre les mains du médium était de 20 à 30 centimètres, et entre chacune des mains du médium et les mains de ses voisins, de 10 centimètres, espace ménagé afin que les mains des voisins pussent en outre tenir facilement celles du médium, pendant les mouvements convulsifs qui l'agitaient.

L'attache fut opérée de la façon suivante : autour de chaque poignet du médium on fit trois tours de ficelle, sans laisser de jeu, serrés presque au point de lui faire mal²⁸, et ensuite on fit deux fois un nœud simple. Ceci fut fait pour que, si par quelque artifice la main avait pu se dégager de la ficelle, les trois tours se défissent aussitôt et que la main ne pût s'y replacer en reconstituant l'attache initiale.

Une sonnette fut placée sur une chaise, derrière le médium. On fit la chaîne, et les mains du médium furent en outre tenues comme d'habitude, ainsi que ses pieds. On fit l'obscurité, en exprimant le désir que la sonnette tintât immédiatement ; après quoi nous aurions détaché le médium. *Immédiatement*, nous entendîmes la chaise se mouvoir, *décrire une courbe sur le sol, s'approcher de la table et bientôt se placer sur celle-ci*. La sonnette tinta, puis fut projetée sur la table. Ayant fait brusquement la lumière, on constata que les nœuds étaient dans un ordre parfait.

²⁸ J'entends assez souvent l'objection suivante : « Je ne croirai qu'aux médiums non rétribués ; tous ceux que l'on paye sont suspects ». Eusapia est dans ce dernier cas. Sans aucune fortune, elle ne vient dans une ville que si on se charge de son voyage et de son séjour. De plus, on lui prend son temps, et on la soumet à une inquisition peu agréable. Pour ma part, je n'admets pas du tout l'objection. Les facultés, physiques ou intellectuelles, n'ont rien de commun avec la fortune. On dira que médium a intérêt à tricher pour gagner ses honoraires. Mais il y a bien d'autres tentations dans le monde. J'ai vu des médiums non payés, des hommes et des femmes du monde, tricher sans aucun scrupule, par pure vanité, ou dans un but encore moins avouable : pour le plaisir d'attraper. Les séances de spiritisme ont fait faire d'utiles et d'agréables relations mondaines... et plus d'un mariage. Il faut se méfier des uns comme des autres.

Il est clair que l'apport de la chaise n'a pu être produit par l'action des mains du médium.

Empreintes de doigts obtenues sur du papier enfumé

Pour décider si nous avions affaire à une main humaine... ou à quelque autre procédé, nous fixâmes sur la table, du côté opposé à celui du médium, une feuille de papier noirci avec du noir de fumée, en exprimant le désir que la main y laissât une empreinte, que la main du médium restât propre, et que le noir de fumée fût transporté sur une de nos mains. Les mains du médium étaient tenues par celles de MM. Schiaparelli et Du Prel. On fit la chaîne et l'obscurité ; nous entendîmes alors une main frapper légèrement sur la table, et bientôt M. Du Prel annonça que sa main gauche, qu'il tenait sur la main droite de M. Finzi, avait senti des doigts qui, la frottaient. Ayant fait la lumière, nous trouvâmes sur le papier plusieurs empreintes de doigts, et le dos de la main de M. Du Prel teint de noir de fumée, *dont les mains du médium, examinées immédiatement, ne portaient aucune trace*. Cette expérience fut répétée trois fois. En insistant pour avoir une empreinte complète : sur une seconde feuille, on obtint cinq doigts, et sur une troisième l'empreinte d'une main gauche presque entière. Après cela, le dos de la main de M. Du Prel était complètement noirci, et les mains du médium parfaitement nettes.

Apparition de mains sur un fond légèrement éclairé

Nous plaçâmes sur la table un carton enduit d'une substance phosphorescente (sulfure de calcium) et nous en plaçâmes d'autres sur les chaises en différents points de la chambre. Dans ces conditions, nous vîmes très bien le profil d'une main qui se posait sur le carton de la table ; et sur le fond formé par les autres cartons, on vit l'ombre de la main passer et repasser autour de nous.

Le soir du 21 septembre, l'un de nous vit à plusieurs reprises, non pas une, mais *deux mains à la fois*, se projeter sur la faible lumière d'une fenêtre, fermée seulement par des carreaux (au dehors il faisait nuit, mais ce n'était pas l'obscurité absolue). Ces mains s'agitaient rapidement, pas assez pourtant pour qu'on n'en pût distinguer nettement le profil. Elles étaient complètement opaques et se projetaient sur la fenêtre en silhouettes absolument noires.

Ces phénomènes d'apparition simultanée de deux mains sont *très significatifs*, parce qu'on ne peut les expliquer par l'hypothèse d'une supercherie du médium, qui n'aurait pu en aucune façon en rendre libre plus d'une seule, grâce à la surveillance de ses voisins. La même conclusion s'applique au battement des deux mains l'une contre l'autre, qui fut entendu plusieurs fois dans l'air.

Enlèvement du médium sur la table

Nous plaçons parmi les faits les plus importants et les plus significatifs cet enlèvement, qui s'est effectué deux fois, le 28 septembre et le 3 octobre : le médium qui était assis à un bout de la table, faisant entendre de grands gémissements, *fut soulevé avec sa chaise et placé sur la table*, assis dans la même position, ayant toujours les mains tenues et accompagnées par ses voisins.

Le soir du 28 septembre, le médium, tandis que ses deux mains étaient tenues par MM. Richet et Lombroso, se plaignit de mains qui le saisissaient sous le bras, puis, dans un état de transe, il dit d'une voix changée qui lui est ordinaire dans cet état : « Maintenant j'apporte mon médium sur la table. » Au bout de deux ou trois secondes, la chaise, avec le médium qui y était assis, fut, non pas jetée, mais soulevée avec précaution et déposée sur la table, tandis que MM. Richet et Lombroso sont sûrs de n'avoir aidé en rien à cette ascension. Après avoir parlé, toujours en état *de transe*, le médium annonça sa descente, et, N. Finzi s'étant substitué à M. Lombroso, le médium fut déposé à terre avec autant de sûreté et de précision, tandis que MM. Richet et Finzi accompagnaient, sans les aider en rien, les mouvements des mains et du corps.

En outre, pendant la descente, tous deux sentirent à plusieurs reprises une main qui les touchait légèrement sur la tête. Le soir du 3 octobre, le même phénomène se renouvela, dans des circonstances analogues.

Attouchements

Quelques-uns méritent d'être notés particulièrement, à cause d'une circonstance capable de fournir quelque notion intéressante sur leur origine possible. Il importe d'abord de signaler les attouchements qui furent sentis par les personnes placées *hors de la portée des mains du médium*. Ainsi, le soir du 6 octobre, M. Gerosa, qui se trouvait à la distance de trois places du médium (environ 1m20, le médium étant à un petit côté et M. Gerosa à l'un des angles adjacents au petit côté opposé), ayant élevé la main pour qu'elle fût touchée, sentit plusieurs fois une main qui frappait la sienne pour l'abaisser, et, comme il persistait, il fut frappé avec une trompette, qui, un instant auparavant, avait rendu des sons en l'air.

En second lieu, il faut noter les attouchements qui constituent des opérations délicates, qu'on ne peut faire dans l'obscurité avec la précision que nous leur avons remarquée. Deux fois (16 et 21 septembre) M. Schiaparelli eut ses lunettes *enlevées et placées* devant une autre personne, sur la table. Ces lunettes sont fixées aux oreilles au moyen de deux ressorts, et il faut une certaine attention pour les enlever, même pour celui qui opère en pleine lumière. Elles furent pourtant enlevées dans l'obscurité complète, avec tant de délicatesse et de promptitude, que le dit expérimentateur ne s'en aperçut qu'après, en ne sentant plus le contact habituel de ses lunettes sur son nez, sur les tempes et sur les oreilles, et il dut se tâter avec les mains pour s'assurer qu'elles ne se trouvaient plus à leur place habituelle.

Des effets analogues résultèrent de beaucoup d'autres attouchements, exécutés avec une excessive délicatesse ; par exemple, lorsqu'un des assistants se sentit caresser les cheveux et la barbe. Dans toutes les innombrables manœuvres exécutées par les mains mystérieuses, il n'y eut jamais à noter une maladresse ou un choc, ce qui est ordinairement inévitable pour qui opère dans l'obscurité.

On peut ajouter, à cet égard, que des corps assez lourds et volumineux, comme des chaises et des vases pleins d'argile, furent déposés sur la table, sans que jamais ces objets eussent rencontré une des nombreuses mains appuyées sur cette table, ce qui était particulièrement difficile pour les chaises qui, par leurs dimensions, occupaient une grande partie de la table. Une chaise fut renversée en avant sur la table et placée dans sa longueur, sans faire de mal à personne, de telle sorte qu'elle occupait presque toute la table.

Contacts avec une figure humaine

L'un de nous ayant exprimé le désir d'être embrassé, sentit devant sa propre bouche le bruit rapide d'un baiser, mais non accompagné d'un contact de lèvres ; cela se produisit deux fois. En trois occasions différentes, il arriva à l'un des assistants de toucher une figure ayant des cheveux et de la barbe ; le contact de la peau était absolument celui d'un homme vivant, les cheveux étaient beaucoup plus rudes et hérissés que ceux du médium, et la barbe paraissait très fine.

Telles sont les expériences faites à Milan en 1892 par le groupe des savants cités plus haut.

Comment ne pas admettre, après la lecture de ce nouveau procès-verbal : *le soulèvement complet de la table, le soulèvement du médium, le mouvement d'objets sans aucun contact, des attouchements délicats et précis produits par des organes invisibles, la formation de mains et même de figures humaines ?* Ces phénomènes se posent ici comme ayant été observés avec les soins les plus scrupuleux.

Remarquons aussi l'acte du petit meuble, chaise ou guéridon, qui cherche à grimper sur l'un des assistants ou sur la table, observé également par moi. Quoique les savants du groupe de Milan aient regretté de ne pas faire d'expériences, mais seulement des observations (j'ai dit plus haut, ce que nous devons penser à cet égard), les faits n'en sont pas moins constatés. J'ajouterai même qu'après la lecture de ce procès-verbal, les réserves de M. Schiaparelli paraissent exagérées. Si la fraude a pu quelquefois se glisser, ce qui a été sûrement observé reste indemne et acquis à la science.

Le même médium a été l'objet d'une fertile série d'expérimentations. Signalons encore celles de Naples en 1893, sous la direction de M. Wagner, professeur de zoologie à l'université de Saint-Pétersbourg ; celles de Rome en 1893-1894, sous la direction de M. de Siemiradski, correspondant de l'Institut ; celles de Varsovie, du 25 novembre 1893 au 15 janvier 1894, chez le Dr Ochorowicz ; celles de Carqueiranne et de l'île Roubaud, en 1894, chez le professeur Richet ; celles de Cambridge en août 1895, chez M. Myers ; celles de la villa de l'Agnélas, du 20 au 29 septembre 1895, chez le colonel de Rochas ; celles d'Auteuil, en septembre 1896, chez M. Marcel Mangin ; etc. Il serait bien superflu et démesurément long de les analyser toutes. Détachons seulement quelques faits caractéristiques spéciaux.

On lit ce qui suit dans le rapport de M. de Siemiradski :

« Dans le coin de la salle se trouvait un piano, à gauche et un peu en arrière d'Ochorowicz et d'Eusapia. Quelqu'un exprima le désir d'entendre toucher le clavier. Aussitôt on entend le piano se déplacer ; Ochorowicz peut même voir ce déplacement, grâce à un rayon de lumière qui tombe sur la surface polie de l'instrument à travers les volets de la fenêtre. Le piano s'ouvre ensuite avec bruit et on entend résonner les notes graves du clavier. Je formule à haute voix le désir d'entendre toucher en même temps des notes hautes et des notes basses, comme preuve que la force inconnue peut agir aux deux extrémités du clavier ; mon vœu est exaucé, et nous entendons à la fois des notes graves et des notes aiguës, ce qui semble prouver l'action de deux mains distinctes. Puis l'instrument s'avance vers nous ; il se presse contre notre groupe qui est obligé de se déplacer, accompagné de notre table d'expériences, et nous ne nous arrêtons qu'après avoir ainsi parcouru plusieurs mètres.

Un verre, à moitié rempli d'eau, qui se trouvait sur le buffet, hors de la portée de nos mains, fut porté par une force inconnue aux lèvres d'Ochorowicz, d'Eusapia et d'une autre personne qui en burent. L'opération eut lieu en pleine obscurité, avec une précision prodigieuse.

Nous avons pu constater l'existence réelle d'une main n'appartenant à aucun des assistants : c'est par le moulage.

Ayant placé un lourd bassin rempli de terre glaise à modeler sur la grande table, au milieu de la salle à manger, nous nous assîmes avec Eusapia autour de la petite table d'expériences, éloignée de plus d'un mètre. Après quelques minutes d'attente, le bassin vint, de lui-même, se poser sur notre table. Eusapia gémissait, se tordait et tremblait de tous ses membres ; cependant, pas un moment ses mains ne quittèrent les nôtres. Puis elle s'écria : «E fatto! » (C'est fait). La bougie allumée, nous trouvâmes un creux irrégulier sur la surface de la terre glaise : ce creux, rempli ensuite de plâtre, nous donna un moulage parfait de doigts crispés.

Nous plaçâmes sur la table une assiette couverte de noir de fumée. La main mystérieuse y laissa l'empreinte du bout de ses doigts. Les mains des assistants y compris celles d'Eusapia, *étaient restées blanches*. Nous engageâmes ensuite le médium à reproduire l'empreinte de sa propre main sur une autre assiette enfumée. Elle le fit. La couche de noir enlevée par ses doigts les avait fortement noircis. La comparaison des deux assiettes nous fit constater une ressemblance frappante, ou, pour mieux dire, l'identité dans la disposition des cercles en spirale de l'épiderme, et on sait que la disposition de ces cercles est différente suivant les différents individus. *C'est une*

particularité qui parle d'une manière éloquente en faveur de l'hypothèse du dédoublement du médium. »

Le D^r Ochorowicz employa, pour contrôler mécaniquement les mouvements des pieds d'Eusapia, l'appareil suivant. Deux boîtes à cigares profondes et droites furent placées sous la table, et Eusapia y mit ses pieds, sans chaussures. Les boîtes avaient des fonds doubles, et étaient munies d'un dispositif électrique tel qu'on pouvait y manœuvrer librement les pieds en les promenant de quelques centimètres dans toutes les directions ; mais, si l'on voulait sortir le pied de la boîte, la sonnette électrique carillonnait dès la moitié du chemin à parcourir pour cela, et ne se taisait que lorsque le pied était retourné à sa place. Eusapia ne peut pas se tenir absolument tranquille pendant les séances : elle avait ainsi la liberté de ses mouvements, mais il lui était tout-à-fait impossible de se servir des jambes pour lever la table. *Dans ces conditions, la table, pesant 25 livres, se leva deux fois, sans que la sonnette se fit entendre ; pendant la seconde lévitation, on photographia la table d'en bas. On voit sur la photographie les quatre pieds de la table ; le gauche est en contact avec la robe d'Eusapia, comme cela a toujours lieu quand la lumière est vive, mais les boîtes avec les pieds du médium sont à leur place. Alors, les assistants vérifièrent que la sonnette se faisait entendre, non seulement quand on sortait le pied, mais encore quand on l'élevait trop haut dans la boîte.*

Après toutes ces constatations, je ne ferai pas à mes lecteurs l'injure de penser que pour eux tous le soulèvement de la table n'est pas surabondamment prouvé. Voici maintenant une curieuse observation relative au gonflement du rideau. Dix personnes étaient assises autour de la table. Eusapia tournait le dos au rideau ; elle était contrôlée par le général Starynkiewicz et le D^r Watraszewski.

« J'étais assis, écrit M. Glowacki-Prus, vis-à-vis Eusapia, près de M^{lle} X..., une personne très nerveuse et facilement hypnotisable. La séance durait depuis une heure environ, avec des phénomènes nombreux et variés. Eusapia, comme toujours, avait l'air à demi-conscient. Soudain elle s'éveilla, et M^{lle} X... poussa un cri. Sachant ce que ce cri voulait dire, je lui serrai la main gauche plus fortement et je la pris ensuite par la taille, parce que cette enfant devient très forte dans certains moments. La chambre était suffisamment éclairée, et voici ce que nous avons vu, ce que j'ai senti moi-même en outre par les mains. Chaque fois que les muscles de M^{lle} X... se tendaient plus fortement, le rideau qui pendait vis-à-vis d'elle, à 2 ou 3 mètres de distance, exécutait un mouvement. Le tableau suivant indique le détail de cette corrélation :

Faible tension des muscles. Le rideau s'agite.

Forte tension. Il se gonfle comme une voile.

Très forte tension, cris. Il atteint les contrôleurs d'Eusapia et les couvre presque entièrement.

Repos. Repos.

Tension de muscles. Mouvement du rideau.

Forte tension. Fort gonflement du rideau et ainsi de suite.

On voit la proportionnalité frappante que j'ai constatée entre la tension des muscles du médium (qui, dans ce cas, était M^{lle} X) et le travail mécanique du rideau en mouvement. »

Cette expérience est d'autant plus intéressante que ce n'est pas Eusapia qui l'a produite, et que si elle avait un truc pour le gonflement des rideaux, il n'était pas employé ici. Nous savons déjà qu'elle n'en a pas.

Voici les conclusions de M. Ochorowicz :

« 1° Je n'ai pas trouvé de preuves en faveur de l'hypothèse spirite, c'est-à-dire en faveur de l'intervention d'une intelligence étrangère. « John » n'est pour moi qu'un dédoublement psychique du médium. Par conséquent, je ne suis pas spirite.

2° Les phénomènes médiumniques confirment le « magnétisme » contre « l'hypnotisme » c'est-

à-dire impliquent l'existence d'une action fluidique en dehors de la suggestion.

3° Cependant, la suggestion y joue un rôle important, et le médium n'est qu'un miroir qui reflète les forces et les idées des assistants. En plus, il possède la faculté de réaliser, en les extériorisant, ses rêves somnambuliques propres ou suggérés par les assistants.

4° Aucune force purement physique n'explique ces phénomènes, qui sont toujours de nature psycho-physique, ayant un centre d'action dans l'esprit du médium.

5° Les phénomènes constatés ne contredisent ni la mécanique en général, ni la loi de conservation des forces en particulier. Le médium agit aux dépens de ses propres forces et aux dépens de celles des assistants.

6° Il existe une série de transitions entre le médiumnisme d'ordre inférieur (automatisme, fraude inconsciente) et le médiumnisme d'ordre supérieur ou extériorisation de la motricité (action à distance sans lien visible et palpable).

7° L'hypothèse d'un « double fluidique » (corps astral), qui, dans certaines conditions, se détache du corps du médium, paraît nécessaire pour l'explication de la plupart des phénomènes. D'après cette conception, les mouvements d'objets sans contact seraient produits par les membres fluidiques du médium²⁹. »

Dans les expériences de Carqueiranne, M. Oliver Lodge, physicien anglais éminent, recteur de l'Université de Birmingham, déclare qu'il s'est rendu à l'invitation du Dr Richet, très convaincu qu'il ne pouvait y avoir production de mouvements physiques sans contact, mais que ce qu'il a vu l'a entièrement convaincu que les phénomènes de ce genre peuvent, dans certaines conditions, avoir une existence réelle et objective. Il se porte garant des constatations suivantes :

1° Les mouvements d'une chaise éloignée, visible au clair de lune, et dans des circonstances telles qu'il n'y avait évidemment pas de connexion mécanique ;

2° Le gonflement et le mouvement d'un rideau en l'absence de vent ou d'autre cause ostensible ;

3° Le remontage et la locomotion d'un chalet à musique sans être touché ;

4° Les sons procédant d'un piano et d'un accordéon, lesquels n'ont pas été touchés ;

5° Une clé tournée dans une serrure, en dedans de la chambre des séances, puis placée sur la table et ensuite remise dans la serrure ;

6° Les mouvements et le renversement, par évolutions correctes et lentes, d'une lourde table, que l'on a trouvée après, ainsi retournée ;

7° Le soulèvement d'une lourde table, dans des conditions où il eût été impossible de la soulever dans les conditions ordinaires ;

8° L'apparition de marques bleues sur une table, auparavant sans taches, et ceci fait sans le secours des moyens ordinaires de l'écriture ;

9° La sensation de coups, comme si quelqu'un vous saisissait la tête, les bras ou le dos, tandis que la tête, les mains et les pieds du médium étaient bien en vue, ou tenus éloignés des endroits du corps touchés.

On le voit, c'est toujours la confirmation des expériences décrites plus haut.

A Cambridge, on a pris Eusapia en flagrant délit de supercherie par la substitution des mains. Tandis que les contrôleurs croyaient tenir les deux mains, ils n'en tenaient qu'une : l'autre était libre. Les expérimentateurs de Cambridge déclarèrent unanimement que « tout était fraude,

²⁹ Ces procès-verbaux ont été publiés en détail dans l'ouvrage de M. de Rochas, *L'Extériorisation de la Motricité*. V. la 4^e édition, 1906, p. 170.

depuis le commencement jusqu'à la fin » *dans les vingt séances* avec Eusapia Paladino.

Dans un document adressé à M. de Rochas, M. Ochorowicz a contesté cette conclusion radicale pour plusieurs raisons. Eusapia est très suggestionnable, et en suivant sa tendance à la fraude sans l'empêcher, par une sorte d'encouragement tacite, on l'y incite davantage. D'autre part, sa fraude est généralement inconsciente. Voici, notamment, une histoire assez typique.

« Un soir, à Varsovie, dit-il, Eusapia dort dans sa chambre, à côté de la nôtre ; moi, je ne dormais pas encore, et tout à coup j'entends qu'elle se lève et se promène, pieds nus, dans l'appartement, puis rentre dans sa chambre et s'approche de notre porte. Je fais signe à M^{me} Ochorowicz, qui s'est réveillée, de rester tranquille et de bien observer ce qui va suivre. Un moment après, Eusapia ouvre doucement la porte, s'approche de la toilette de ma femme, ouvre un tiroir, le referme et s'en va, en évitant soigneusement de faire du bruit. Je m'habille à la hâte, et nous entrons dans sa chambre. Eusapia dort tranquillement. La lumière de notre bougie semble la réveiller :

– Qu'as-tu cherché dans notre chambre à coucher ?

– Moi ? Je n'ai pas bougé de place.

Voyant l'inutilité d'un plus long interrogatoire, nous regagnons nos lits, en lui recommandant de dormir tranquillement.

Le lendemain, je lui pose la même question. Elle en est tout étonnée et même troublée (elle rougit légèrement).

– Comment oserais-je, dit-elle, entrer dans votre chambre, pendant la nuit !

Cette accusation lui est très pénible et elle cherche à nous persuader, par toutes sortes de raisons insuffisantes, que nous nous trompons. Elle nie tout, et je suis obligé de reconnaître qu'elle ne se rappelle ni de s'être levée, *ni même d'avoir causé avec nous* (c'était déjà un autre état somnambulique).

Je prends une petite table, et j'ordonne à Eusapia de mettre ses mains dessus.

– C'est bien, dit-elle, John vous dira que je ne mens pas !

Je pose les questions :

– Est-ce toi, John, qui es entré, cette nuit, dans notre chambre à coucher ?

– Non.

– Est-ce la femme de chambre ? (Je suggère cette idée exprès pour mettre à l'épreuve la véracité de John.)

– Non, dit-il.

– Est-ce le médium lui-même ?

– Oui, dit la table...

– Non, ce n'est pas vrai, s'exclame Eusapia, en voyant son espoir déçu.

– Si ! répond la table avec force.

– Est-ce dans l'état de transe ?

– Non.

– Dans son état normal ?

– Non.

– Dans un état de somnambulisme spontané ?

– Oui.

– Dans quel but ?

Pour aller chercher les allumettes, car elle avait peur dans son sommeil et ne voulait pas dormir sans lumière.

Et, réellement, il y avait toujours des allumettes dans le tiroir ouvert par Eusapia, sauf cette nuit par exception ; elle est donc retournée sans rien prendre. En entendant l'explication de la table, Eusapia haussa les épaules, mais ne protesta plus. Voilà donc une femme qui est capable de se

trouver d'un moment à l'autre dans un état psychique tout à fait différent. Est-il juste d'accuser une pareille créature de fraude préméditée, sans le moindre examen médical et psychologique, sans le moindre essai de vérification ? »

M. Ochorowicz ajoute ici que, pour lui, ce n'est ni une personne étrangère au médium, ni une force nouvelle indépendante et occulte, mais un état psychique spécial qui permet au *dynamisme vital du médium* (corps astral des occultistes) d'agir à distance dans certaines conditions exceptionnelles. C'est la seule hypothèse qui lui paraît *nécessaire, dans l'état actuel de ses connaissances*. Pourquoi le médium essaie-t-il si souvent de dégager sa main ? Pour les expérimentateurs de Cambridge, la cause en est bien simple et toujours la même : il dégage sa main pour tricher. En réalité, les causes de la délivrance sont multiples et compliquées. Voici les explications du D^r Ochorowicz :

« 1° Faisons observer, tout d'abord, qu'Eusapia dégage souvent sa main, rien que pour toucher sa tête, qui souffre aux moments des manifestations. C'est un mouvement réflexe naturel ; et, chez elle, c'est une habitude invétérée. Comme, le plus souvent, elle ne s'en aperçoit pas, ou du moins ne prévient pas le contrôleur, l'obscurité justifie les soupçons.

2° Immédiatement avant le dédoublement médiumnique, sa main est hypéresthésiée, et, par conséquent, la pression d'une main étrangère lui fait mal, surtout du côté dorsal ; elle place donc, le plus souvent, la main qui doit être active médiumniquement, *au-dessus* et non au-dessous de celle du contrôleur, en cherchant à la toucher le moins possible. Lorsque le dédoublement est complet et la main dynamique plus ou moins matérialisée, celle du médium se *crispe* et appuie avec force sur le contrôleur, juste au moment du phénomène. Elle est presque insensible alors et contracturée. Dans de très bonnes conditions médiumniques, le dédoublement est facile et l'hyperesthésie initiale de courte durée ; dans ce cas, le médium permet d'envelopper sa main complètement et de mettre les pieds des contrôleurs sur *les siens*, comme nous le faisons toujours à Rome en 1893 ; mais, depuis, elle ne supporte plus cette position et préfère plutôt être tenue par les mains sous la table.

3° Suivant les lois psychologiques, la main va toujours, automatiquement, dans la direction de nos pensées (Cumberlandisme). Le médium agit par autosuggestion, et l'ordre d'aller jusqu'à un point visé est donné par son cerveau, en même temps à la main dynamique et à la main corporelle, puisque à l'état normal elles ne font qu'un. Et comme immédiatement après l'hyperesthésie initiale, son sentiment musculaire s'é moussé et que la main devient engourdie, il arrive, surtout lorsque le médium procède négligemment et ne gouverne pas assez ses mouvements, que la main dynamique reste sur place, tandis que c'est sa main propre qui va dans la direction visée. La première, n'étant pas matérialisée, ne produit qu'un simulacre de pression, et une autre personne, capable de voir un peu dans l'obscurité, n'y verra rien et même pourra constater par le toucher l'absence de la main du médium sur celle du contrôleur. En même temps, la main du médium va dans la direction de l'objet *et il se peut encore qu'elle ne l'atteigne pas réellement, en agissant à distance par un prolongement dynamique*.

C'est ainsi que je m'explique les cas où la main, étant délivrée, n'a pas pu cependant atteindre le point visé, physiquement inaccessible, et les nombreuses expériences faites à Varsovie en pleine lumière, avec une clochette diversement suspendue, avec des boussoles de formes différentes, avec une toute petite table, etc., expériences dans lesquelles les doigts d'Eusapia étaient tout près, mais ne touchaient pas l'objet. J'ai vérifié qu'il n'y avait là en jeu aucune force électrique, mais que les choses se passaient comme si les bras du médium s'allongeaient en agissant invisiblement mais *mécaniquement*.

A Varsovie, lorsqu'un de mes amis, M. Glowacki, se mit dans la tête « qu'il fallait laisser faire le médium, pour découvrir sa méthode », nous avons eu toute une séance frauduleuse, et nous avons

perdu notre temps inutilement. Au contraire, dans une mauvaise séance de l'île Roubaud, nous avons obtenu quelques bons phénomènes après avoir franchement déclaré au médium qu'il trichait. »

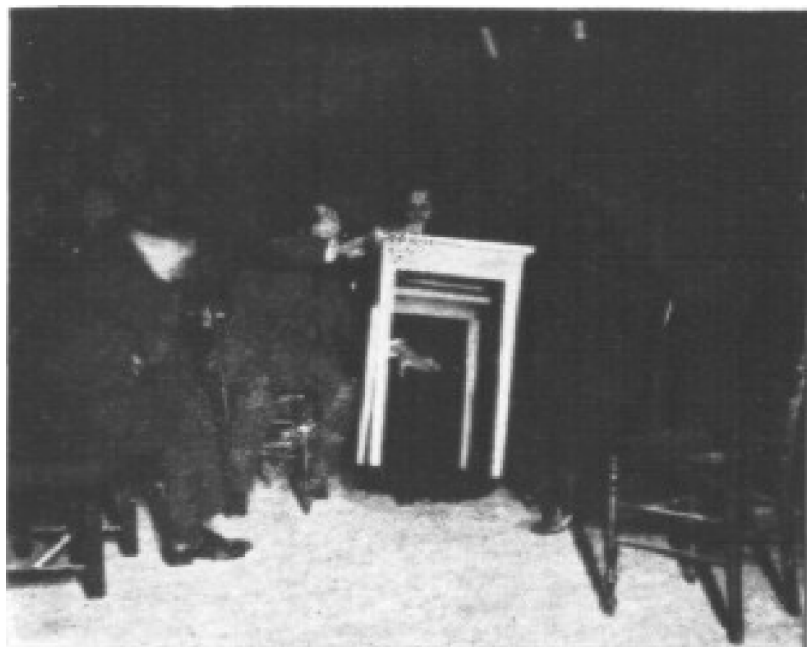
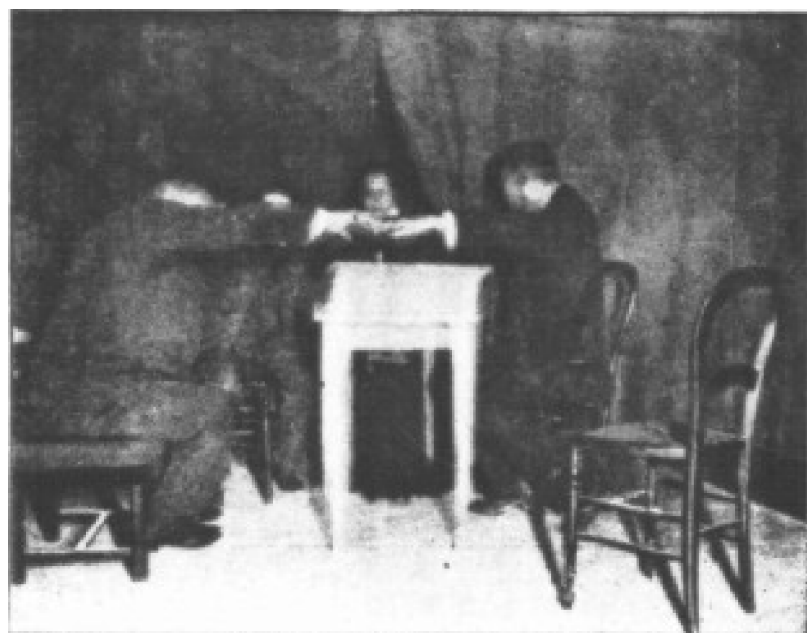


Planche IX - Photographie d'une table en suspension



La table retombant

Et voici les conclusions de l'auteur sur les tricheries de Cambridge :

« 1° Non seulement on n'a pas prouvé à Cambridge la fraude *consciente* chez Eusapia, mais on

n'a même pas fait le moindre effort dans cette direction.

2° On a prouvé la fraude *inconsciente* dans des proportions beaucoup plus larges que dans toutes les expérimentations précédentes.

3° Ce résultat négatif est justifié par une méthode maladroite, peu conforme à la nature des phénomènes. »

Telle est aussi l'opinion du D^r J. Maxwell, et de tous les hommes compétents dans la question.

En résumé, nous voyons que l'influence des idées préconçues, des opinions, des sentiments, sur la production des phénomènes, est certaine. Lorsque tous les expérimentateurs ont à peu près la même disposition d'esprit sympathique à ce genre de recherches, et que, tout en étant bien décidé à exercer un contrôle suffisant pour n'être dupe d'aucune mystification, on s'accorde à accepter les conditions d'obscurité regrettable nécessaires à l'activité de ces radiations inconnues et à ne troubler en rien les apparentes exigences du médium, les phénomènes obtenus atteignent un degré d'intensité extraordinaire³⁰. Mais si le désaccord règne, si un ou plusieurs des assistants espionnent avec insistance les agissements du médium, avec la conviction qu'il doit tricher, les résultats ressemblent à la marche d'un bateau à voiles sur lequel souffleraient plusieurs vents contraires. On tourne sur place sans avancer, et le temps se passe presque stérilement. *Les forces psychiques n'ont pas moins de réalité que les forces physiques, chimiques et mécaniques.* Malgré le désir que l'on pourrait avoir de convaincre les incrédules de parti pris, il est utile de n'en inviter qu'un à la fois, et de le placer près du médium, fin qu'il soit tout suite frappé, ébranlé, convaincu. Mais en général, cela n'en vaut pas la peine.

Au mois de septembre 1895, une nouvelle série d'expériences a été faite à l'Agnélas dans la villa du colonel de Rochas, administrateur de l'École polytechnique, avec le concours du docteur Dariex, directeur des *Annales des sciences psychiques* du comte de Gramont, docteur-ès-sciences, du D^r J. Maxwell, substitut du procureur général près de la Cour d'appel de Limoges, du professeur Sabatier, de la Faculté des sciences de Montpellier, et du baron de Watteville, licencié ès sciences. Elles ont confirmé toutes les précédentes³¹.

Il a été de même en septembre 1896, à Tremezzo, dans la famille Blech alors en villégiature sur le lac de Côme ; puis à Auteuil, chez M. Marcel Mangin, avec MM. Sully Prudhomme, le Dr Dariex, Emile Desbeaux, A. Guéronnan et M^{me} Boisseaux. Arrêtons-nous un instant sur cette dernière séance.

Je signalerai d'abord la photographie de la table en suspension dans l'espace, lévitation qui n'a laissé aucun doute dans l'esprit des expérimentateurs, pas plus qu'elle n'en laisse dans celui de l'observateur qui examine avec attention cette photographie³². La table est redescendue lentement, et *la succession des images a été enregistrée par la photographie*³³. Voici un extrait du compte rendu de M. de Rochas sur cette séance et sur la suivante :

« 21 septembre. La table se soulève des quatre pieds. M. Guéronnan a le temps d'en prendre une photographie, mais il craint qu'elle ne soit pas bonne. Nous prions Eusapia de recommencer. Elle

³⁰ J'ajouterai, pour ceux qui voudraient s'occuper pratiquement de ces expériences, que les meilleures conditions pour réussir, c'est un groupe homogène, impartial, sincère, indépendant de toute idée préconçue, et ne dépassant pas cinq ou six personnes. Il est absurde d'objecter que, pour obtenir des phénomènes, *il faut avoir la foi*. Non. Mais il convient de n'exercer aucune force contraire.

³¹ Il y a eu, de plus, à l'Agnélas, une expérience fort curieuse, faite avec un pèse-lettre. Sur la proposition impromptue de M. de Gramont, Eusapia consent à essayer si en faisant des passes verticales avec ses mains, de chaque côté du plateau du pèse-lettre, allant jusqu'à 50gr, elle le ferait baisser. Elle y réussit, plusieurs fois de suite, devant cinq observateurs placés tout autour d'elle, et qui affirment qu'elle n'avait entre les doigts ni fil ni cheveu.

³² Planche IX.

³³ Même planche, fig. 2.

y consent de bonne grâce. De nouveau la table est soulevée des quatre pieds. M. Mangin en avertit M. Guerronnan qui, de son poste, n'avait pas vu, et la table reste l'air, jusqu'à ce qu'il ait eu le temps d'en prendre l'image (de 3 à 4 secondes au maximum). La lumière éclatante du magnésium nous a permis à tous de constater la réalité du phénomène.

... Le rideau, établi dans l'angle de la pièce, vient subitement me couvrir la tête, puis je sens successivement trois pressions d'une main sur ma tête, pressions de plus en plus fortes : je sens les doigts qui appuient comme pourraient faire ceux de M. Sully Prudhomme, mon voisin de droite, dont je tiens la main gauche en faisant la chaîne. C'est une main, ce sont des doigts qui viennent me presser ainsi, mais de qui ? J'ai toujours eu la main droite d'Eusapia sur ma main gauche, qu'elle a saisi et serrée au moment de la production du phénomène.

... Je rejette le rideau resté sur ma tête, et nous attendons. « *Meno luce* », demande Eusapia. On baisse encore la lampe et on en cache la lumière derrière un paravent. En face de moi est une fenêtre aux persiennes closes, mais d'où filtre la clarté de la rue.

Dans le silence, mon attention est surprise par l'apparition d'une main, une petite main de femme, que je vois grâce à la faible clarté venant de la fenêtre. Ce n'est pas l'ombre d'une main ; c'est une main en chair (je n'ajoute pas « et en os, » car j'ai l'impression qu'elle n'en a pas) ; cette main se ferme et se rouvre trois fois, et cela dans un temps suffisamment long pour me permettre de dire :

- A qui cette main ? À vous, monsieur Mangin ?

- Non.

- Alors, c'est une matérialisation ?

- Sans doute, si vous tenez la main droite du médium, je tiens l'autre.

J'avais alors la *main droite* d'Eusapia sur ma main gauche, et *ses doigts entrelaçaient les miens*.

Or, la main que j'ai vue était une main droite, étendue, présentée de profil. Elle est restée un instant immobile, dans l'espace, à 60 ou 70 centimètres au-dessus de la table et à 90 centimètres environ d'Eusapia. Comme son immobilité (je suppose) ne me la faisait pas remarquer, elle s'est fermée et rouverte ; ce sont ces mouvements qui ont attiré mes regards.

Ma position favorable par rapport à la fenêtre n'a malheureusement permis qu'à moi seul de voir cette main mystérieuse, mais M. Mangin a vu, à deux reprises, non pas une main, mais l'ombre d'une main se profiler sur la fenêtre opposée.

Eusapia tourne la tête dans la direction du rideau derrière lequel se trouve un lourd fauteuil de cuir, et le lourd fauteuil vient, écartant le rideau, s'appuyer contre moi.

Elle me prend la main gauche, l'élève au-dessus de la table de toute la longueur de son bras droit et fait le simulacre de frapper : trois coups retentissent sur la table.

Une sonnette est mise devant Eusapia. Celle-ci étend ses deux mains à droite et à gauche de la sonnette, à une distance de 8 à 10 centimètres, puis elle ramène ses mains vers son corps, et voici la sonnette entraînée, glissant sur la table jusqu'à ce qu'elle butte et se renverse. Eusapia recommence l'expérience plusieurs fois. On croirait que ses mains ont des prolongements invisibles, et cela me semble justifier le nom de « force ecténique », que donna à cette énergie inconnue le professeur Thury, de Genève, en 1855.

Je me demande si, entre ses doigts, elle ne tient pas quelque fil invisible quand, soudain, une démangeaison irrésistible lui fait porter la main gauche à son nez ; la main droite est restée sur la table auprès de la sonnette, les deux mains sont éloignées en cet instant de 60 centimètres environ. J'observe avec soin. Eusapia repose sa main gauche sur la table, à quelques centimètres de la sonnette, et celle-ci est, de nouveau, mise en mouvement. Etant donné le geste d'Eusapia, il lui aurait fallu, pour exécuter ce tour, un merveilleux fil élastique, absolument invisible, car en une lumière suffisante, nos six yeux étaient, pour ainsi dire, sur la sonnette ; les miens en étaient

distants de 30 centimètres au plus. »

C'est un phénomène sûr, indéniable, et je ramène chez lui Sully-Prudhomme, parfaitement convaincu comme moi.

Le poète des *Solitudes* et de la *Justice* écrit de son côté :

« Après une attente assez longue, un lourd tabouret d'architecte s'est avancé tout seul vers moi. Il m'a frôlé le côté gauche, s'est élevé à la hauteur de la table et est venu se poser dessus.

Ayant levé la main, je l'ai sentie prise aussitôt.

– Pourquoi me prenez-vous la main ? Ai-je demandé à mon voisin.

– Mais non, me répondit-il, ce n'est pas moi. Pendant que se produisaient ces phénomènes, Eusapia avait l'air de souffrir. Il semblait qu'elle fournît, de son propre fond physiologique, toute la force nécessaire pour faire mouvoir les objets.

Après la séance, alors qu'elle était encore très prostrée, nous vîmes s'avancer vers elle un fauteuil qui se trouvait derrière le rideau, comme s'il voulait dire : « Tiens, on m'a oublié, moi... »

Ma conviction est que j'ai assisté à des phénomènes que je ne peux ramener à aucune loi physique ordinaire. Mon impression est que la fraude, dans tous les cas, est plus qu'in vraisemblable, au moins en ce qui concerne les déplacements à distance des meubles pesants disposés par mes compagnons et moi. C'est tout ce que je puis dire. Pour moi, j'appelle naturel ce qui est scientifiquement constaté. De sorte que le mot *mystérieux* signifie simplement ce qui est encore surprenant, faute de pouvoir être expliqué. J'estime que l'esprit scientifique consiste à constater des faits, à ne nier *a priori* aucun fait qui n'est pas en contradiction avec les lois acquises, et à n'en accepter aucun qui n'ait été déterminé par des conditions vérifiables et sûres.

Séance du 26 septembre

Un buste *noir* s'avance sur la table, venant de la direction d'Eusapia ; puis un autre, puis un autre : « On dirait, remarque M. Mangin, des ombres chinoises », avec cette différence que, moi, mieux placé à cause de la clarté de la fenêtre, je peux constater les dimensions de ces singulières images, et surtout leur *épaisseur*. Tous ces bustes noirs sont des bustes de femmes, de grandeur nature, mais, quoique imprécis, ne ressemblant pas à Eusapia. Le dernier, bien formé, est celui d'une femme paraissant jeune et jolie. Ils glissent entre nous, ces bustes qui semblent émaner du médium, et, parvenus au milieu ou aux deux tiers de la table, ils s'inclinent *tout d'une pièce*, et s'évanouissent. Cette rigidité me fait penser à des ombres de buste, qui se seraient échappées de l'atelier d'un sculpteur, et je murmure : « On croirait voir des bustes moulés en carton ». Eusapia a entendu. « Non ! Pas carton (sic) ! » fit-elle d'une voix indignée. Elle ne donne pas d'autre explication, mais elle ajoute, cette fois en italien :

« Pour montrer que ce n'est pas le corps du médium, vous allez voir un homme avec de la barbe ; attention ! » Je ne vois rien, mais le Dr Dariex se sent le visage caressé assez longuement par une barbe. »

De nouvelles expériences faites à Gênes en 1901, auxquelles assistait M. H. Morselli, professeur de psychologie à l'Université de Gênes, ont eu pour rapporteur mon savant ami l'astronome Porro, successivement directeur des observatoires de Gênes et de Turin, aujourd'hui directeur de l'Observatoire national de la République Argentine à La Plata. Voici quelques extraits de ce rapport³⁴.

³⁴ Publié par C. De Vesme dans sa *Revue des Études psychiques*, 1901.

« Dix ans à peu près se sont passés depuis qu'Eusapia Paladino a débuté par les mémorables séances de Milan, dans ses tournées médiumniques à travers l'Europe. Objet de sagaces recherches de la part d'observateurs expérimentés et savants, point de mire de plaisanteries, d'accusations, de sarcasmes, exaltée par quelques fanatiques comme une personnification des puissances surnaturelles, honnie par d'autres comme une vulgaire bateleuse, l'humble mercière de Naples a fait tant de bruit dans le monde qu'elle en est elle-même ennuyée et mécontente.

J'en ai bien eu la preuve lorsque je pris congé d'elle, après avoir écouté, avec beaucoup de curiosité, les anecdotes qu'elle me racontait sur ses séances et sur les hommes remarquables avec lesquels elle s'est trouvée en rapport : Ch. Richet, Schiaparelli, Lombroso, Flammarion, Sardou, Aksakof, etc. Elle me recommanda alors avec quelque insistance de ne pas parler dans les journaux de sa présence à Gênes et des expériences auxquelles elle devait se prêter. Heureusement qu'elle a de bonnes raisons pour ne pas lire les journaux.

Pourquoi a-t-on choisi un astronome pour rendre compte des expériences de Gênes ? Pourquoi les astronomes s'occupent-ils de recherches sur l'inconnu³⁵.

Si un homme absorbé par ses études et attaché à une méthode austère de vie laborieuse, tel que mon vénéré maître M. Schiaparelli, n'a point hésité à défier les lazzis irrévérents des journaux comiques, il faut bien en conclure que le lien entre la science du ciel et celle de l'âme humaine est plus intime qu'il ne paraît. En voilà l'explication la plus probable. Il s'agit de phénomènes qui se manifestent en des conditions tout à fait spéciales et encore indéterminées, conformément à des lois presque inconnues et, en tout cas, d'un caractère tel que la volonté de l'expérimentateur n'a que bien peu d'influence sur les volontés autonomes et souvent contraires qui s'y décèlent à tout moment. Personne n'est mieux préparé qu'un astronome par une éducation scientifique adaptée à de telles conditions. En effet, dans l'observation systématique des mouvements célestes, l'astronome contracte l'habitude de demeurer spectateur vigilant et patient des faits, sans tâcher d'en arrêter ou d'en activer le déroulement fatal... En d'autres mots, l'étude de ces phénomènes se rapporte à la science d'*observation* plutôt qu'à celle d'*expérimentation*. »

Le professeur Porro expose ensuite la situation actuelle de la question des phénomènes médiumniques :

« L'explication qui se fonde sur la fraude, consciente ou inconsciente, dit-il, est aujourd'hui à peu près abandonnée, tout aussi bien que celle qui supposait une hallucination. Ni l'une ni l'autre ne suffisent en effet, à nous éclairer sur tous les faits observés.

L'hypothèse de l'action automatique inconsciente du médium n'a pas obtenu un meilleur sort, puisque les contrôles les plus rigoureux nous ont prouvé que le médium se trouve dans l'impossibilité de provoquer un effet dynamique direct. La physio-psychologie s'est alors trouvée obligée, en ces dernières années, à avoir recours à une suprême hypothèse, en acceptant les théories de M. de Rochas, contre lesquelles elle avait jusqu'alors dirigé ses foudres les plus sévères.

Elle s'est résignée à admettre qu'un médium, dont les organes se trouvent contraints à l'immobilité par un contrôle rigoureux, peut, en certaines conditions, projeter en dehors de lui-même, et à la distance de quelques mètres, une force suffisante pour produire certains

³⁵ Arago en 1846, avec la fille électrique ; Flammarion, en 1861, avec Allan Kardec, puis ensuite avec divers médiums ; Zoellner, en 1882, avec Slade ; Schiaparelli, en 1892, avec Eusapia ; Porro, en 1901, avec le même médium (Revue des Etudes psychiques).

phénomènes de mouvement sur les corps inanimés.

Les partisans les plus hardis de cette hypothèse vont jusqu'à accepter la création éphémère de membres pseudo-humains, de bras, de jambes, de têtes, à la formation desquels doivent probablement coopérer, avec les énergies du médium, celles des autres personnes présentes, et qui ne tardent pas ensuite à disparaître, en se dissolvant. Avec cela, on ne parvient pas encore à admettre l'existence d'êtres autonomes, auxquels les organismes humains donneraient seulement le moyen d'exercer leur action et bien moins encore on admet l'existence d'esprits qui aient animé des êtres humains... »

Pour sa part, M. Porro déclare ouvertement qu'il n'est ni matérialiste, ni spiritualiste : il dit n'être prêt à accepter, *a priori*, ni les négations de la psychophysiologie, ni la foi des spirites. Il ajoute que les neuf personnes qui assistaient avec lui aux séances représentaient les plus différentes graduations d'opinion sur le sujet, depuis les spirites les plus convaincus jusqu'aux sceptiques les plus incorrigibles. D'ailleurs, sa tâche n'était pas celle d'écrire un compte rendu officiel, approuvé par tous les expérimentateurs, mais uniquement de rapporter fidèlement ses propres impressions.

Voici les *principales*, choisies dans les diverses séances.

« J'ai vu, et bien vu, la table, en bois brut de sapin, à quatre pieds, longue d'un mètre et large de cinquante centimètres à peu près, se soulever plusieurs fois du sol et rester suspendue en l'air, *sans aucun contact avec les objets visibles*, à quelques décimètres de hauteur au-dessus du parquet, pendant l'espace de deux, trois et même quatre secondes.

Ce phénomène se renouvela *en pleine lumière*, sans que les mains du médium et des cinq personnes qui formaient la chaîne autour de la table touchassent aucunement celle-ci ; les mains d'Eusapia étaient gardées par ses voisins, qui contrôlaient aussi ses jambes et ses pieds, de telle façon qu'aucune partie de son corps fût à même d'exercer la moindre pression pour soulever ou pour soutenir en l'air le meuble assez lourd dont il s'agit. C'est dans des conditions tout aussi sûres que j'ai pu voir *s'enfler un drap noir très épais* et des rideaux rouges qui se trouvaient derrière le médium et qui servaient à fermer l'embrasure de la fenêtre.

La croisée était soigneusement fermée, il n'y avait dans la chambre aucun courant d'air, et il est absurde de supposer que des individus se trouvaient cachés dans l'embrasure de la fenêtre. Je crois donc pouvoir affirmer en toute sûreté qu'une force analogue à celle qui avait produit la lévitation de la table s'est manifestée dans les rideaux, *les a enflés, les a agités et les a poussés* de façon qu'ils touchassent tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants. A ce moment, se produisit un fait qui mérite d'être signalé comme une preuve, ou tout au moins comme un indice du caractère *intelligent* de la force en question.

Me trouvant vis-à-vis de M^{me} Paladino, dans le point le plus éloigné d'elle, je me suis plaint de ne pas avoir été touché, comme l'avaient été les quatre autres personnes qui formaient le cercle. Aussitôt, *je vis le lourd rideau se soulever et venir me frapper à la figure par son extrémité inférieure*, pendant que je ressentais un choc léger sur les phalanges des doigts, tel d'un corps en bois, très fragile et délicat.

Un coup formidable, un coup de poing d'athlète, est frappé au milieu de la table. La personne assise à droite du médium se sent saisir par les flancs ; on lui emporte la chaise sur laquelle elle était assise et on pose celle-ci sur la table, d'où elle revient ensuite à sa place, sans que nul ne l'ait touchée. L'expérimentateur dont il s'agit, resté debout, peut s'y asseoir de nouveau. Le contrôle de ce phénomène n'a rien laissé à désirer. Les coups se répètent, si violents qu'on dirait qu'ils doivent fendre la table. On commence à sentir des mains qui soulèvent et gonflent les rideaux et qui s'avancent jusqu'à toucher tantôt l'un, tantôt l'autre des assistants, les caressant,

leur serrant la main, leur tirant délicatement une oreille ou tapant gaiement dans l'air, sur nos têtes. Je trouve toujours bien singulier et bien intentionnel le contraste entre ces attouchements quelquefois énergiques et nerveux, d'autres fois délicats et doux, mais constamment aimables, et les coups assourdissants, violents, brutaux frappés sur la table. Un seul de ces coups de poing, frappé dans le dos, suffirait pour briser la colonne vertébrale.

Ce sont des mains fortes et larges d'hommes, des mains plus mignonnes de femmes, de toutes petites mains d'enfants.

On diminue quelque peu l'obscurité, et aussitôt la chaise du numéro 5 (le professeur Morselli) qui avait déjà fait un bond de côté, se dérobe, pendant qu'une main se pose sur son dos et sur son épaule sa *chaise monte sur la table*, descend de nouveau à terre et, après différentes oscillations en sens vertical et en sens horizontal, va se placer sur *la tête* du professeur resté debout. Elle y demeure pendant quelques minutes, dans une position d'équilibre très instable.

Les coups violents et les attouchements délicats de mains grosses et petites se suivent sans interruption, de telle façon que, sans que l'on puisse prouver mathématiquement la simultanéité de différents phénomènes, elle est toutefois presque certaine en plusieurs cas. Pendant que nos instances augmentent pour obtenir un argument si précieux de démonstration, la simultanéité que nous demandons nous est enfin accordée ; car la table frappe, la sonnette retentit, le tambour de basque est porté tout autour de la salle en tintant sur nos têtes, se pose sur la table et reprend son vol dans l'air...

Un bouquet de fleurs qui se trouvait dans le goulot d'une carafe, sur la plus grande table, arrive sur la nôtre, précédé d'une agréable sensation de parfum. Les tiges de quelques fleurs s'introduisent dans la bouche du numéro 5, et le numéro 8 est frappé par une balle en caoutchouc qui rebondit sur la table.

La carafe vient rejoindre les fleurs sur la table ; ensuite elle se lève et se porte à la bouche du médium en lui faisant boire deux fois ; entre l'une et l'autre reprise, elle se replace debout sur la table. Nous entendons distinctement la déglutition de l'eau, après quoi M^{me} Paladino demande qu'on lui essuie la bouche avec un mouchoir. Enfin, la carafe retourne sur la grande table.

Mais voilà que s'effectue un transport d'un caractère tout à fait différent. Je m'étais plaint, à plusieurs reprises, que ma position dans la chaîne, loin du médium, m'ait empêché d'être touché pendant la séance. Tout à coup, j'entends un bruit sur le mur de la chambre, suivi par le tintement des cordes de la guitare qui vibraient comme si l'on eût cherché à détacher l'instrument de la muraille où il était accroché. Enfin l'effort réussit, et la guitare s'avance vers moi en direction oblique.

Je l'ai vue distinctement arriver entre moi et le numéro 8, avec une rapidité qui en rendait peu désirable le choc. Ne pouvant tout d'abord me rendre compte de cette masse noirâtre qui arrivait sur moi, je me suis esquivé du côté droit (le numéro 8 siégeait à ma gauche) : alors la guitare, changeant de route, me frappe, avec une certaine force, trois coups avec le manche sur le front (qui resta un peu meurtri pendant deux ou trois jours); après quoi elle se place délicatement sur la table. Elle n'y reste pas longtemps et commence à tourner tout autour de la salle, bien haut sur nos têtes, avec rotation à droite et à grande vitesse.

Il convient de remarquer que, dans cette rotation accompagnée, en plus de la vibration des cordes, par le son du tambour de basque frappé tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en l'air, la grosse guitare n'a jamais cogné le lampadaire central à lumière électrique, ni les trois lampes à gaz fixées aux parois de la chambre. Etant donnée l'étroitesse de la chambre, il était assez difficile d'éviter ces obstacles, puisque l'espace resté libre était fort borné. La guitare exécuta par deux fois de suite son vol en rond, en venant se reposer, entre l'une et l'autre reprise, au milieu de la table, où elle s'arrêta enfin définitivement.

Dans un effort suprême, Eusapia se tourne vers sa gauche où se trouvait, sur une table, une machine à écrire, pesant 6 kilos. Dans son effort, le médium tombe, épuisé, sans force, sur le parquet ; mais la machine se lève de sa place et se porte au milieu de notre table, près de la guitare.

En pleine lumière, Eusapia appelle M. Morselli, et, contrôlée par deux voisins, l'emmène avec elle vers la table sur laquelle est placé un bloc de plâtre à mouler. Elle lui prend la main ouverte et la pousse trois fois sur le plâtre comme pour l'enfoncer et laisser sur lui une empreinte. La main de M. Morselli resta à une distance de plus de dix centimètres du bloc ; néanmoins, à la fin de la séance, les expérimentateurs vérifièrent que le bloc portait l'empreinte de trois doigts – empreintes plus profondes que ce qu'il est possible d'obtenir directement au moyen d'une pression volontaire.

Le médium lève ses deux mains, toujours serrées par les miennes et celles du numéro 5 (Morselli), et, tout en poussant des gémissements, des cris, des exhortations, *elle se soulève avec sa chaise*, jusqu'à poser ses deux pieds et les bouts des deux bâtons antérieurs de la chaise sur la planche supérieure de la table.

C'est un moment de grande anxiété. La lévitation s'était accomplie sans aucun choc, sans aucune secousse, rapidement, mais sans soubresaut. En d'autres termes, si l'on voulait par un effort de défiance suprême, imaginer un artifice pour obtenir le même résultat, on devrait songer plutôt à une traction d'en haut (au moyen d'une corde et d'une poulie) qu'à une poussée d'en bas. Mais ces deux hypothèses ne soutiennent ni l'une ni l'autre l'examen le plus élémentaire des faits...

Ce n'est pas tout encore. Eusapia s'est encore soulevée avec sa chaise, de la partie supérieure de la table, de telle sorte que le numéro 11 d'un côté et moi de l'autre, nous avons pu passer la main sous les pieds du médium et sous ceux de la chaise.

D'ailleurs, le fait que les deux pieds postérieurs de la chaise étaient restés hors de la table, sans aucun appui visible, rend encore plus inconciliables les effets de cette lévitation avec la supposition qu'Eusapia se soit soulevée au moyen d'un bond qu'elle aurait fait faire à son corps et à la chaise.

M. Porro juge que ce phénomène est l'un de ceux qui s'expliquent le moins facilement sans avoir recours à l'hypothèse spirite. C'est un peu comme cet homme qui, tombé à l'eau, pensait se saisir par les cheveux pour en sortir.

- Eusapia, ajoute M. Porro, est redescendue sans secousse, petit à petit, toujours tenue au moyen des mains par le numéro 5 et par moi ; la chaise, montée un peu plus haut, se renversa et vint se placer sur ma tête, d'où elle retourna spontanément sur le parquet.

Le phénomène se renouvela ; Eusapia et sa chaise furent de nouveau transportées sur la table, seulement, cette fois, le résultat de la fatigue supportée par le médium a été tel, que la pauvre femme tomba évanouie sur la table, d'où nous l'avons enlevée avec tous les soins nécessaires.

Les expérimentateurs désirèrent connaître si ces phénomènes, dont la réussite dépend en si grande partie des conditions de lumière, ne pouvaient trouver une aide dans la lumière blanche et tranquille qui vient de notre satellite.

Ils durent se persuader qu'il n'y avait pas une différence appréciable entre la lumière lunaire et les autres. Mais la table autour de laquelle ils avaient formé la chaîne quitta la véranda où se tenait la séance, et, malgré les désirs fortement exprimés par les assistants et par le médium lui-même, se porta dans la chambre voisine, où la séance continua. Cette chambre était un petit salon tout plein de meubles élégants et d'objets fragiles, tels que des lustres en cristal, des vases en porcelaine, des bibelots, etc. Les expérimentateurs craignaient fort que tout cela n'eût à souffrir dans le tourbillon de la séance, mais pas le moindre objet n'a été endommagé.

M^{me} Paladino, parfaitement réveillée, saisit la main du numéro 11 et la pose délicatement sur le

dos d'une chaise en y superposant sa main à elle ; alors, soulevant sa main et celle du numéro 11, *la chaise suit le même mouvement d'ascension* à plusieurs reprises. Le phénomène se répète en pleine lumière.

Le numéro 5, ainsi que d'autres assistants, aperçoivent, de manière à n'en pouvoir douter, une figure vague, indistincte, qui se projette dans l'embrasure d'une porte donnant sur l'antichambre, faiblement illuminée. Ce sont des silhouettes fuyantes et changeantes, tantôt avec un profil de tête et de corps humains, tantôt comme des mains qui sortent des rideaux. Leur caractère objectif est démontré par la concordance des impressions, contrôlées à leur tour au moyen d'enquêtes continuelles. Il ne pouvait pas être question d'ombres projetées volontairement ou involontairement par les corps, puisqu'on se surveillait mutuellement.

La dixième séance, la dernière, a été l'une des mieux remplies, peut-être la plus intéressante de toutes. A peine la lumière électrique a-t-elle été éteinte, on remarque un mouvement automatique de la chaise sur laquelle a été posé un bloc de plâtre, tandis que les mains et les pieds d'Eusapia sont attentivement contrôlés par moi et par le numéro 3. En tout cas, comme s'il s'agissait de prévenir l'objection que les phénomènes se poursuivent dans l'obscurité, la table demande typologiquement la lumière, et les expérimentateurs allument la lampe électrique.

Aussitôt, *tous les assistants voient la chaise* qui porte le bloc de plâtre, pas léger du tout, *se mouvoir entre moi et le médium*, sans qu'on puisse comprendre ce qui détermine ce mouvement.

M^{me} Paladino met ma main étendue sur le dos de la chaise et sa gauche au-dessus ; lorsque nos mains se soulèvent, la chaise en fait autant, sans contact, arrivant jusqu'à quinze centimètres de hauteur environ. Le phénomène se renouvelle à plusieurs reprises également avec l'intervention de la main du numéro 5, dans des conditions de lumière et de contrôle qui ne laissent rien à désirer. On refait l'obscurité presque complète...

Un courant d'air froid sur la table précède l'arrivée d'un petit rameau avec deux feuilles vertes ; nous reconnaissons tous qu'il n'y a pas de végétaux dans les locaux du Cercle ; il paraît donc qu'il s'agit d'un phénomène *d'apport* de l'extérieur.

Le numéro 3 est épuisé par la chaleur. Voilà qu'une main lui ôte le mouchoir autour du cou et lui essuie la sueur de la figure. Il cherche à saisir le mouchoir avec les dents, mais on le lui arrache. Une grosse main lui soulève la main gauche et lui en fait taper plusieurs coups sur la table.

Des lumières commencent à paraître, tout d'abord sur la main droite du numéro 5 ; ensuite en différents côtés de la salle : elles sont aperçues par tous les assistants.

Le rideau s'enfle, comme s'il était poussé par un vent très fort, et va toucher le numéro 11 qui est assis sur un petit fauteuil, à un mètre et demi du médium. La même personne est touchée par une main, pendant qu'une autre main lui tire un éventail de la poche intérieure du veston, le porte au numéro 5 et puis de nouveau au numéro 11.

On retire bientôt l'éventail à son propriétaire et on l'agite sur nos têtes, à la grande satisfaction de nous tous. On ôte de la poche du numéro 3 une blague de tabac, on la vide sur la table et on la remet au numéro 10. Diverses tiges d'herbe arrivent sur la table. Les passages de l'éventail d'une main à l'autre recommencent. Alors le numéro 11 se croit en devoir d'annoncer que l'éventail lui avait été offert par une jeune fille qui avait exprimé le désir qu'il fût ôté au numéro 11, puis remis au numéro 5. Personne ne savait la chose, en dehors du numéro 11. Le numéro 5, qui à présent occupe le petit fauteuil où auparavant le 11 était assis, *à un mètre et demi du médium*, sent arriver le bas du rideau et perçoit ensuite la présence d'un corps de femme dont les cheveux s'appuient sur sa tête. On lève la séance vers une heure.

Au moment de partir, Eusapia voit une sonnette placée sur le piano : elle tend la main. La sonnette glisse sur le piano, se renverse et tombe sur le parquet. On renouvelle l'expérience, toujours en pleine lumière, la main du médium demeurant à plusieurs décimètres de la

sonnette... »

Ces faits sont, comme on le voit, plus extraordinaires encore que les précédents, à certains égards. Voici maintenant les conclusions du Rapport du professeur Porro.

« Les phénomènes sont réels ; ils ne peuvent s'expliquer ni par la fraude ni par l'hallucination. Trouveront-ils leur explication dans certaines couches de l'inconscient, dans quelque faculté latente de l'âme humaine, ou bien révéleront-ils l'existence d'autres entités vivant dans des conditions toutes différentes des nôtres et normalement inaccessibles à nos sens ? »

En d'autres termes, l'hypothèse *animique* suffit-elle pour résoudre le problème et pour écarter l'hypothèse *spirite* ? Ou plutôt, les phénomènes ne servent-ils pas ici, comme dans la psychologie des songes, à compliquer le problème en masquant la solution spirite ? C'est à ce formidable point d'interrogation que je vais essayer de répondre.

Lorsque, il y a onze ans, Alexandre Aksakof posait le dilemme entre l'*Animisme* ou le *Spiritisme*, et démontrait clairement, dans un livre magistral, que les manifestations purement animiques étaient inséparables de celles qui nous font penser et croire à l'existence d'entités autonomes, intelligentes et actives, personne n'aurait pu s'attendre à ce que le premier terme du dilemme serait controversé et critiqué de mille manières, sous mille transformations diverses, par ceux qui s'effraient du second.

Que sont, en effet, toutes les hypothèses imaginées depuis dix ans pour ramener les phénomènes médiumniques à la simple manifestation de qualités latentes de la psyché humaine, sinon des formes diverses de l'hypothèse animique, si raillée quand elle a paru dans l'ouvrage d'Aksakof ?

De l'action musculaire inconsciente des assistants (mise en avant il y a un demi-siècle par Faraday) jusqu'à la projection de l'activité protoplasmique ou à l'émanation temporaire du corps du médium imaginée par Lodge ; de la doctrine *psychiatrique* de Lombroso, jusqu'à la *psychophysiologie* d'Ochorowicz ; de l'*extériorisation* qu'admet Rochas à l'*ésopsychisme* de Morselli ; de l'*automatisme* de Pierre Janet au *dédoublement de la personnalité* d'Alfred Binet ; ce fut un débordement d'explications ayant pour but l'élimination d'une personnalité extérieure.

Le procédé était logique et conforme aux principes de la philosophie scientifique, laquelle nous apprend à épuiser les possibilités de tout ce qui est déjà connu avant de recourir à l'inconnu.

Mais ce principe, inattaquable en théorie, peut conduire à des résultats erronés quand on l'étend trop loin, et avec obstination, dans un champ donné de recherches. Vallati a cité à ce propos une curieuse apostille de Galilée, publiée récemment dans le troisième volume de l'édition nationale de ses œuvres : « Si l'on réchauffe l'ambre, le diamant ou certaines autres matières très denses, elles attirent les petits corps légers, parce qu'en se refroidissant elles attirent l'air, qui entraîne ces corpuscules. » Ainsi, la volonté de faire rentrer de force un fait physique non encore expliqué dans les lois physiques connues de son temps, a fait formuler une proposition fautive à un observateur et à un penseur aussi prudent et aussi positif que l'était Galilée. Si quelqu'un lui avait dit que, dans cette attraction exercée par l'ambre, il y avait le germe d'une nouvelle branche de science et la manifestation la plus rudimentaire d'une énergie, « l'électricité », alors inconnue, il eût probablement répondu qu'il était inutile de « recourir à l'aide de l'inconnu³⁶ ».

Mais l'analogie entre l'erreur commise par le grand physicien et celle que commettent les savants modernes peut se pousser encore plus loin. Galilée connaissait une forme de l'énergie que la physique moderne étudie, en même temps que l'énergie électrique, avec laquelle elle présente des relations étroites que confirment toutes les découvertes nouvelles. S'il s'était aperçu que

³⁶ V. ce qui est dit plus haut sur les théories prématurées.

l'explication qu'il donnait pour le phénomène de l'ambre n'avait aucun fondement, il aurait pu porter son attention sur les analogies que l'attraction exercée par l'ambre frotté sur les corps légers présente avec l'attraction exercée par l'aimant sur la limaille de fer. Arrivé à ce point, il eût très probablement écarté sa première hypothèse et aurait admis que l'attraction de l'ambre est un *phénomène magnétique*. Et il se serait trompé, parce qu'elle est, au contraire, un *phénomène électrique*.

De même, ceux-là ne pourraient-ils pas se tromper qui, pour éviter à tout prix la nécessité de nouvelles entités, insisteraient avec une trop constante prédilection sur l'hypothèse animique, alors même que celle-ci se trouverait insuffisante pour expliquer toutes les manifestations médiumniques ? Ne pourrait-il pas arriver que, comme les phénomènes électriques et magnétiques qui sont entre eux en connexion étroite, et souvent nous paraissent inséparables, les phénomènes animiques et les phénomènes spirites présentent une liaison semblable ? Et remarquons bien qu'un seul fait inexplicable par l'hypothèse animique et explicable par l'hypothèse spirite suffirait à conférer à cette dernière le degré de valeur scientifique qui jusqu'à présent lui a été dénié avec tant d'énergie ; absolument comme la découverte d'un phénomène secondaire, celui de la polarisation de la lumière, suffit à Fresnel pour rejeter la théorie newtonienne de l'émission et admettre celle de l'ondulation.

Avons-nous obtenu, au cours de nos dix séances avec Eusapia, le fait qui suffit à rendre nécessaire l'hypothèse spirite de préférence à toutes les autres ? Il est impossible de répondre d'une façon catégorique à cette question, parce qu'il n'est pas et il ne sera jamais possible d'avoir une preuve scientifique d'identité de la part des êtres qui se manifestent.

Que j'entende, que je voie, que je touche un fantôme, que je reconnaisse en lui la forme et l'attitude de personnes que j'ai connues et que le médium n'a pas connues ni même entendu nommer, que j'aie de cette apparition éphémère les plus vifs et les plus émouvants témoignages, rien de tout cela ne pourra suffire à constituer le fait scientifique irréfutable pour tous, destiné à rester dans la science avec les expériences de Torricelli, d'Archimède ou de Galvani. Il sera toujours possible d'imaginer un mécanisme inconnu à l'aide duquel la matière et la force sont tirées du médium et des assistants et combinées de façon à produire les effets indiqués. Il sera toujours possible de trouver dans les aptitudes spéciales du médium, dans la pensée des assistants et dans l'attention expectante elle-même, la cause de l'origine *humaine* des faits. Il sera toujours possible de déterrer, dans l'arsenal des attaques produites contre ces études pendant les cinquante dernières années, quelque argument générique ou spécifique, *ad rem* ou *ad hominem*, en ignorant ou feignant d'ignorer la réfutation déjà faite de ce même argument.

La question se réduit donc d'abord à une étude individuelle des faits vus directement, ou connus de source certaine, afin, d'une part, de se créer une conviction personnelle capable de résister aux railleries féroces des sceptiques, et, d'autre part, de préparer l'opinion publique à admettre la vérité des faits observés par des personnes dignes de foi. Sur le premier point, un expérimentateur illustre, Sidgwick, a déjà dit qu'il n'existait pas de fait capable de convaincre tout le monde, mais que chacun pouvait, en observant avec calme et patience, arriver au fait qui suffit pour établir sa conviction personnelle.

Je puis dire que, pour *moi*, ce fait existe ; il suffit de me reporter aux phénomènes qui m'ont touché personnellement dans ces séances avec Eusapia. Sur le second point, j'aurais beaucoup à dire, mais cela m'entraînerait hors du thème et des limites de cette étude.

D'un côté, nous avons l'universelle croyance en l'existence objective d'un monde normalement inconnu pour nous ; la confiance, base de toutes les religions, en une vie future où les injustices de celle-ci seront réparées et où on retrouvera le bien ou le mal qu'on aura fait ; la tradition ininterrompue de pratiques spontanées ou méthodiques grâce auxquelles l'homme est

constamment tenu en relation plus ou moins directe avec ce monde.

Du côté opposé, nous avons la négation sceptique et désespérante des systèmes de la philosophie pessimiste et de l'athéisme, négation qui naît de l'absence de preuves positives en faveur de la survie de l'âme ; le mouvement toujours plus accentué de la science vers une interprétation moniste de l'énigme humaine ; le rattachement de tous les phénomènes connus de la vie à des organes spéciaux.

Pour décider dans une matière aussi abstruse, les expériences médiumniques ne suffisent pas ; chacun pourra tirer de celles-ci autant de foi et d'incrédulité qu'il lui en faudra pour résoudre ses doutes dans l'un ou dans l'autre sens ; mais il gardera toujours le substratum des dispositions que l'éducation plus ou moins positive de son esprit ou ses tendances plus ou moins mystiques auront développées en lui. Un mot encore et j'ai fini. En admettant comme l'hypothèse la plus probable que les entités intelligentes à qui l'on doit les phénomènes sont autonomes, préexistantes, et qu'elles ne tirent de nous que les conditions nécessaires pour leur manifestation dans un plan physique accessible à nos sens, devons-nous admettre aussi qu'elles soient vraiment les *esprits des défunts* ?

A cette question je répondrai que je ne me sens pas encore capable de donner une réponse décisive. J'inclinerais toutefois à l'admettre, si je ne voyais la possibilité que ces phénomènes puissent rentrer dans un autre cadre encore plus vaste. Rien, en effet, ne nous empêche de croire à l'existence de formes de vie tout à fait différentes de celles que nous connaissons, et dont la vie des esprits humains avant la naissance et après la mort n'est qu'un cas spécial, comme la vie organique de l'homme est un cas spécial de la vie animale. Mais je sors du terrain solide des faits pour m'aventurer dans celui des hypothèses les plus risquées, j'ai déjà parlé trop longuement ; je m'arrête.

Ces considérations, je les ai exposées en plusieurs de mes ouvrages³⁷. Nous sommes entourés de forces inconnues, et rien ne nous prouve que nous ne soyons pas entourés aussi d'êtres invisibles. Nos sens ne nous apprennent rien sur la réalité. Mais la discussion des théories doit être logiquement réservée comme complément de l'ensemble des observations, c'est-à-dire au dernier chapitre. Ce qu'il importe avant tout, c'est de constater que les phénomènes médiumniques existent. C'est fait, me semble-t-il, pour tout lecteur impartial. Ce sera surabondamment confirmé par les chapitres suivants. Mais il est un point sur lequel nous devons nous arrêter un instant. Il s'agit de la fraude, consciente ou inconsciente, qu'il serait à la fois naïf et déloyal de dissimuler ici. Notre jugement ne serait pas complet si nous ne consacrons pas un chapitre spécial à ces mystifications, malheureusement trop fréquentes chez les médiums.

³⁷ Notamment dans *Uranie*, dans *Stella*, dans *Lumen*, dans *L'Inconnu*. Voir aussi, plus haut, mon Discours de 1869.

Chapitre V – Fraudes, tricheries, supercheries, fourberies, jongleries, mystifications, difficultés

Plusieurs fois déjà, dans les lettres précédentes, il a été question des fraudes des médiums, dont les expérimentateurs doivent constamment se défier. C'est ce qui a découragé un certain nombre d'hommes éminents et les a empêchés de continuer ces recherches, n'ayant pas de temps à perdre. On l'a vu notamment plus haut dans la lettre de M. Schiaparelli, que les spirites continuent de citer à tort au nombre de leurs partisans. Il s'en défend absolument. Il n'accepte aucune théorie ; il n'est pas même sûr de l'existence réelle des faits et a renoncé à y consacrer le temps nécessaire.

J'aurai lieu, dans le second volume de l'*Inconnu*, de traiter du Spiritisme proprement dit, de la doctrine de la pluralité des mondes, de la pluralité des existences, de la réincarnation, de la préexistence, des communications avec les morts, doctrine indépendante des phénomènes matériels auxquels cet ouvrage-ci est consacré, et à laquelle ces manifestations physiques ne contribuent que d'une manière très indirecte. Comme nous l'avons déjà déclaré plusieurs fois dans les pages précédentes, nous ne nous occupons ici que de *prouver l'existence réelle de ces phénomènes extraordinaires*. Cette preuve est basée, avant tout, sur l'élimination de la fraude.

Dans le cas d'Eusapia, qui est le médium le plus complètement examiné ici, la fraude n'est malheureusement pas douteuse, en plus d'une circonstance. Mais il y a ici une remarque très importante à faire. Tous les physiologistes savent que les hystériques ont une tendance au mensonge et à la simulation. Elles mentent, sans raison apparente, et pour le seul plaisir de mentir. Il y a des hystériques parmi les femmes et les jeunes filles du meilleur monde. Ce défaut caractéristique prouve-t-il que l'hystérie n'existe pas ?

Il prouve le contraire. Par conséquent, ceux qui pensent que les fraudes des médiums annihilent la médiumnité se trompent. La médiumnité existe, aussi bien que l'hystérie, aussi bien que l'hypnotisme, aussi bien que le somnambulisme. La tricherie existe aussi. Je ne dirai pas, avec certains théologiens : il y a de *faux* prophètes, donc il y en a de vrais, car c'est là un sophisme de la pire espèce. Mais le faux n'empêche pas le vrai d'exister.

J'ai connu une dame kleptomane, qui s'est fait prendre plus d'une fois dans les grands magasins de Paris pour vol avéré de divers objets. Cela ne prouve pas qu'elle n'achetait jamais rien et n'obtenait que par le vol tous ses objets de consommation. Les objets volés ne devaient représenter, au contraire, qu'une minime partie de son mobilier de toilette. Mais le fait existe incontestablement. Dans les expériences dont nous nous occupons, la supercherie est un coefficient non négligeable.

Mon devoir est de signaler ici quelques exemples. Avant de les rapporter, je dois rappeler que j'ai étudié depuis une quarantaine d'années à peu près tous les médiums dont les expériences ont eu le plus de retentissement : Daniel Dunglas Home, particulièrement doué de facultés stupéfiantes, qui donna aux Tuileries, devant l'empereur Napoléon III, sa famille et ses amis, des séances si extraordinaires, et qui fut employé plus tard par William Crookes à des recherches scientifiques si précises ; M^{me} Rodière, remarquable médium typtologique ; C. Brédif, qui produisait des apparitions bizarres ; Eglinton, aux ardoises enchantées ; Henry Slade, qui avait fait avec l'astronome Zöllner ces expériences inconcevables d'où la géométrie ne se sauvait qu'en admettant la possibilité d'une quatrième dimension de l'espace ; Buguet, dont les clichés photographiques portaient des ombres de morts, et qui, m'ayant autorisé à expérimenter avec lui, me laissa chercher pendant cinq semaines avant que j'aie surpris son truc ; Lacroix, à la voix

duquel des esprits (de tous les âges !) semblaient accourir en foule ; et beaucoup d'autres qui attirèrent vivement l'attention des spirites et des chercheurs par des manifestations plus ou moins étranges et prodigieuses.

J'ai été, très souvent, absolument déçu. Quand je prenais les précautions nécessaires pour mettre le médium dans l'impossibilité de tricher, je n'obtenais aucun résultat ; si je faisais semblant de ne rien voir, j'apercevais du coin de l'œil la tricherie. Et, en général, les phénomènes qui se produisaient arrivaient en des moments de distraction où mon attention s'était un instant relâchée. En poussant un peu loin l'enquête, j'ai vu, de mes yeux vu, les clichés préparés de Buguet ; vu, de mes yeux vu, Slade écrire au-dessous de la table, sur une ardoise dissimulée, etc., etc. A propos de ce fameux médium Slade, je puis rappeler qu'après ses expériences avec Zöllner, directeur de l'Observatoire de Leipzig, il était venu à Paris, et s'était mis à ma disposition, ainsi qu'à celle de tous les astronomes de l'Observatoire que je lui indiquerais pour expérimenter. Il obtenait, disait-il, de l'écriture directe des esprits, par un bout de crayon placé entre deux ardoises liées ensemble, des oscillations de l'aiguille aimantée, des déplacements de meubles, des lancements automatiques d'objets, etc. Il a bien voulu me consacrer une séance par semaine, pendant six semaines, le lundi de onze heures à midi, 21, rue Beaujon. Mais je n'ai rien obtenu de certain. Dans les cas de réussite, la substitution des ardoises était possible. Fatigué de ces pertes de temps, je convins avec l'amiral Mouchez, directeur de l'Observatoire de Paris, de confier à Slade une ardoise double préparée par nous-mêmes, avec les précautions nécessaires pour ne pouvoir être attrapés. Les deux ardoises étaient scellées de telle sorte avec du papier de l'Observatoire que s'il les avait détachées, la fraude n'aurait pu être réparée. Il avait accepté les conditions de l'expérience. Je lui ai porté ces ardoises chez lui. Elles sont restées, non pas un quart d'heure, non pas une demi-heure ni une heure, mais dix jours consécutifs sous l'influence du médium, chez lui-même, et lorsqu'il nous les a renvoyées, elles n'avaient pas le moindre vestige d'une écriture interne, comme il en offrait en transposant des pièces préparées d'avance³⁸. Sans entrer dans d'autres détails, qu'il me suffise de dire que, trop souvent trompé par des médiums indéliçats, malhonnêtes et menteurs, j'apportais à mon expérience une arrière-pensée de scepticisme, de doute et de suspicion à l'égard d'Eusapia. Les conditions d'expérimentation sont, en général, si tortueuses, qu'il est facile d'être dupe. Et les savants sont peut-être les hommes les plus faciles à duper, parce que les observations et les expériences scientifiques sont toujours honnêtes, que nous n'avons pas à nous défier de la nature, qu'il s'agisse d'un astre ou d'une molécule chimique, et que nous avons l'habitude de constater les faits tels qu'ils se présentent. Cela posé, voici quelques observations concernant Eusapia.

On a vu plus haut la curieuse expérience du pèse-lettre faite par le colonel de Rochas, considérée par les expérimentateurs comme absolument probante. J'étais curieux de la vérifier.

Voici mes notes à cet égard.

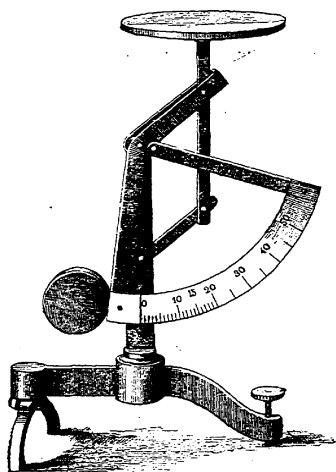
12 novembre 1898

Cette après-midi, nous avons fait une promenade en landau, Eusapia et moi, en compagnie de M. et M^{me} Pallotti, du Caire, et nous avons visité entre autres l'exposition des chrysanthèmes aux Tuileries. Eusapia est ravie. Nous rentrons vers six heures. Ma femme se met au piano, et Eusapia chante quelques airs napolitains, et quelques petits fragments d'opéras italiens. Ensuite nous causons intimement tous les trois. Elle est très bien disposée, nous raconte que parfois, dans les

³⁸ Slade a été condamné, à Londres, pour escroquerie, à trois mois de hard labour et est mort dans une maison de santé dans l'Etat de Michigan, en septembre 1905.

jours d'orage, elle a dans la chevelure, notamment sur une blessure ancienne qu'elle a reçue au crâne, des crépitements électriques et des étincelles. Elle nous dit aussi que lorsqu'elle est restée longtemps sans faire de séance, elle est gênée et éprouve le besoin de se décharger du fluide qui la sature. Cet aveu m'étonne, car elle paraît plutôt ennuyée, attristée, au début de chaque séance, et elle semble ne les accepter qu'à contrecœur. Elle ajoute qu'elle a souvent des allongements fluidiques de l'extrémité des doigts, et mettant ses deux mains sur mes genoux, l'intérieur de la main tourné vers le haut, en écartant les doigts et les plaçant en face les uns des autres à quelques centimètres de distance, approchant et écartant alternativement les mains l'une de l'autre, elle nous dit voir de temps en temps ces radiations qui allongeraient les doigts, en formant à leurs extrémités une sorte d'auréole lumineuse. Ma femme croit en apercevoir quelques-unes. Je n'arrive à rien voir du tout, malgré tous mes efforts, et en changeant de toutes les façons l'éclairage et l'ombre. Le salon est éclairé en ce moment par deux becs Auer intenses. Nous allons dans la chambre à coucher, éclairée seulement par des bougies, et je n'en vois pas davantage. J'éteins les bougies, en supposant qu'il y aurait peut-être bien un phénomène de phosphorescence, et je n'aperçois toujours rien. Nous revenons au salon. Eusapia étend un châle de laine noire sur sa jupe de soie, et me montre les effluves. Mais je ne distingue toujours rien, sinon, un moment ; une sorte de pâle rayon au bout de l'index de la main droite.

L'heure du dîner approche. Il est sept heures. Un pèse-lettre, que j'avais acheté pour renouveler la curieuse expérience de M. de Rochas, est sur la table. Je demande à Eusapia si elle se souvient d'avoir fait baisser un appareil analogue en posant ses mains de chaque côté, à distance, et en faisant des sortes de passes magnétiques. Elle ne paraît pas s'en souvenir et fredonne un petit couplet de *Santa Lucia*. Je la prie d'essayer. Elle le fait. Rien ne remue. Elle me demande de poser mes mains sur les siennes.



Nous faisons les mêmes passes, et à ma stupéfaction, car je n'y comptais pas du tout, le petit plateau s'abaisse jusqu'au point où il touche le levier, et produit le bruit sec du contact. Ce point est au-delà de la graduation, qui s'arrête à 50 grammes et peut aller à 60, et représente au minimum 70 grammes. Le plateau remonte immédiatement. Nous recommençons une seconde fois. Bien. Une troisième fois : même abaissement et même retour à l'équilibre. Mais je la prie de recommencer l'expérience seule. Elle frotte ses mains l'une contre l'autre et fait les mêmes passes. Le pèse-lettre descend jusqu'au même point maximum. Nous sommes tout près, en pleine lumière des becs Auer. Le même jeu est répété pendant cinq minutes environ. Le mouvement ne

se produit pas tout à coup, il y a parfois trois, quatre essais sans réussite, comme si la force s'était épuisée par la réussite. Déjà le plateau s'était abaissé quatre fois devant nos yeux, toujours jusqu'au maximum, lorsque le valet de chambre, passant pour affaire de service, je lui dis de rester et de regarder. Eusapia recommença et ne réussit pas. Elle attend un instant, se frotte les mains, recommence, et le même mouvement sans contact se produit pour la septième fois, devant les trois témoins, aussi étonnés l'un que l'autre. Ses mains sont refroidies sensiblement. Je pense au truc du cheveu, passe ma main entre les deux siennes, et ne rencontre rien ; je ne l'ai pas vu. D'ailleurs, elle ne paraît pas avoir touché à sa tête, et ses mains sont restées devant nous depuis le commencement de l'expérience, libre et intacte.

Supposant qu'il peut y avoir là quelque force électrique en jeu, je la prie de diriger ses doigts sur une boussole extrêmement sensible. Celle-ci ne bouge pas, de quelque façon que l'on s'y prenne. Nous nous mettons à table. Je la prie de soulever une fourchette d'entremets, comme elle l'avait fait à Montfort. Elle y réussit au quatrième essai... et sans cheveu, apparent du moins.

16 novembre

Pour distraire Eusapia, Adolphe Brisson lui a offert hier soir une loge aux Folies-Bergère, où Loïe Fuller donnait ses magnifiques exhibitions optiques. Nous l'y avons accompagnée. Elle en est revenue enchantée, est aujourd'hui très gaie et très animée, parle de son caractère franc et loyal et blâme les comédies de la vie mondaine. Elle nous raconte pendant le dîner une partie de sa vie !

9 heures. M. et M^{me} Lévy, M. G. Mathieu viennent d'arriver. On cause. Posant ses mains sur une jambe de M. Mathieu dans l'ombre, elle lui montre les radiations émanées de ses doigts, à peine apparentes pour nous d'ailleurs. C'est après m'avoir montré ces radiations, l'autre jour, que l'expérience du pèse-lettre a eu lieu. Elle associe les deux phénomènes, et accepte d'essayer.

Elle me prie de lui donner un peu d'eau. Je vais à la salle à manger chercher une carafe et un verre d'eau. M. Mathieu remarque que, pendant mon absence, tandis que ma femme cause avec M. et M^{me} Lévy, Eusapia porte la main à sa tête et fait un petit geste, comme si elle s'arrachait un cheveu. Je reviens avec un verre d'eau et une carafe et lui verse ce qu'elle désire. Elle boit un quart de verre d'eau.

Sur ma prière, elle abaisse comme avant hier ses deux mains de part et d'autre du pèse-lettre, et après deux ou trois passes, le plateau s'abaisse, non jusqu'au bout de la course comme avant-hier, mais jusqu'à 35 ou 40 grammes. L'expérience est faite une seconde fois et réussit de la même façon. Sous prétexte d'aller chercher un appareil de photographie, M. Mathieu m'entraîne dans une autre pièce et me montre un long cheveu, très fin, qui après l'expérience, lui est tombé dans la main, au moment où Eusapia faisait un geste comme pour secouer sa main. Ce cheveu est châtain foncé (couleur de ceux d'Eusapia) et mesure 39 centimètres de longueur. Je l'ai conservé. Ceci se passait à 9 heures un quart. La séance commence à 9 heures et demie et finit à 11 heures et demie. Après la séance, Eusapia me demande encore un verre d'eau, et me montre un petit cheveu entre ses doigts. Au moment de son départ, à minuit, moitié riant, moitié sérieusement, elle s'arrache un cheveu du devant de la tête, et prenant la main de ma femme lui met ce cheveu dedans et lui referme la main en la regardant. Elle a certainement remarqué que nous nous étions aperçus de la fraude.

19 novembre

Eusapia est une fine mouche. Elle est douée d'une très grande acuité de vue et surtout d'oreille. Elle est fort intelligente et, de plus, d'une rare sensibilité. Elle sent et devine tout ce qui la concerne. Ne lisant jamais, puisqu'elle ne sait pas lire, n'écrivant jamais, puisqu'elle ne sait pas

écrire, parlant peu à l'étranger, puisqu'elle trouve rarement des personnes entendant et parlant l'italien, elle reste constamment concentrée en elle-même, et rien ne la détourne d'une attention personnelle permanente. Il serait sans doute impossible de trouver un état d'esprit analogue chez d'autres personnes, occupées comme on l'est généralement, de mille choses éparpillant notre attention sur tant d'objets différents et variés.

J'arrive à 11 heures et demie chez le Dr Richet pour la prendre et l'emmener déjeuner chez M^{me} Fourton, comme il avait été convenu. Elle est froide et gênée. Je n'ai pas l'air de m'en apercevoir et cause avec le docteur. Elle va mettre son chapeau et nous descendons. A peine sur l'escalier :

- Qu'est-ce que M. Richet vous disait ? fit-elle, de quoi parliez-vous ?

Et un instant après, revenant sur la dernière séance :

- Avez-vous été complètement satisfait ?

Dans la voiture, je lui prends la main et lui cause amicalement.

- Tout va très bien, lui dis-je, mais quelques expériences seront encore nécessaires pour ne laisser aucun doute. Puis, je lui parle d'autres choses.

Elle s'apprivoise graduellement et les nuages paraissent s'effacer de son front. Cependant, elle sent évidemment que malgré mon amabilité un peu superficielle, je ne suis pas absolument le même pour elle.

Pendant le déjeuner, elle me tend son verre de champagne et boit à ma santé. M^{me} Fourton est convaincue, sans que nulle espèce de doute ne puisse prendre place dans son esprit. En causant, un peu plus tard, Eusapia lui dit :

- Je suis sûre de vous, je suis sûre de M^{me} Blech, de M. Richet, de M. de Rochas, mais je ne suis pas sûre de M. Flammarion.

- Vous êtes sûre de M^{me} Fourton, lui répliquai-je, c'est très bien. Mais réfléchissez un instant que plusieurs milliers de personnes attendent mon opinion pour être fixées. M. Chiaïa vous l'a dit à Naples, M. de Rochas vous l'a répété à Paris. J'ai donc une responsabilité très grande, et vous sentez certainement vous-même que je ne puis affirmer que ce dont je suis absolument certain. Vous devez m'aider loyalement vous-même à me donner cette certitude.

- Oui, répondit-elle. Je comprends très bien la différence. Du reste, si ce n'avait pas été pour vous, je n'aurais pas fait le voyage de Naples, car le climat de Paris ne m'est pas très bon. Oui, il faut que vous soyez convaincu sans réplique.

Elle est revenue maintenant à son intimité habituelle. Nous la conduisons au musée du Louvre, qu'elle ne connaissait pas, puis à une conférence de M. Jules Bois faisant des expériences de suggestion sur M^{lle} Lina. Elle s'y intéresse fort. Nous parlons des jeux et simulations des comédiens.

Le soir, à dîner, la brillante conversation de Victorien Sardou, les répliques du colonel de Rochas, les questions un peu insidieuses de Brisson, tout l'intéresse. Mais il est sensible qu'elle ne s'oublie jamais. Ainsi, avant le dîner, elle me dit qu'elle a mal à la tête, surtout vers sa blessure, passe sa main dans ses cheveux qui lui font mal et me demande une brosse :

- C'est, dit-elle, pour que dans une expérience on ne trouve pas de cheveu.

Et elle se brosse soigneusement les épaules. Je n'ai toujours pas l'air de comprendre. Mais il n'y a aucun doute qu'elle sait qu'on a... trouvé un cheveu.

29 mars

Le jeudi 29 mars, Eusapia, se trouvant à Paris, est venue me voir. Je ne l'avais pas vue depuis ses séances chez moi en novembre 1898. Nous l'avons retenue à dîner, et, après dîner, je l'ai priée de faire avec moi quelques expériences. Je lui ai d'abord demandé de poser ses mains sur le piano, dans la pensée que peut-être quelques cordes vibreraient. Je n'ai rien obtenu.

Je l'ai alors engagée à poser ses mains sur le clavier fermé. Elle a demandé à ce qu'il fût légèrement ouvert, soutenu par une cale. J'ai posé mes mains dessus, à côté des siennes ; mon but était, en restant en contact, qu'elle ne pût pas glisser un doigt sur les touches. Elle a constamment cherché à substituer une seule main aux deux que je tenais, de manière à en avoir une de libre, et quelques notes ont tinté. Expérience nulle. Nous avons quitté le piano pour aller à une table de bois blanc.

Quelques balancements insignifiants.

– Un esprit est-il là ?

– Oui (par 3 coups).

– Veut-il se communiquer ?

– Oui.

Je prononce successivement et lentement les lettres de l'alphabet. Réponse : Tua matre.

Certainement : Tua madre. (Eusapia ne sait ni lire ni écrire.)

Eusapia me voyant en deuil, je lui avais dit que ma mère est morte le 1^{er} juillet dernier. Je demande alors son nom. Elle ne le connaît pas. Aucune réponse. Les mouvements de table désirés ensuite n'offrent rien de remarquable. Cependant, à plusieurs reprises, un fauteuil pouf voisin s'est déplacé, sans contact, avançant de lui-même, vers Eusapia. Comme le lustre était allumé, qu'il n'y avait pas de ficelle possible, et que j'avais le pied sur celui d'Eusapia le plus voisin du fauteuil, le mouvement est dû à une force émanant du médium. Trois fois, j'ai repoussé le fauteuil. Trois fois il est revenu. Le même fait s'est reproduit quelques jours après.

Il est remarquable que si elle avait pu détacher son pied du mien, elle aurait pu atteindre le meuble (avec quelque contorsion) et que le phénomène, pour se produire, doit être dans le cercle d'activité (et de tricherie possible) du médium. Ici la tricherie a été impossible. Comme nous n'obtenions pas de soulèvement de la table, et que, sans doute, nos forces à nous quatre (Eusapia, moi, ma femme, et la dame de compagnie d'Eusapia, qui s'y était mise un instant, mais qui, autrement, a toujours été tenue à l'écart) étaient insuffisantes, je suis allé chercher un petit guéridon plus léger. Avec les mains d'Eusapia placées sur ce guéridon en contact avec les miennes, il s'est soulevé entièrement, des trois pieds, à 30 ou 40 centimètres au-dessus du parquet. Nous avons recommencé trois fois l'expérience, avec une réussite absolue. Eusapia me serrait la main avec violence dans la sienne (droite) placée au-dessus de la table.

Mensonge et vérité !

Ces notes nous rappellent, une fois de plus, qu'il y a presque constamment un mélange de faits sincères et de productions frauduleuses. On peut admettre que le médium voulant produire un effet et ayant à sa disposition deux moyens : l'un facile et n'exigeant que de l'habileté et de la ruse, et l'autre pénible, coûteux et douloureux, est tenté de choisir, consciemment ou *même inconsciemment*, celui qui lui coûte le moins. Voici comment elle s'y prend pour la substitution des mains. Les figures ci-dessous représentent cinq positions successives de la main du médium et des contrôleurs. Elle montre comment Eusapia peut, grâce à l'obscurité et à une série de mouvements habilement combinés, laisser croire au contrôleur de droite (de droite pour le spectateur) qu'il sent encore la main droite du médium sur la sienne, tandis qu'il ne sent que la main gauche toujours tenue par le contrôleur de gauche ; cette main droite, devenue libre, peut produire alors un certain nombre d'effets à *sa portée*. Cette substitution peut être obtenue de diverses façons. Mais, quelle qu'elle soit, elle ne peut évidemment permettre à la main libérée de n'agir qu'à sa portée.



Comment un médium dégage une main que l'on croit tenir

Qui de nous est toujours maître de ses impressions et de ses facultés ? Écrit à ce propos le Dr Dariex³⁹. Qui de nous peut, à son gré, se mettre dans tel état physique et tel état moral ? Le compositeur de musique est-il maître de l'inspiration ? Un poète fait-il toujours des vers d'égale valeur ? Un homme de génie a-t-il toujours du génie ? Or quoi de moins normal, de plus impressionnable et de plus variable qu'un sensitif, un médium, alors surtout qu'il se trouve hors de chez lui, en dehors de ses habitudes, et avec des étrangers qu'il ne connaît pas ou qu'il connaît à peine, qui seront ses juges et qui attendent de lui des phénomènes anormaux et rares dont la production n'est pas sous la dépendance constante et complète de sa volonté ?

Un sensitif, placé dans de telles conditions, sera fatalement amené à simuler le phénomène qui ne se produit pas spontanément, ou à rehausser par supercherie l'intensité d'un phénomène en partie véridique. La simulation est assurément une chose fâcheuse et regrettable, qui jette la suspicion sur les expériences et les rend beaucoup plus difficiles et beaucoup moins à la portée de tous les

³⁹ *Annales des sciences psychiques*, 1896, p. 66.

investigateurs ; mais ce n'est là qu'une difficulté qui ne doit pas arrêter et faire porter un jugement hâtif. Tous ceux qui ont expérimenté et manié ces sensitifs savent qu'ils se heurtent à chaque pas à la fraude, consciente et inconsciente, et que tous les médiums – ou presque tous – sont coutumiers du fait ; ils savent qu'il faut prendre son parti de cette regrettable faiblesse et être assez perspicace pour empêcher, ou tout au moins pour dépister le truc, et démêler le vrai du faux.

Plus d'un, parmi ceux qui ont poursuivi avec persévérance l'expérimentation psychique, pourrait dire qu'il a été parfois énervé, agacé par l'attente du phénomène qui ne se produit pas, et qu'il s'est senti comme l'envie de mettre un terme à cette attente en donnant lui-même le coup de pouce⁴⁰. Ceux-là peuvent se rendre compte que si, au lieu d'être des expérimentateurs consciencieux, toujours maîtres d'eux-mêmes, incapables de tromper et uniquement préoccupés de science et de vérité, ils étaient, au contraire, des impulsifs inconscients et suggestibles, dont l'amour-propre est en jeu et chez qui la probité scientifique n'est pas la première préoccupation, ils s'abandonneraient sans doute, et plus ou moins involontairement, à produire artificiellement le phénomène qui ne se produit plus naturellement.

Quant à Eusapia, si elle simule parfois, elle ne le fait qu'en trompant la surveillance des expérimentateurs et en échappant momentanément à leur contrôle ; mais elle le fait sans autre artifice. Ses expériences ne sont pas machinées, et, à l'encontre des prestidigitateurs, *elle ne porte sur elle aucun appareil*. Il est facile de s'en assurer, car elle se déshabille volontiers complètement devant une dame chargée de la contrôler. D'autre part, elle expérimente autant qu'on veut avec les mêmes personnes devant lesquelles elle répète indéfiniment les mêmes expériences. Ce n'est pas ainsi que procèdent les prestidigitateurs.

Il est infiniment regrettable que l'on ne puisse se fier à la loyauté des médiums. Ils trichent presque tous. C'est tout à fait décourageant pour le chercheur, et cette perplexité constante de notre esprit dans ces expériences rend ces études tout à fait pénibles. Lorsqu'après avoir passé quelques jours dans ces recherches inextricables, on se remet au travail scientifique, à une observation ou à un calcul astronomique, par exemple, ou à l'examen d'un problème de science pure, on éprouve une sensation de fraîcheur, de calme, de soulagement, de sérénité qui nous donnent, par contraste, la plus vive des satisfactions. On sent qu'on marche sur un terrain solide et que l'on n'a à se défier de personne. Il faut vraiment tout l'intérêt intrinsèque des problèmes psychiques pour que nous ayons le courage de renoncer quelquefois au bonheur de l'étude scientifique pour nous consacrer à des investigations si laborieuses et si troublées.

Nous n'avons, je crois, qu'une seule manière de nous assurer de la réalité des phénomènes : c'est de mettre le médium dans l'impossibilité de tricher. Le prendre en flagrant délit de supercherie serait extrêmement facile. Il n'y aurait, bien souvent, qu'à le laisser faire. De plus, on peut, très facilement, l'aider à tricher et à se faire prendre : il suffit d'en être convaincu. Eusapia, en particulier, est très facile à suggestionner. Revenant un jour en voiture découverte pour dîner à la maison, le colonel de Rochas lui dit, devant moi : « Vous ne pouvez plus lever la main droite. Essayez ! » Elle essaie : efforts inutiles. *Non posso, non posso*. Le commandement avait suffi.

Dans les phénomènes de mouvements d'objets sans contact, elle fait toujours un geste correspondant au phénomène. Une force émane d'elle-même et agit. Ainsi, par exemple, elle frappe du poing trois ou quatre coups dans l'air, à 30 ou 40 centimètres de la table : les mêmes coups sont frappés dans la table. Et c'est bien sur le bois de la table. Ce n'est pas au-dessous, ni

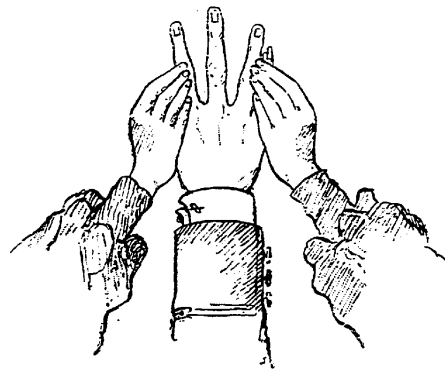
⁴⁰ N'avons-nous pas remarqué plus haut la plaisanterie faite par le prof. Bianchi dans une réunion d'expérimentateurs des plus sérieux ?

sur le parquet. On lui tient les jambes, et elle ne les remue pas. Elle frappe cinq coups, du doigt du milieu, sur ma main en l'air : les cinq coups sont frappés sur la table (19 novembre).

Bien plus, cette force peut être transmise par un autre. Je tiens ses jambes de ma main gauche allongée sur elles ; M. Sardou tient sa main gauche ; elle me prend le poignet droit de sa main droite et me dit : Frappez dans la direction de M. Sardou. Je frappe trois ou quatre fois. M. Sardou sent mes coups sur le corps, synchroniquement avec mon geste, et avec un retard de près d'une seconde. L'expérience est recommencée avec le même succès. Ce soir-là, non seulement nous n'avons pas quitté *un seul instant* les mains d'Eusapia, distantes l'une de l'autre de toute la largeur de son corps, et posées près de nous, mais encore, nous ne les avons pas laissées se diriger du côté des objets à déplacer. Les expériences ont été très longues à obtenir. Mais elles ont tout de même entièrement réussi. Elle a une tendance à aller prendre les objets : il faut l'arrêter à temps. Du reste, elle les prend elle-même, en fait, par le prolongement de sa force musculaire, et elle le dit : je le prends, je le tiens. C'est à nous à bien garder ses vraies mains dans les nôtres.

On a, quelquefois, de bonnes raisons de supposer qu'Eusapia saisit les objets à mouvoir, les instruments de musique, avec une main libérée. Mais il y a de nombreuses preuves qu'il n'en est pas toujours ainsi. En voici une. Nous sommes à Naples, en 1902, avec le professeur von Schrenck-Notzing.

La séance a lieu dans une petite pièce, par une lumière faible, mais suffisante pour distinguer les personnes et leurs mouvements. Derrière le médium, sur une chaise, se trouve un harmonica, à un mètre de distance à peu près. Or, à un certain moment, Eusapia saisit entre ses mains une de celles du professeur et commença à approcher et à éloigner ses doigts l'un de l'autre, comme on peut le voir sur cette figure.



L'harmonica jouait alors à distance, d'une façon parfaitement synchrone avec les mouvements faits par le médium. L'instrument se trouvait absolument isolé ; on s'était assuré qu'il n'y avait point de ficelles ; encore moins pouvait-on craindre des compères, dont la lumière aurait facilement trahi l'intervention. C'est une opération analogue à celle qui a été faite avec moi le 27 juillet 1897.

Voici un exemple typique des mouvements « de consentement » tiré d'un compte rendu du docteur Dariex. Il s'agissait de faire sortir, à distance, une clé d'une serrure.

« La lumière était suffisante pour distinguer parfaitement chaque mouvement d'Eusapia. Tout à coup, l'on entend la clé du coffre craquer dans la serrure ; mais la clé, embarrassée de quelque manière, refuse d'en sortir. Et voilà Eusapia qui saisit de sa main droite le poignet gauche de M. Sabatier et, en même temps, entoure l'index avec les doigts de l'autre main. Alors, elle commence à exécuter autour du doigt lui-même des mouvements alternés de rotation, auxquels immédiatement correspondent des craquements synchrones de la clé, tournant dans la serrure, de

la même façon que les doigts du médium⁴¹. »

Que l'on suppose que le coffre, au lieu d'être éloigné du médium, ait été à sa portée, que l'on suppose encore que la lumière, au lieu d'être suffisante, ait été faible et incertaine : les assistants n'auraient pas manqué de confondre cette forme d'automatisme synchrone avec une fraude consciente et impudente d'Eusapia. Et ils se seraient trompés.

Sans excuser la fraude, qui est abominable, honteuse et méprisante dans tous les cas, on peut se l'expliquer bien humainement, sans doute, tout en reconnaissant, d'autre part, la réalité des phénomènes. Et d'abord, les phénomènes réels épuisent considérablement le médium, et ne se réalisent qu'au prix d'une énorme dépense de force vitale. Le lendemain, elle est souvent malade, quelquefois même le surlendemain, est incapable de prendre aucune alimentation sans vomissements immédiats. On conçoit donc que lorsqu'elle peut produire certains faits sans aucune dépense de force, par un truc plus ou moins habile, elle préfère ce second procédé au premier. Il ne l'épuise pas du tout, et peut l'amuser même. Remarquons ensuite que, généralement, pendant ces expériences, elle est dans un état de demi-sommeil qui n'est pas sans analogie avec le sommeil somnambulique ou hypnotique. Son idée fixe est de produire les phénomènes, et elle les produit n'importe comment. Il est donc urgent, indispensable, d'être constamment en éveil et de contrôler avec le plus grand soin tous les faits et gestes.

Je pourrais citer des centaines d'exemples analogues, observés par moi-même depuis des années. En voici un puisé dans mes notes.

Le 2 octobre 1899, une séance de spiritisme réunissait quelques chercheurs dans l'hôtel hospitalier de la comtesse de Mouzay, à Rambouillet. Nous avions, assurait-on, la très rare faveur de posséder avec nous un médium excellent et sûr, Mme X... femme d'un médecin de Paris très distingué, fort instruite elle-même, et inspirant la plus grande confiance. Nous nous plaçons, quatre personnes, autour d'une petite table de bois légère. Une minute à peine se passe que cette petite table semble animée d'un frémissement, et presque aussitôt elle s'élève et retombe. Ce mouvement vertical se répète plusieurs fois, en pleine lumière des lampes du salon. Le lendemain, les mêmes lévitations se sont opérées, en plein jour, à midi, en attendant un convive en retard pour le déjeuner, et avec un guéridon beaucoup plus lourd.

– Un a esprit, est là ? demande-t-on.

– Oui.

– Veut-il donner son nom ?

– Oui.

On prend un alphabet, on compte les lettres, on reçoit, par coups frappés par un pied de la table, le nom Léopoldine Hugo.

– Avez-vous quelque chose à nous dire ?

– Charles, mon mari, voudrait être réuni à moi.

– Où donc est-il ?

– Dans les espaces flottants.

– Et vous ?

– Près de Dieu.

– Tout cela est bien vague. Pourriez-vous nous donner une preuve d'identité, qui nous montre que

⁴¹ V. *Annales*, 1896, ce compte-rendu très riche en documents. La porte du bahut s'est ouverte seule et refermée plusieurs fois de suite synchroniquement avec les mouvements des mains du médium, à un mètre de distance ; un petit piano pesant 900 grammes a été transporté et a joué seul différents airs, etc.

vous êtes bien la fille de Victor Hugo, la femme de Charles Vacquerie ? Vous souvenez-vous de l'endroit où vous êtes morte ?

– Oui, à Villequier.

– Comme la catastrophe de votre naufrage en Seine est connue, que tout cela peut être latent dans nos cerveaux, voudriez-vous nous donner d'autres faits ? Vous souvenez-vous de l'année de votre mort ?

– 1849.

– Je ne le pense pas, répliquai-je, car j'ai présente à l'esprit une page des *Contemplations* où la date du 4 septembre 1843 est écrite. Est-ce que ma mémoire est infidèle ?

– Oui. C'est 1849.

– Vous m'étonnez singulièrement, car en 1843, Victor Hugo est revenu d'Espagne à cause de votre mort, tandis qu'en 1849 il était représentant du peuple à Paris. De plus, vous êtes morte six mois après votre mariage, qui eut lieu en février 1843.

Ici, M^{me} la comtesse de Mouzay fait remarquer qu'elle a beaucoup connu Victor Hugo et sa famille, qu'ils habitaient alors la rue de Latour-d'Auvergne, et que la date de 1849 doit être bonne. Je soutiens le contraire. L'esprit persiste.

– En quel mois l'événement s'est-il passé ?

– Juillet.

– Non. C'était en septembre. Vous n'êtes pas Léopoldine Hugo. Quel âge aviez-vous à votre mort ?

– Dix-huit ans. On oublie trop de fleurir ma tombe.

– Où ?

– Au Père-Lachaise.

– Mais non, c'est à Villequier que vous avez été enterrée, et je suis allé moi-même visiter votre tombe. Votre mari Charles Vacquerie y est aussi, avec les deux autres victimes de la catastrophe. Vous ne savez pas ce que vous dites.

Ici notre hôtesse déclare qu'elle ne pensait pas au père Lachaise, et que, dans son idée, Léopoldine Hugo et son mari étaient restés au fond de la Seine. Après le déjeuner, nous nous mettons de nouveau à la table. Oscillations variées. Puis un nom est dicté : « Sivel. »

– L'aéronaute ?

– Oui.

– En quelle année êtes-vous mort ?

– 1875. (Exact.)

– Quel mois ?

– Mars. (C'était le 15 avril.)

– D'où votre ballon était-il parti ?

– La Villette. (Exact.)

– Où êtes-vous tombé ?

– Dans l'Indre.

Tous ces éléments étaient plus ou moins connus de nous. Je demande une preuve d'identité plus spéciale.

– Où m'avez-vous connu ?

– Chez l'amiral Mouchez.

– C'est impossible. Je n'ai connu l'amiral Mouchez qu'à sa nomination de directeur de l'Observatoire de Paris : il a succédé à Le Verrier en 1877, deux ans après votre mort.

La table s'agite et dicte quelques mots.

– Donnez votre nom.

– Witold. Marquise, je vous aime toujours.

– Etes-vous heureux ?

– Non. J’ai eu des torts envers vous.

– Vous savez bien que je vous pardonne et que j’ai gardé de vous le meilleur souvenir.

– Vous êtes trop bonne.

Etc. Ces pensées étaient évidemment dans l’esprit de la dame. Là non plus, aucune preuve d’identité. Tout d’un coup, la table s’agite violemment, et un autre nom est dicté : « Ravachol ».

– Oh ! Qu’est-ce qu’il va nous dire ?

Je transcris sa phrase, non sans honte, et en adressant toutes mes excuses à mes lectrices. La voici dans son intempérante crudité :

– Bougres de crétiens, votre sale gueule est encore pleine des odeurs du festin.

– Monsieur Ravachol, c’est exquis, ce langage-là. Vous n’avez rien de plus distingué à nous dire ?

– Zut.

Aucun d’entre nous n’a certainement composé cette phrase d’une manière consciente. Mais les mots employés sont connus de tout le monde. Nos inconscients ou nos subconscients ont-ils agi ? Étaient-ce ceux de Mme X ? Dans les incertitudes où nous replongeait ces deux séances, nous demandons à M. et M^{me} X... de venir passer un dimanche à Juvisy et d’essayer de nouvelles expériences.

Le dimanche 8 octobre, nous obtenons des soulèvements remarquables. Mais des doutes subsistent dans nos esprits, et nous décidons une nouvelle réunion à quinzaine.

Le dimanche 22 octobre 1899, dans le désir de contrôler les expériences, j’ai fait clouer quatre planches verticales dont j’ai entouré comme d’un cadre la petite table destinée à la séance. Si elle se lève malgré ce cadre qui empêche les pieds des expérimentateurs de pouvoir passer au-dessous d’elle, c’est que sa lévitation est due à une force inconnue. Les réflexions de M^{me} X..., au vu de ce cadre, me firent tout de suite penser que la table ne se lèverait pas. Cette faculté est capricieuse, un jour on obtient beaucoup, une autre fois rien, sans cause apparente.

– Mais peut-être aurons-nous des coups frappés ?

– Certainement. On ne doit rien préjuger d’avance. On peut toujours essayer.

Deux heures après le déjeuner, M^{me} X... accepte d’essayer une séance.

Aucune lévitation ne se produit. C’est ce dont je m’étais un peu douté. Je désirais ardemment le contraire, et nous y mîmes toute l’intensité de volonté possible. Tout exprès, mêmes expérimentateurs qu’il y a quinze jours, où tout avait si admirablement marché (M^{me} X..., M. et M^{me} Cail et moi), mêmes places, mêmes chaises, même salon, même température, même heure, etc. Des coups frappés indiquent qu’un esprit veut parler. Je vois que les coups correspondent à un mouvement musculaire de la jambe de M^{me} X...

– Qui êtes-vous ?

– Dans la bibliothèque du Maître mon nom est dans un livre.

– Comment le trouver ?

– Il est écrit sur un bout de papier.

– Dans quel livre ?

– *Astronomia*.

– De quelle époque ?

Pas de réponse.

– De quelle couleur ?

– Jaune.

– Relié ?

- Non.
- Broché ?
- Oui.
- Sur quel rayon ?
- Cherchez.
- C'est impossible, sur des milliers de volumes. Et puis, il n'y a pas de livre broché dans cette bibliothèque.

Pas de réponse.

Après une série de questions, nous finissons par apprendre que ce livre est sur le sixième rayon du corps de bibliothèque à droite de la porte ; mais, auparavant, nous sommes tous allés dans cette pièce constater qu'il n'y avait pas de livre broché.

- Alors, le volume est cartonné ?

– Oui. Il y a quatre livres enfoncés.

Nous y retournons, et nous trouvons en effet, dans un volume intitulé *Anatomia celeste*, Venise, 1573, un bout de papier sur lequel est écrit au crayon le nom de Krishna.

Nous revenons à la table.

- C'est bien vous, Krishna ?

– Oui.

- En quel siècle viviez-vous ?

– Au temps de Jésus.

- Dans quelle contrée ?

– Vers l'Himalaya.

- Et comment avez-vous écrit votre nom sur ce papier ?

– En passant par la pensée de mon médium. Etc., etc.

Il serait, je crois, superflu d'insister. M^{me} X..., ne pouvant soulever la table, avait choisi de frapper des coups. L'évocation du prophète Indou était, toutefois, d'une assez belle audace.

L'hypothèse la plus simple est qu'elle était allée dans ma bibliothèque, placer ce bout de papier.

En effet, on l'y avait vue. Mais quand même personne ne l'y aurait vue, la conclusion n'en et pas moins été certaine, cette pièce étant ouverte et M^{me} X étant restée une heure environ dans la pièce voisine, retenue par une migraine.

Cet exemple de supercherie, je le cite, comme je l'ai dit, entre plusieurs centaines. Il faut vraiment être doué d'une persévérance à toute épreuve pour continuer à consacrer à ces investigations des heures qui seraient beaucoup mieux employées, même à ne rien faire du tout.

Cependant, quand on sait qu'il y a là quelque chose, on y revient toujours, malgré les duperies incessantes.

En 1901, au mois de mai, M^{me} la princesse Karadja me présenta un médium de profession, une Allemande, frau Anna Rothe, dont la spécialité était de faire arriver des fleurs dans un salon bien fermé, en plein jour. J'acceptai une séance dans mon appartement à Paris. Des bouquets de fleurs de toutes dimensions arrivèrent, en effet, mais toujours d'une direction opposée à celle vers laquelle M^{me} Rothe et son imprésario Max Ientsch nous invitaient à regarder. A peu près convaincu de la fraude, mais n'ayant pas de temps à donner à de telles séances, je priai M. Cail d'assister, autant que possible, aux réunions qui seraient données en divers salons de Paris.

Mon correspondant voulut bien y consentir, et se fit inviter à l'hôtel Clément Marot, où une séance devait être donnée. S'étant placé un peu en arrière, il vit le médium aux fleurs glisser habilement une main sous ses jupes et en retirer des branches qu'elle lança dans le salon. Il la vit aussi prendre des oranges dans son corsage, et constata qu'elles étaient chaudes.



Madame Williams.

La fourberie était flagrante. Il la démasqua immédiatement, au grand scandale des assistants, qui l'injurièrent. Une dernière séance avait été organisée dans mon salon, pour le mardi suivant. M^{me} Rothe et ses deux acolytes prirent le train le matin même, à la gare de l'Est, et disparurent. L'année suivante, elle fut arrêtée à Berlin, après une séance frauduleuse, et condamnée à un an de prison pour escroquerie⁴².



Mme Williams se déshabillant dans le cabinet, pour revêtir un costume d'homme

Dans cet ordre des choses, les supercheries et les mystifications sont aussi nombreuses que les réalités authentiques. Les curieux de ces phénomènes n'ont pas oublié le flagrant délit de la célèbre M^{me} Williams, Américaine reçue en toute confiance, en 1894, à Paris, par mon excellente amie, la duchesse de Pomar. Déjà mis en défiance par des remarques ingénieuses du jeune duc, on était tout préparé à n'être pas longtemps dupes de ses farces, lorsqu'on organisa une séance à laquelle prirent part MM. de Watteville, Dariex, Mangin, Ribero, Wellemberg, Lebel, Wolf, Paul

⁴² Elle est morte à Berlin, le 16 décembre 1904.

Leymarie, fils du directeur de *la revue spirite*, etc.



Le fantôme mannequin

M^{me} Williams, assez forte femme, comme on en peut juger par son portrait, avait pour spécialité de montrer des apparitions. Les dites apparitions étaient des mannequins assez pauvrement préparés, car les spectatrices étaient ainsi désappointées que les spectateurs par le manque de *formes*, loques molles et plates qui ne rappelaient en rien, les contours académiques de la femme, dont on aurait dû deviner au moins quelque peu les élégances dans la gaze légère qui les enveloppait. Plusieurs de ces dames, assez irrévérencieuses, ne cachaient pas qu'elles préféreraient le néant à cet autre monde, si elles devaient si trouver aussi... réduites, aussi incomplètes. Et les messieurs ajoutaient qu'elles ne seraient certainement pas les seules à s'en désoler.

Ces séances n'avaient rien de religieux.

Le truc fut découvert, on pourrait plutôt dire saisi, par M. Paul Leymarie. Les figures reproduites ici d'après la *Revue Spirite* suffisent pour mettre en évidence la simplicité brutale du procédé. On apporte des lumières, et au milieu du vacarme épouvantable de vingt-cinq assistants dupés, l'héroïne de la fête est obligée de se laisser voir en maillot, tandis que tous les ustensiles de son théâtre de marionnettes sont trouvés dans le cabinet. M^{me} Williams eut l'effronterie de se défendre, un peu plus tard, dans le journal américain *Light*, en traitant de bandits ceux qui l'avaient démasquée à Paris.



Une matérialisation devant le rideau.

Apparition en voie de dématérialisation.



M^{me} Williams saisie par M. Paul Leymarie et tenant encore le fantôme dans sa main

C'est là un exemple de haute mystification, de jonglerie digne des tréteaux d'un prestidigitateur⁴³. Comme nous l'avons vu, les choses n'atteignent pas toujours ce degré, et bien souvent la fraude n'arrive que lorsque les facultés réelles s'affaiblissent. Telle est l'histoire de la fille torpille, Angélique Cottin, qui a été assez retentissante. Au mois de janvier 1846, dans le village de Bouvigny, près de la Perrière (Orne), une jeune fille

⁴³ A propos de fraudes, j'ai eu l'occasion d'en constater de nouvelles depuis l'impression de cet ouvrage. Au mois d'avril 1911, le médium Craddock est venu chez moi donner deux séances, payées par un chercheur indépendant. Supercherie du commencement à la fin. (Note de l'édition de 1917.)

de treize ans, nommée Angélique Cottin, petite, robuste, mais extrêmement apathique au physique et au moral, présente, tout à coup, des phénomènes étranges : les objets touchés par elle étaient violemment repoussés ; parfois même, à sa seule approche, des commotions étaient ressenties par les personnes voisines, et on voyait s'agiter les meubles et ustensiles. Cette propriété fut constatée par un très grand nombre de personnes dont quelques-unes soumièrent la jeune fille à de véritables expériences et consignèrent leurs observations dans des procès-verbaux qui ont été recueillis et publiés par le D^r Tanchou. Celui-ci vit Angélique Cottin pour la première fois le 12 février, à Paris, où on l'avait amenée pour l'exhiber : les manifestations dont l'énergie avait décliné du jour où l'on avait dérangé le sujet de ses habitudes, étaient sur le point de disparaître ; toutefois elles étaient encore assez nettes pour permettre à l'expérimentateur de rédiger la note suivante, qui fut lue le 17 février, à l'Académie des sciences, par Arago, témoin oculaire des faits⁴⁴.

« J'ai vu deux fois, dit le Dr Tanchou, la jeune fille électrique. Une chaise, que je tenais le plus fortement possible avec le pied et les deux mains, a été chassée au moment où elle s'y est assise. Une petite bande de papier, que j'avais en équilibre sur mon doigt, a été emportée plusieurs fois comme par un coup de vent. Une table à manger, d'une moyenne grandeur et assez lourde, a été plusieurs fois poussée et déplacée par le seul fait du contact de ses vêtements. Une petite roue en papier, placée verticalement ou horizontalement sur son axe, reçoit un mouvement rapide par les émanations qui sortent du poignet et du pli du bras de cette enfant⁴⁵.

Un canapé grand et lourd, sur lequel j'étais assis, a été poussé violemment jusqu'au mur, au moment où cette jeune fille est venue se mettre à côté de moi. Une chaise fixée sur le sol par des personnes fortes, sur laquelle j'étais assis de manière à n'en occuper que la moitié, a été violemment arrachée de dessous moi, aussitôt que la jeune personne s'est assise sur l'autre moitié. Chose singulière, chaque fois que la chaise est enlevée, elle semble tenir aux vêtements d'Angélique ; elle la suit un instant et ne s'en détache qu'après. Deux petites boules de sureau ou de plume suspendues par un fil de soie, sont agitées, attirées, et parfois s'éloignent l'une de l'autre. Les émanations de cette jeune fille ne sont pas permanentes dans la journée ; elles se montrent surtout le soir de sept à neuf heures : ce qui me fait penser que son dernier repas, qu'elle fait à six heures, n'y est pas étranger.

Elles ont lieu par la face antérieure du corps seulement, particulièrement au poignet et au pli de la saignée. Elles ne se produisent que du côté gauche ; le bras de ce côté est plus chaud que l'autre ; il s'en dégage une chaleur douce, comme d'une partie où il se fait une vive réaction. Ce membre est tremblant et continuellement agité de contractions insolites et de frémissements qui semblent se communiquer à la main qui le touche. Pendant le temps que j'ai observé ce sujet, son pouls a varié de 105 à 120 pulsations par minute ; il m'a paru souvent irrégulier. Quand on éloigne cette personne du réservoir commun, soit en l'asseyant sur une chaise sans que ses pieds touchent à terre, soit qu'elle ait ses pieds sur celle d'une personne placée devant elle, le phénomène n'a pas lieu ; il cesse également quand on la fait asseoir sur ses deux mains. Un parquet ciré, un morceau de taffetas gommé, une lame de verre placée sous ses pieds ou sur sa chaise annihilent également

⁴⁴ Voir aussi *Enquête sur l'authenticité des phénomènes électriques d'Angélique Cottin*. Paris, Germer Baillière, 1846. Voyez *L'Extériorisation de la motricité*, par Albert de Rochas.

⁴⁵ Lafontaine, qui fut aussi l'un des observateurs, dit que « lorsqu'on approchait son poignet gauche d'une bougie allumée, la lumière, de verticale devenait horizontale, comme si elle eût été soufflée continuellement ». *L'art de magnétiser*, p. 273. M. Pelletier a observé le même phénomène avec quelques-uns de ses sujets quand ils approchaient la paume de la main de la flamme d'une bougie. Les spécialistes appellent ces points des points hypnogènes, d'où se dégageraient des jets de fluide.

sa propriété électrique. Pendant le paroxysme, la jeune fille ne peut presque rien toucher avec la main gauche, sans qu'elle le jette au loin comme si elle était brûlée ; *quand ses vêtements touchent les meubles, elle les attire, elle les déplace, elle les bouleverse.*

On le concevra d'autant plus facilement, quand on saura qu'à chaque décharge électrique, elle fuit pour éviter la douleur ; elle dit qu'alors « ça la pique » au poignet et au pli du coude ; en cherchant le pouls à l'artère temporale, ne pouvant l'apprécier au bras gauche, mes doigts touchèrent par hasard la nuque ; à l'instant elle jeta un cri, et s'éloigna vivement de moi. Il y a dans la région du cervelet (je m'en suis assuré plusieurs fois), à l'endroit où les muscles de la partie supérieure du cou s'insèrent au crâne, un point tellement sensible, qu'elle ne permet pas qu'on y touche, et auquel vont retentir toutes les sensations qu'elle ressent au bras gauche. Les émanations électriques de cette enfant semblent avoir lieu par *ondées*, d'une manière intermittente, et successivement par différents points de la partie antérieure de son corps. Quoiqu'il en soit, *elles ont lieu par un courant gazeux qui produit la sensation du froid* ; j'ai senti manifestement sur la main un souffle instantané semblable à celui qu'on produirait avec les lèvres.

Chaque phénomène chez cette jeune fille est marqué par la frayeur, la fuite et un air d'épouvante. Quand elle approche le bout du doigt du pôle nord d'un fer aimanté, elle reçoit une forte secousse : le pôle sud ne produit aucun effet. On a beau changer le fer de manière à ne pas reconnaître soi-même le pôle, la jeune fille sait fort bien l'indiquer. *Cette enfant a treize ans : elle n'est pas encore nubile* et j'ai appris de sa mère que rien d'analogue à la menstruation n'a encore paru.

Elle est très forte et bien portante. Son intelligence est peu développée. C'est une villageoise dans toute l'acception du mot ; elle sait pourtant lire et écrire ; elle est occupée à faire des gants en filet pour les dames. Les premiers phénomènes datent d'un mois. »

Il est utile d'ajouter à cette note quelques extraits des autres rapports. Voici un extrait de celui de M. Hébert.

« Le 17 janvier, c'est-à-dire le deuxième jour de l'apparition des phénomènes, des ciseaux suspendus à sa ceinture, au moyen d'un ruban de fil, ont été lancés sans que le cordon fût brisé ni qu'on pût savoir comment il avait été dénoué. Ce fait, le plus incroyable par son analogie avec les effets de la foudre, a fait penser tout de suite que l'électricité devait jouer un grand rôle dans la production de ces étonnants effets. Mais cette voie d'observation fut de courte durée : ce fait ne se produisit que deux fois, dont l'une en présence de M. le curé qui, sur son honneur, m'en a garanti la réalité. Les effets presque nuls dans le milieu du jour redoublèrent le soir à l'heure ordinaire. Il y eut alors action *sans contact*, et sur les corps organisés vivants, actions débutant par de violentes secousses ressenties dans les jarrets par l'une des ouvrières placées en face d'Angélique, la pointe de leurs sabots étant distante d'un décimètre. »

Le D^r Beaumont Chardon, médecin à Mortagne, a publié, de son côté, des observations analogues. On y remarque entre autres celles-ci :

« Répulsion et aussi attraction, sautilllement, déplacement d'une table assez massive, d'une autre table de 3 mètres sur 2, montée sur roulettes, d'une autre table carrée de 1 mètre et demi, en chêne, d'un fauteuil en acajou très massif. *Tous ces déplacements ont eu lieu par le contact volontaire ou involontaire des vêtements de la fille Cottin.*

Sensation de violentes piqûres lorsqu'on mettait en contact avec un pli du bras gauche ou de la tête, ou simplement qu'on approchait à petite distance, un bâton de cire à cacheter ou un tube de verre frottés convenablement. Lorsqu'on ne les avait pas frottés, ou lorsqu'on les essuyait ou les mouillait, cessation d'effet. Les poils du bras, couchés avec un peu de salive, se redressaient par l'approche du bras gauche de la jeune fille. »

Nous avons dit que cette jeune fille avait été amenée à Paris comme sujet d'observation. Arago avait constaté lui-même, à l'Observatoire, en présence de ses collègues MM. Mathieu, Laugier et Goujon, les phénomènes suivants.

La jeune fille ayant présenté sa main à une feuille de papier placée sur le bord d'une table, cette feuille avait été vivement attirée par sa main. S'étant approchée du guéridon et l'ayant effleuré de son tablier, ce guéridon avait été repoussé. S'étant assise sur une chaise et ayant posé ses pieds par terre, la chaise fut projetée avec violence contre le mur, tandis que la jeune fille était jetée d'un autre côté. Cette dernière expérience, recommencée plusieurs fois, réussit toujours : ni Arago, ni les astronomes de l'Observatoire, ne purent maintenir la chaise immobile. M. Goujon s'étant assis d'avance sur la moitié de la chaise qui allait être occupée par Angélique, fut renversé au moment où celle-ci vint partager la chaise avec lui.

Sur un rapport favorable de son illustre secrétaire perpétuel, l'Académie des Sciences nomma une commission pour examiner Angélique. Cette commission s'occupa presque exclusivement de chercher à constater chez le sujet une électricité analogue à celle des machines ou de la torpille. Elle ne put arriver à aucun résultat, probablement par suite de l'émotion causée par la vue des appareils de physique à cette enfant dont les facultés étaient déjà à leur déclin ; aussi s'empressa-t-elle de faire déclarer comme nulles et non avenues toutes les communications faites précédemment à l'Académie sur ce sujet.

Voici ce qu'a écrit sur ce point mon ancien maître et ami Babinet, qui faisait partie de la Commission :

« Les membres de la Commission n'ont pu vérifier aucune des particularités annoncées. Il n'y eut point de rapport fait, et les parents d'Angélique, gens d'une probité exemplaire, s'en retournèrent avec elle dans leur pays. La bonne foi des époux Cottin et d'un ami qui les accompagnait m'avait fort intéressé, et j'aurais voulu pour tout au monde trouver quelque réalité dans les merveilles annoncées.

La seule évolution remarquable qu'elle exécutât, c'était, en se levant le plus paisiblement du monde d'une chaise où elle était assise, de lancer cette chaise en arrière avec une force telle, que souvent la chaise allait se briser contre un mur ; mais l'expérience capitale, celle où, suivant ses parents, se révélait le miracle de produire du mouvement sans toucher les objets, était la suivante. On la plaçait debout devant un léger guéridon recouvert d'une mince étoffe de soie ; son tablier, formé aussi d'une soie très légère et presque transparente, posait sur le guéridon, mais cette dernière condition n'était pas de rigueur ; alors, *quand la vertu électrique se manifestait*, le guéridon était renversé tandis que la fille électrique conservait sa stupide impassibilité ordinaire.

Je n'avais jamais été témoin d'aucune réussite dans ce genre, ni moi, ni mes confrères de la Commission de l'Institut, ni les médecins, ni quelques écrivains qui avaient suivi avec beaucoup d'assiduité toutes les séances indiquées au domicile des parents. Pour moi, j'avais dépassé toutes les bornes d'une complaisance bienveillante, lorsqu'un soir ceux-ci vinrent me prier, au nom de l'intérêt que je leur avais témoigné, de leur donner encore une séance de plus, et que la vertu électrique venait de déclarer de nouveau avec une grande énergie. J'arrivai vers huit heures du soir à l'hôtel où logeait la famille Cottin. Je fus désagréablement surpris, dans une séance destinée à moi seul et à ceux que j'avais amenés, de trouver la salle envahie par une nombreuse réunion de médecins et de journalistes attirés par l'annonce des futurs prodiges qui allaient reprendre leur cours. Après les excuses faites, je fus introduit dans une chambre du fond qui servait de salle à manger, et là je trouvai une immense table de cuisine, formée d'épais madriers de chêne d'une grosseur et d'un poids énormes. Au moment du dîner, la fille électrique avait, par un acte de sa volonté, renversé cette table massive, et brisé par suite toutes les assiettes et les bouteilles qui se trouvaient dessus ; mais ces excellentes gens ne regrettaient pas cette perte, ni le

mauvais dîner qui en avait été la suite, par l'espérance que les propriétés merveilleuses de la pauvre idiote allaient se manifester et devenir officielles. Il n'y avait pas moyen de douter de la véracité de ces honnêtes témoins. Un vieillard octogénaire, le plus sceptique des hommes, M. M..., qui m'avait accompagné, crut à ce récit comme moi, mais étant rentré avec moi dans la salle où la réunion était nombreuse, cet observateur défiant resta, malgré le froid, dans la porte d'entrée même, en prétextant la foule qui remplissait la pièce, et il se plaça de manière à voir de côté la fille électrique avec son guéridon devant elle. Cette fille faisait face à ceux qui occupaient en grand nombre le fond et les côtés de la salle. Après une heure d'attente patiente, rien ne se manifestant, je me retirai, en témoignant de ma sympathie et de mes regrets. M. M... resta obstinément à son poste : il tenait en arrêt, de son œil infatigable, la fille électrique, comme un chien couchant le fait d'une perdrix. Enfin, au bout d'une autre heure, mille préoccupations ayant distrait l'assemblée et de nombreuses conversations s'y étant établies, tout à coup le miracle s'opéra, le guéridon fut renversé. Grand étonnement, grand espoir ! On allait crier : Bravo ! lorsque M. M..., s'avançant avec l'autorité de l'âge et de la vérité, déclara qu'il avait vu Angélique, par un mouvement convulsif du genou, pousser le guéridon placé devant elle. Il en conclut que l'effort qu'elle avait dû faire avant dîner pour renverser une lourde table de cuisine avait dû occasionner au-dessus du genou une forte contusion, ce qui fut vérifié et trouvé réel. Telle fut la fin de cette triste histoire où tant de gens avaient été dupes d'une pauvre idiote, assez maligne cependant pour faire illusion par son calme même.

Il est encore question, dans *les Comptes rendus* de l'Académie, des faits singuliers observés, près de Rambouillet, chez un propriétaire manufacturier dont tous les vases éclataient en mille pièces au moment où l'on s'y attendait le moins. Des chaudières et des vases en fonte de grande dimension volaient de même en éclats, au grand préjudice du propriétaire, dont les embarras cessèrent par le renvoi d'un domestique qui s'entendait avec celui qui devait occuper l'usine pour l'obtenir à meilleur marché. Cependant il est regrettable que l'affaire se terminât avant qu'on eût pu savoir à quelle poudre fulminante on avait eu recours pour produire ces effets si curieux, si nouveaux et en apparence si bien constatés⁴⁶. »

Babinet ajoute plus loin, dans le même volume, à propos d'Angélique Cottin :

« Au milieu des prodiges qu'elle n'opérait pas, se trouvait un effet très naturel *de première détente de muscles*, qui était curieux au plus haut degré. Cette fille, de petite taille, engourdie, et qu'on avait justement qualifiée du nom de *torpille*, étant d'abord assise sur une chaise et se levant ensuite très lentement, avait la faculté, au milieu du mouvement qu'elle faisait pour se relever, de lancer en arrière, avec une vitesse redoutable, la chaise qu'elle quittait, sans qu'on pût apercevoir aucun mouvement du torse, et par la seule détente du muscle qui allait quitter la chaise. A l'une des séances d'examen au cabinet de physique du Jardin des Plantes, plusieurs chaises d'amphithéâtre, en bois blanc, furent lancées contre les murs de manière à s'y briser. Une seconde chaise de précaution que j'avais une fois disposée derrière celle où la fille électrique était assise, dans l'intention de garantir, en cas de besoin, deux personnes qui causaient au fond de la pièce, fut entraînée par la chaise lancée, et alla avec elle avertir de leur distraction les deux savants de l'aparté. Au reste, plusieurs des jeunes employés du Jardin des Plantes avaient réussi à opérer, quoique moins brillamment, ce beau tour de mécanique organique. »

Tel est le rapport du savant physicien. C'est ainsi que la fraude a empêché une fois de plus de reconnaître la réalité de phénomènes dûment constatés auparavant. Il y avait aussi affaiblissement des facultés. Mais il est absurde d'en conclure que les observateurs de la première heure, y

⁴⁶ *Études et lectures sur les sciences d'observation*, t. II, 1856.

compris Arago et ses collègues de l'Observatoire, Mathieu, Laugier et Goujon, ainsi que l'examineur Hébert, le D^r Beaumont Chardon, etc., avaient mal vu, et avaient été dupes de coups de pieds de cette enfant.

Faisons la part de la fraude, consciente et inconsciente, des médiums, déplorons-la, car elle jette une ombre fâcheuse sur tous les phénomènes ; mais ne croyons pas que les faux billets de banque empêchent les bons d'exister, rendons justice aux faits incontestables, et continuons de les observer. Quære et invenies ! C'est l'Inconnu. C'est la science de demain. Continuons donc notre étude.

Fin du premier volume

Table des matières

Préface	2
Chapitre I - Coup d'œil préliminaire.....	4
Chapitre II – Mes premières expériences au groupe d'Allan Kardec et les médiums de cette époque	20
Chapitre III – Mes expériences avec Eusapia Paladino	40
Chapitre V – Fraudes, tricheries, supercheres, fourberies, jongleries, mystifications, difficultés	110